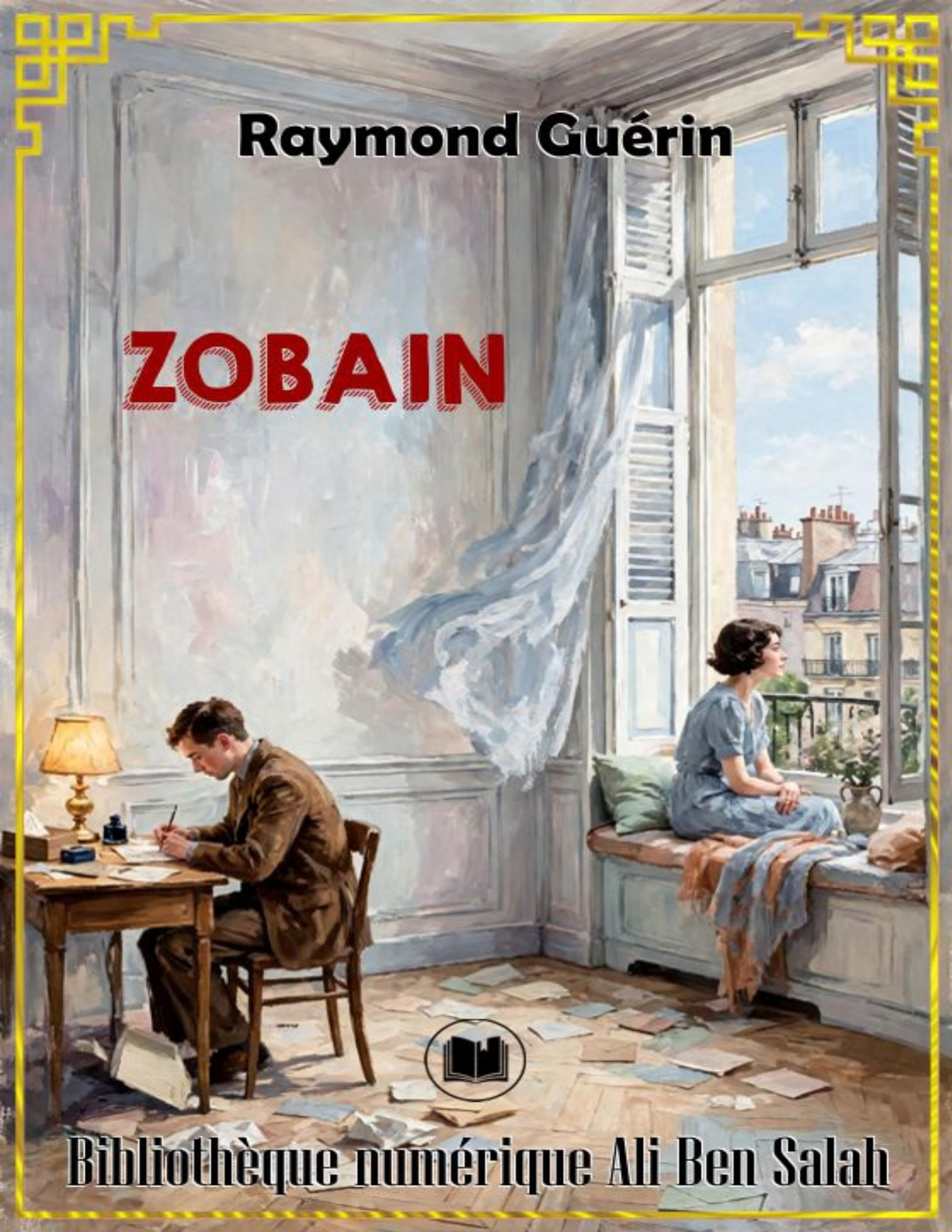
Raymond Guérin

ZOBAIN



Bibliothèque numérique Ali Ben Salah

Raymond Guérin



ZOBAIN

Roman autobiographique

1936

KOTOBONLINE
Livres pour Tous

Bibliothèque numérique Ali Ben Salah

à D.

« Je ne vise ici qu'à découvrir moi-même
qui serai par aventure autre demain, si
nouveau apprentissage me change. Je n'ai
point l'autorité d'être cru ni ne le désire,
me sentant trop mal instruit pour
instruire autrui. »
Montaigne

« La distraction la plus facile pour
l'homme que les passions tendres ont
rendu malheureux, n'est-elle pas celle qui
se compose presque en entier du souvenir
même de ces passions ? »
Stendhal,
Histoire de la peinture en Italie

«...que raconter de soi, sinon des changements ? »
André Gide,
Lettres à Angèle

Bordeaux, le 2 juillet 1933

Le mariage, mon cher ami, est un étrange état. On avait des amis : on les oublie ; des habitudes : on les abandonne. On avait avec la vie, avec les êtres, mille confrontations : on n'a plus pour se mirer que ce miroir sentimental qu'est l'épouse. Et ce n'est pas assez encore : il faut qu'on se plaise à cet agréable servage.

On rencontre une femme ; on découvre qu'on l'aime ; qu'on est aimé. On juge la vie désormais, sans elle, bien médiocre. On se promet de lui consacrer tous ses jours. On se gorge d'égoïsmes. On croit avoir découvert le secret du bonheur. On s'en vante. On n'a plus de relations qu'avec l'absolu, de rapports qu'avec les rêves. Et cela dure des années...

Puis un jour, sans avertissement, sans présage, soudainement on sent une résistance. Le destin jusqu'ici complice, se met à trahir. La maladie dissocie le couple. Et le malheur avec son aigre visage apparaissant, chasse un trop fragile bonheur. On voudrait alors avoir auprès de soi quelqu'un qui sût vous porter aide. Mais on a fait le vide. Rien de plus seul qu'un homme marié si sa femme vient à lui manquer. Que la solitude soit si décevante, certes, on ne le supposait pas. On ne se doutait pas à quel point préserve la vie à deux.

Ma femme si du moins son état n'inspire plus aujourd'hui trop d'inquiétude, a été, sachez-le, très gravement malade. Elle est faible encore, aussi ai-je dû l'envoyer à la campagne assez loin d'ici. Elle y est depuis un

mois installée et depuis un mois j'ai laissé mon esprit accueillir des pensées si moroses que — me trouvé-je gauche devant vous ? — je ne sais plus, il me semble, comme jadis et dès les premiers mots, me livrer et vous toucher.

Cependant il m'est doux de vous écrire, doux de vous traiter en confident. Oh ! je serais moins bouleversé ne vous en doutez-vous pas ? si sa santé seule était menacée ou si uniquement me manquait sa présence. Mais parfois, je l'avoue, je sens sa raison vaciller. L'insomnie, la fièvre, la diète ont usé ses nerfs. Je n'ose plus interroger les docteurs. Je ne sais s'ils me plaignent ou s'ils me jugent. Ne suis-je pas trop lâche enfin ?

Bordeaux, le 7 juillet 1933

J'ai reçu hier votre lettre. Je venais de me lever, de terminer ma toilette et je m'apprêtais à prendre mon déjeuner dans le jardin avant de partir à mon travail quand le facteur ayant sonné, me l'a remise. Mais avant même de l'avoir ouverte, avant même d'en avoir reconnu l'écriture, j'en avais deviné l'auteur, tant me tardait sa lecture. N'étais-je pas impatient de savoir comment vous aviez accueilli la mienne ? Ne me fallait-il pas peut-être craindre vos railleries ? Alliez-vous comprendre mon désarroi ? N'alliez-vous pas me blâmer de m'être endormi dans un bonheur facile ? Vous ne l'avez pas voulu. Très simplement, sans poser de questions, en prenant le ton de la confidence, vous avez su me réconforter. On n'est pas plus habile ni plus attentif.

À la réflexion, je crois d'ailleurs que cela m'apaisera de vous écrire comme vous me le proposez. Il se peut qu'à mesure qu'on s'exprime, les rêves, les sentiments, les événements perdent les reflets qui jusqu'alors abusaient. Je le voudrais. Je me sens parfois aussi novice qu'un enfant devant la vie, quand vous-même êtes plein de recours ! Mais peut-être aussi m'abaissé-je à tort, et n'êtes-vous pas si perspicace ?

Bordeaux, le 10 juillet 1933

C'est un matin que cela a commencé. Le 30 janvier. Nous avions, la veille, dîné au restaurant. Elle semblait gaie, sans soucis, présente. Rien ne semblait l'affecter. Plus tard seulement, j'ai su qu'elle avait feint l'enjouement. Peut-être sur le moment ai-je eu vaguement conscience de la pâleur de son visage, ou de l'artificielle abondance de ses paroles, mais je n'ai rien redouté. Elle-même avait désiré cette soirée, avait insisté. Il y a de folles prévenances. Elle croyait servir mon plaisir, l'augmenter en allant au-devant de lui. Elle se dépêchait d'être de l'avis qu'elle me supposait pour que je n'aie pas l'ennui de la solliciter. Je m'y suis trompé. J'eusse moi-même préféré ne pas sortir, ne cédai que parce que je la voyais si décidée, si persuasive. Mais comme tout d'abord j'avais tenté de la détourner, elle s'était obstinée, sans doute convaincue que j'agissais par calcul, que je n'osais pas, que je craignais de la contrarier. Devant tant de scrupules imaginés, elle ne voyait pas le moyen de ne pas aussitôt oublier qu'elle souffrait. Elle m'arracha mon consentement à force de bâillonner son égoïsme. Depuis j'ai maudit ces pudeurs.

Si même pendant que nous dinions elle m'avait dit la vérité, j'aurais pu la reconduire aussitôt à la maison, la coucher, envoyer chercher du secours. Pourquoi s'était-elle raidie ? Mais aussi n'aurais-je pas dû deviner ? Sans doute une fois dehors m'étais-je plu à ces lumières, à ces voix, à ces visages de la rue. Mon plaisir m'avait aveuglé. Et si je ne me suis aperçu de rien — j'analyse à la réflexion ce changement de mon attitude — c'est peut-être

que j'avais besoin que tout paraisse en accord avec lui. J'étais sorti sans goût mais déjà je ne pensais plus qu'à le servir : je commençais à prendre ma petite part, bien lâchement, bien au chaud dans ma coquille, le sang bien à l'aise à l'intérieur. Le restaurant était tiède, bien éclairé ; j'avais faim : ma femme me souriait...

Le docteur vint. Il voulut qu'elle reste couchée. Aussitôt, il fallut lui mettre de la glace sur le ventre, la piquer pour calmer ses douleurs, courir chez le pharmacien, acheter des drogues, une vessie, des instruments, veiller à la température. Tout un programme de gestes qui semblent exprès inventés pour qu'on ne pense pas. Savait-on seulement ce qu'elle avait ? Elle se plaignait du ventre ; ressentait, disait-elle, dans le côté d'effroyables élancements que la piqûre mit des heures à atténuer. Son visage était livide ; d'imperceptibles gouttes de sueur se pressaient aux ailes de son nez. J'ai vu aussi suer des hommes fiévreux et leur masque est gluant. Mais même dans la maladie, la femme attire la finesse : elle restait belle.

Chacun dans la maison montrait son zèle. Il n'y a pas comme l'immobilité, le silence, pour désemparer la plupart des gens qui entourent le lit d'un malade : il faut qu'ils s'agitent. Leur sont bons tous les prétextes pour entrer, pour sortir, pour tirer les rideaux, pour taper l'oreiller, pour secouer la potion. Enfin voilà qu'ils prévoient, qu'ils arrangent, qu'ils disposent. Cela les dispense d'imaginer les souffrances qu'ils s'emploient si charitablement à écarter.

Mais moi, je me sentais inutile entre ce lit bas, encore baigné d'ombre où mes regards se posaient avec inquiétude, et cette agitation. Ma femme même, ne paraissait pas avoir une nette conscience de ma présence. Je lui parlais timidement, encore inexpérimenté, sans recours contre un destin qui semblait ne nous avoir si bien servis jusqu'ici que pour mieux nous atteindre. Je pensais à cet instant, si proche encore, d'avant mon réveil : il y avait deux heures à peine. Je dormais ! Et rien d'autre ne m'a tiré du sommeil que la première clarté : nulle inquiétude en moi, nul pressentiment. Je n'ai pas entendu de plaintes, pas de soupirs. Les yeux à peine ouverts, j'en étais déjà, tout engourdi encore à composer le fond de mon tableau journalier, à tisser en pensée la trame d'événements, de paroles, de démarches, de résolutions, sur

laquelle je porterais ma journée, quand me penchant vers ma femme, je m'aperçus qu'elle ne dormait pas. Je m'en étonnai car elle avait coutume de s'éveiller assez longtemps après moi. Ses yeux fixaient un point imprécis de la chambre, avec un air étrange. « Tu souffres ? lui dis-je. Qu'as-tu ? » Elle ne put tout d'abord me répondre. Mais, à un moment, comme la douleur était moins vive, elle parla. En quelques mots je sus tout. Le mal : comment et quand il lui était apparu, comment elle avait cru au début le combattre, le décourager. Il y avait déjà plusieurs semaines. Mais chaque jour les douleurs s'accentuaient. Puis il y avait eu notre soirée de la veille, si pénible pour elle, enfin la nuit si longue, si abstraite, si lente à se laisser vaincre par le jour. Durant ces dernières heures, elle avait cru mourir plusieurs fois tellement c'était atroce. Elle s'était retenue de crier pour ne pas gêner mon sommeil. Enfin, quand je l'avais surprise, elle était à bout de résistance, n'en pouvait plus. Et maintenant, il me fallait la laisser se débattre, seule, avec ses forces faibles. C'était un terrible, un bien brutal adversaire, auquel elle était opposée. Comme la partie était mal engagée ! Il n'y aurait pas de pitié, pas de rémission : la vie ou la mort comme enjeu. Chaque geste, chaque parole pouvait amoindrir sa vigueur. Je la voyais battre le rappel de ses énergies, les porter vers le point critique. J'imaginais que son corps devait se tendre ou se dérober suivant la riposte ou la feinte. Et je n'étais plus rien qu'un spectateur sans pouvoir.

Les familles arrivaient de part et d'autre, mobilisées par circonstance, soucieuses de prérogatives, prodigues de conseils. Les femmes prenaient possession de la malade comme d'un dossier. Je n'avais plus qu'à m'en remettre à elles, ces avocates, qu'à me confier à leur talent. Il se formait entre elles et le médecin une sorte de complot où il était question de mesures à prendre ou à ne pas prendre. Un débat, une chicane, une politique, propos de coutumes ou de méthodes ou de principes, les associaient, les divisaient. Je n'avais plus ma place en ce lieu désormais consacré à la médecine. Ne me rendrait-on pas ma femme guérie ? Qu'avais-je à m'inquiéter ? Mon rôle était de faciliter leur tâche. On me le fit bien comprendre. C'est alors qu'entra le cortège des soins. Savez-vous ce que c'est qu'être malade ? Que de n'être plus qu'un corps inutile, qu'il faut retourner, maintenir, couvrir, dénuder ? Qu'un corps qui continue à avoir faim, à avoir soif, que les intestins et la vessie ne cessent de tracasser, mais qui doit rester immobile ? Les femmes excellent

auprès de ces enfants que deviennent pour elles tous les malades. Elles accomplissent avec ferveur les tâches les plus vulgaires. Et qui donc, s'y plierait à leur place ? Ce n'est pas si plaisant. Cependant, je m'habituais peu à voir ma femme subir ces grossières manœuvres, ces manœuvres indispensables. Mon dégoût était peu charitable, mais comment ne pas être choqué de ces intrusions ? Comment aurais-je pu sauver mon rêve autrement ?

Et ma vie n'y renonçait pas. Il lui fallait pouvoir compter encore, pour l'avenir, sur une série d'images qui se fussent ternies dans ces promiscuités.

Une semaine passa. Elle allait mieux. On l'avait dès le début changée de chambre. On l'avait sortie de notre lit où je couchais désormais seul, et installée dans une autre pièce mieux exposée au soleil. Je passais de longues nuits sans la voir, sans l'entendre respirer, sans la sentir bouger près de moi. Si elle avait besoin d'un peu d'eau, qu'on lui relève son oreiller, ou qu'on lui tende un mouchoir, je n'étais pas là pour y veiller. C'est l'infirmière qui s'en chargeait. J'ai ainsi ignoré la plupart de ces moments plus douloureux, ces sommets de la courbe, qui sont autant d'offensives de la maladie. Aussi le matin, quand dès levé, j'allais la voir, comment pouvais-je avoir une juste idée de son état ? Mais elle ne m'en voulait pas de cet abandon ; elle était contente que j'aie pu me reposer ; elle prétendait que je ne devais pas me fatiguer, que j'avais déjà bien assez de tracas dans la journée ; le docteur lui-même ne préférait-il pas confier ma femme à des mains plus expertes que les miennes ? Elle me disait alors combien d'heures elle avait pu dormir ; si elle avait plus ou moins souffert ; elle me montrait son ventre glacé ; je le touchais, y enfonçais doucement mon doigt, sur son ordre, et guettais sur son visage sa réaction. Puis, je devais la quitter, partir à mon travail. J'entendais de sa chambre, dans le jardin, l'infirmière qui cassait la glace pour en garnir la vessie. On était en février. Le ciel était bas, uniformément gris. Les châtaigniers squelettiques, les sapins frileux, livraient au regard les volutes jaunes des fumées du voisinage. Le froid était vif. Ce fut une période misérable.

Le soir, quand je rentrais, et après qu'elle avait reçu tous les soins habituels, je venais quelques instants auprès d'elle. Mais je trouvais toujours

autour de son lit, des parents, des amis. Je ne pouvais lui parler à ma guise et comme les gens n'avaient pas la discrétion de se retirer, je m'enfermais dans mon bureau. À travers la cloison j'entendais le bruit confus des voix. Ma femme était trop timide, trop polie pour demander qu'on la laissât. Parfois cependant elle m'appelait. J'arrivais, m'asseyais sur son lit et, pour nous isoler mieux, nous parlions à voix basse. C'était là toute notre intimité.

J'en souffrais. J'avais tant besoin qu'elle m'aidât à arrimer ces pensées flottantes dont du matin au soir je subissais les mouvements. Plusieurs années de soutien, de commune attention m'avaient habitué à suivre une ligne directe, à ne pas perdre ma piste, à ne pas m'égarer dans le jeu des pièces de mon caractère. Ma femme avait une vue excellente pour guider un cœur, un esprit. Elle ne me manquait jamais. Jamais une erreur, une déception, une médiocrité qu'elle ne m'encourageât à reprendre, à surmonter, à effacer. Jamais un faux pas, jamais une chute, qu'elle ne cherchât à prévenir. Mais depuis qu'elle était malade, je perdais chaque jour un peu de la confiance en moi qu'elle m'avait donnée. Mon regard qu'elle avait si bien aiguisé, si bien appris à se poser droitement sur les choses et sur les êtres, reprenait ses fausses pudeurs. Cette tête que je tenais bien haute, bien dressée, se mettait aussi à trahir, à se courber. Tout un groupe d'idées, jusqu'ici maintenu, délivré soudain, semait la panique. Alors, je ne savais point trouver de secours en moi-même. Je cherchais celle qui m'avait guéri jadis de mes doutes. C'est pourquoi le soir, auprès d'elle, la voyant, la touchant enfin, après toute une journée de labeur, j'aimais entendre sa voix m'apaiser.

Après le dîner, elle devait subir de longs remue-ménage. On rebâtissait son lit. On tirait les draps.

On éteignait le lustre. On allumait la veilleuse. On installait le fauteuil où l'infirmière passerait la nuit. On servait la tisane. On préparait le tub. Enfin quand le calme était revenu, je venais m'asseoir contre son lit. Ces derniers instants de la journée étaient très doux. Je restais volontiers silencieux. Ma femme épuisée s'assoupissait. Elle ne bougeait pas, essayait de ne pas penser et ainsi presque aussitôt elle réussissait à attirer le sommeil, à l'apprivoiser. Je me levais sans bruit, lui souhaitais en chuchotant une bonne nuit et me retirais. Parfois elle me souriait, m'entendant m'éloigner, du fond d'un gouffre de sommeil, puis elle détournait la tête de la lampe, cherchant l'ombre. « Je

ne dors pas tu sais, je t'entends ; si, si », murmurait-elle en s'enfonçant dans de profondes ténèbres. « ...soir ; dors » et elle soupirait longuement comme un plongeur.

Je rentrais dans ma chambre, me couchais. Puis la lumière éteinte, étendu dans ce lit, trop grand désormais, dans ce lit accoutumé à supporter deux corps, deux poids confondus, je restais éveillé. Sous ces draps, je ne reconnaissais plus les zones familières de tiédeur ou de fraîcheur. À ma droite s'étendait une surface inconnue. Où était donc cet autre corps qu'autrefois ma main rencontrait ? Alors elle se plaisait à le contourner, à le caresser, à l'envelopper. Qu'était devenu ce creux au fond duquel nous nous retrouvions ? Je lançais ma jambe et le drap glacé se plaquait contre mon pied nu. Je ne sentais plus cet autre pied nu, plus petit, venant à la rencontre du mien. Je ne bougeais plus, n'osant pas m'étendre vers cette zone glaciale du lit qui n'était qu'abandon. Dans la nuit toujours si tragique d'une chambre, une voix est un écho rassurant, un recours contre la solitude. Que d'hommes, que de femmes on entend parler ainsi, la nuit, à travers les cloisons, dans un hôtel. Ils se soutiennent, dirait-on, s'allient pour écarter jusqu'au sommeil les fantômes nocturnes. On redoute le silence, l'ombre, surtout la venue des pensées contre lesquelles, peut-être parce qu'on est dévêtu, allongé, on a moins de courage. On est désarmé aussi. L'homme a quitté les lunettes qui protègent son regard, l'aident à être hardi ; il a laissé sur une chaise les vêtements où reposent les emblèmes de sa puissance : ses clefs, sa montre, son portefeuille, son crayon. La femme est faible soudain parce que privée des bijoux qui la font dans le jour plus inaccessible ; et, dans l'ombre, son visage défardé, son corps dénudé, libéré des gaines et des voiles qui le défendent, ne savent plus mentir et se laissent vaincre. L'homme, la femme, parlent alors, pour mettre en fuite les mauvais rêves, comme ceux qui ayant peur, chantent à tue-tête dans une forêt qu'ils traversent à minuit.

Mais celui qui se retrouve seul dans un lit, après l'avoir longtemps partagé, éprouve un vide étrange, il ne peut parler. Il se retourne en vain sans dormir ou invente des songes harassants. Ainsi étais-je.

Je songeais à nos réveils de jadis. Après la nuit, non lucide encore, ma femme venait s'allonger sur moi, avec ces gestes péremptoires et brusques de la dormeuse. Je refermais mon bras sur son torse, la pressais contre moi pour

sentir sa chaleur. Sa tête sur mon épaule trouvait sa place. Le jour, par les fenêtres grandes ouvertes jouait sur ses paupières. La fraîcheur du matin s'infiltrait insidieusement sous les couvertures. Sa peau frissonnait. Ses yeux s'ouvraient. Elle se dégageait du sommeil dans mes bras. Alors elle se serrait davantage, cherchant peut-être une meilleure posture, un plus agréable contact. Sa pensée confuse ordonnait lentement les premiers mots, formait les premières phrases de la journée. Ce n'étaient que balbutiements, que murmures. Elle commençait enfin à remuer. Elle se dressait sur le coude, posait ses regards sur mon visage, portait sa main dans ses cheveux qu'elle démêlait, bâillait, s'étirait, le buste incurvé par les muscles tendus. La vie reprenait ses postes dans ses membres. Elle se levait. Je la voyais aller et venir dans la clarté pâle du matin, puis frileuse, elle se recouchait. Je l'attirais. Je caressais sa chevelure, relevant la mèche qui cachait sa tempe étroite, dégageant l'oreille. Je passais mon bras sous ses reins pour la soutenir et, penché vers elle étendue, de l'autre main longuement je la berçais. Mes caresses passaient des épaules aux aisselles, puis aux seins, enfin au ventre. Ma main s'engourdissait dans ces mouvements de courbes lentes. Je sentais tiédir cette taille frêle qui se prêtait volontiers. Ma femme à son tour mettait son bras autour de mon cou, et à l'oreille elle me chantait un air de petite fille, qui parce qu'elle avait la voix voilée semblait plus doux, plus ténu encore. Ces moments n'avaient rien de charnel, mais ils nous étaient nécessaires. A-t-on besoin d'isolement, de reprises, quand suffit au bonheur le paisible contentement des sens ?

Aussi rien ne me paraissait plus dérisoire que notre existence depuis que nous étions écartés l'un de l'autre, par la maladie, par le monde, par ces puissances étrangères et malignes du destin, que redoutent les tendres. Un couple qui a son équilibre, ses lois, son rythme, n'a pas ces besoins extérieurs que la vie en société impose aux solitaires. Les ratés, les délaissés, les misanthropes, les désunis, les superficiels, existent, pensent, agissent en fonction de l'univers. Mais un tel couple se suffit à lui-même ; l'univers n'a d'autre raison d'être que de le servir. C'est un état qu'on peut qualifier d'heureux : tous ceux qui le manquent ne le devinent pas. Ils passent ainsi pour sérieux. Leur seule consolation est de juger cet état impossible. Ils ne voient point l'avantage que soudain ce couple a pris : ils le nient. Ils songent plutôt à cette époque, plus ou moins éloignée selon eux, du désenchantement.

À l'avance ils décident que ce couple ne saura pas, ne pourra pas se maintenir à l'écart, ni triompher de l'indifférence et de la calomnie. Et il est vrai qu'il faut plus que du talent, plus que de la bonne volonté pour réussir à vivre des années, seulement occupé de l'être qu'on aime. Une sorte de vocation. Or depuis sa maladie, ma femme et moi étions devenus d'ordinaires humains, soumis à des conventions et à des rites. Le moral, le social, le religieux même, au nom de la société complice, nous enrôlaient. Nous devions tolérer qu'on nous sépare, qu'on nous accapare. C'en était fini de notre isolement. N'importe qui au nom de n'importe quoi venait se placer entre nous. Ces plaintes sont banales et leur objet, médiocre. Mais la vie d'un couple est tissée de menues complaisances. On la détruit si on les interdit. Nous étions l'un et l'autre non pas tant contraints de supporter des soins nouveaux, qu'ensorcelés au point de ne plus sentir que nous les supportions. Surtout ma femme, que ses douleurs laissaient sans défense aux mains d'autrui. J'aurais voulu écarter médecins, parents, doutais de leur compétence. Ne voyaient-ils pas que leur présence petit à petit nous corrompait ? Allaient-ils, pour guérir ma femme, tuer notre amour ? Et cependant pour le sauver pouvais-je abandonner celle qui l'avait fait naître ?

Quand l'infirmière lui portait sa tisane, elle avait pour remuer la cuillère des gestes importants, un air soucieux et grave. Elle s'avançait vers le lit à pas lents, tenant la soucoupe d'une main et de l'autre agitant le liquide. Elle s'arrêtait, posait la tasse sur la table, y versait avec lenteur quelques gouttes d'une fiole blanche, agitait encore, goûtait, puis ayant repris la tasse et cette fois parvenue contre le lit, elle se penchait vers ma femme, la soulevait et l'aidait à boire. Ces mises en scène me confondaient. Avec quel art, quelle cruauté je me sentais traité en comparse. Fallait-il à toute force l'admirer ? Ou se prenait-elle vraiment au sérieux ? Elle passait devant moi sans me regarder, tenant sa tasse vide avec la même ferveur, et rigide, solennelle, elle sortait. Si par hasard elle daignait poser ses yeux sur moi c'était pour m'adresser en même temps un admirable sourire d'évêque.

Depuis lors, quand je pense à cette époque, je ne manque pas de voir cette scène. Elle est devenue le symbole de mes misères. Elle est liée à toutes les scènes qui par leur jeu ont rompu le charme. Mais si j'ai pu souffrir de toutes celles-ci, c'est celle-là qui s'est gravée en moi. Au point que même maintenant, bien que des mois se soient écoulés, l'odeur d'une tisane, le bruit

d'une cuillère, ou la vue d'une infirmière, alors que rien ne soit plus fortuit, me replonge dans ce passé.

Je fus cependant amené à devenir le complice de ceux qui nous entouraient. Je voulus me rendre utile. Je voulus à mon tour prendre la température, changer la glace, border le lit. Gauche tentative pour me rapprocher de ma femme qui devait m'en éloigner davantage, comme on va juger. Car me voyant empressé, les familles m'associèrent à leurs mystères. C'est là que j'appris à mentir, à celle à qui je n'avais jamais menti. J'eus la pénible sensation de duper la femme qui méritait le moins de l'être. Je trahissais une cause à laquelle j'avais adhéré. Je passais de l'autre bord. Les familles avaient l'air heureuses de cette rupture, se félicitaient de nous avoir enfin placés devant des réalités. Les hommes du moins, mon père, le docteur, y mettaient quelque pudeur. Eux-mêmes avaient un peu de ma gaucherie, de mes scrupules, enfin une grande inaptitude à tromper sans passion un être qu'on estime. Ils auraient voulu écarter de ce lit toutes ces femmes trop empressées. Mon père même se mettait parfois en colère. Le docteur, plus calme, ne manquait pas de hocher la tête quand il arrivait dans la chambre et qu'il voyait tout ce monde. Mais là se bornait sa réprobation.

Pour ma part, ce n'était pas tant les sollicitudes des femmes que leurs mensonges qui me déplaisaient. J'admettais qu'elles fussent mieux que moi qualifiées pour soigner un malade, surtout une jeune femme, parce que plus douces, plus patientes, plus attentives. Mais pourquoi mentaient-elles si bien ? Pourquoi semblaient-elles prendre tant de plaisir à mentir ? Je les sentais là dans leur élément familier, imposant par caprice, sur des détails, cette volonté des faibles, à une femme amoindrie par la maladie, plus faible qu'une enfant. Seul à leurs yeux le médecin conservait encore quelque prestige. Elles avaient pour l'accueillir des sourires, des regards entendus. Ce n'était pas de l'obséquiosité. Mais malgré elles, elles avaient l'air de penser : nous sommes avec le docteur des initiés, lui est le grand prêtre et nous les prêtresses et nous allons officier. Qu'étais-je donc dans ce concert ? Aussi quand j'avais offert de les aider, avais-je été amené à jouer avec elles la comédie. Je n'étais plus tant méprisé par les autres que par moi-même. Avant je pouvais errer comme les chats dans la maison, du haut en bas sans qu'on prît garde à moi, encore fallait-il n'être ni gênant ni difficile. Je devais sortir de la chambre pendant qu'on levait ma femme. Je devais débarrasser mon

bureau pour que le docteur puisse y écrire son ordonnance. Je ne devais jamais rester dans la cuisine, trop petite pour qu'on pût s'y retourner à plusieurs. Encore n'étais-je pas souvent dans la maison, n'y venant que pour prendre mes repas et que pour dormir, mais pour un peu on m'en eût complètement délogé. Je ne disais rien de tout cela à ma femme pour ne pas lui causer d'inutiles soucis. Je croyais lui être plus secourable en m'effaçant.

Mais depuis, tout était changé. J'avais mes entrées. Je pouvais rompre la glace dans le jardin à coups de marteau. Et récompense suprême, je pouvais même de temps en temps porter moi-même à ma femme la tisane du soir. Vous pensez que j'ironise ? Mais non. Tout cela est véridique. Ce n'est pas que je n'aie pas eu le courage de m'imposer, que je me sois involontairement laissé ainsi traiter. Il me semblait vraiment alors, tant la maladie avait un visage redoutable, et tant je tenais à la vie de ma femme, que je ne devais plus compter, ne rien dire, tout supporter jusqu'à sa guérison. C'est ainsi que je fus flatté de pouvoir y collaborer. C'est ainsi d'autre part que j'en vins à dire à ma femme qu'elle avait la langue rose quand elle était chargée ; que la tisane était tiède quand elle était brûlante ; que la fièvre avait baissé quand elle avait monté ; que la guérison était certaine quand elle ne l'était pas encore.

Le motif était louable en soi : il ne fallait pas l'alarmer. Je ne méjugeais pas la valeur de ces mensonges. Je savais bien qu'ils avaient leur raison d'être. Mais ils me répugnaient. Et comme à diverses reprises j'avais failli dire la vérité, sa mère, la mienne, l'infirmière même parfois, avaient soin, quand devant elle, elles me prenaient à témoin, de me dicter ma réponse à son insu, par des signes de la main ou des yeux.

Je fus peu à peu si excédé que j'en vins à ne plus pouvoir rester dans sa chambre, quand je ne m'y trouvais pas seul avec elle. Je dus épier les moments où on la laissait pour me glisser près de son lit, et ne pouvant la toucher et donc la reprendre avec des gestes, tenter de la reprendre avec des mots. Elle aussi m'attendait. Lasse de supporter tout le jour des présences banales, elle aimait que je vienne lui parler de notre passé, qu'avec elle à l'avance j'envisage notre avenir. Je lui donnais confiance. Elle souriait et autant de joie que pour me montrer son meilleur visage. Puis elle s'abandonnait aux confidences. Elle s'empressait de justifier sa froideur coutumière. « Tu sais, me disait-elle, que je n'aime pas laisser voir nos

sentiments à des étrangers. Je crains toujours qu'ils ne nous blessent. Quand nous ne sommes pas seuls, je ne peux pas te questionner à ma guise ni me confier. Je suis gênée. Comprends que cela ne change rien, que je suis tienne sous ce masque. Ne te croies pas abandonné. Et puis, tu vois bien que maintenant je suis contente avec toi. » Ensuite, nous restions silencieux. Je prenais sa main. Je la regardais lever vers moi ses beaux yeux. Et ce contact suffisait. Au-dedans de nous, nous sentions des mots se former. Sans que nos lèvres remuassent, nous échangions nos pensées. Un sourire, une pression de mains nous aidaient. Il nous semblait que la maladie rebutée par une si vive entente s'en était allée. Nous ne pensions plus à elle. Déjà nous nous leurrions. La convalescence, puis la guérison, et avec elle le printemps. Nous partirions en voyage...

Mais soudain l'infirmière entrait. Je quittais la pièce. C'est vers cette époque que j'ai commencé à devenir injuste. Je ne sais comment, par quelles infiltrations se glissa en moi le sentiment que personne autour de nous ne pouvait comprendre nos façons d'être, mais je me mis à agir comme si ce sentiment était vrai et il le devint par ma faute. Me supposant combattu, j'imaginai de me défendre. Je fus méprisant, sarcastique. Je clamais que l'univers pouvait crouler s'il le voulait. Je refusais de m'intéresser aux bonheurs, aux malheurs d'autrui. J'écoutais parler les gens avec une froideur ironique. À la moindre provocation je devenais violent. Plusieurs fois même il m'arriva d'accabler mes proches. Je me sentais ridiculement bafoué par les événements. Je confondais dans mon esprit les puissances du hasard et les gens qui avaient pu en être les involontaires messagers. Tous les membres de notre famille qui nous aimaient, qui se dévouaient pour nous, qui veillaient et que j'aurais dû remercier, je les sentais hors de moi, incapables de m'aider. Je ne savais leur parler, les fuyais. Leurs plus anodins propos me semblaient intentionnels. Et s'ils montraient de la pitié ou de la compassion, alors je me cabrais. Non, je ne voulais pas me soumettre à l'épreuve. L'idée même que cette maladie fût pour notre couple une épreuve, m'indignait. J'avais toujours eu horreur de tout ce qui est présage, sanction. J'avais jusqu'ici toujours librement accepté les événements. Il me semblait vain de parler à faux de dévouement, de sacrifice, quand la vie montre l'homme si pauvrement armé contre son instinct. C'est pourquoi et même alors je m'illusionnais sur l'état de ma femme. Je ne la voyais vraiment pas en danger. Je n'acceptais pas qu'elle

y fût. J'étais optimiste par refus de craindre et en quelque sorte par système d'intimidation ; j'espérais peut-être en imposer au mal. Je riais de ceux qui m'alarmaient. À ma femme je montrais un visage volontairement souriant, si ostensiblement souriant qu'on aurait pu croire que j'étais un homme à la fois insensible et cruel. Suis-je à blâmer de n'avoir pu m'habituer à l'idée que celle qui était toute ma joie, fût vulnérable, fût semblable aux autres humains, ne fût pas placée sur un plan où elle eût échappé à ces misères ?

Aussi fus-je accablé devant l'évidence. Un soir, le médecin crut qu'il faudrait l'opérer, qu'elle ne passerait pas la nuit. Le ventre s'enflammait malgré le contact de la glace. La fièvre montait. Les douleurs devenaient intolérables, après s'être calmées depuis plusieurs jours. Ma pauvre femme serrait les mâchoires pour ne pas crier, se tordait sur son lit en désordre. Le médecin revint quelques instants plus tard accompagné par un de ses collègues appelé en consultation. Toute la famille, silencieuse, gênée, se tenait immobile dans le fond de la chambre pendant que les médecins se penchaient sur le lit. Enfin les uns et les autres sortirent, comme des jurés qui n'ont peut-être pas bien suivi les débats et qui vont juger la tête d'un homme.

Ma femme resta seule, les yeux grands ouverts, les mains agrippées au drap. Je lus alors dans son regard l'angoisse du condamné. Elle semblait épouvantée. Puis elle tourna lentement vers moi son visage. Elle ne pleurait pas, mais elle avait l'air de me supplier. Je n'oublierai pas cette minute durant laquelle — et elle me parut interminable — je surpris chez un être la peur de la mort. Qu'allait-on décider ? N'allait-on pas l'opérer ? Dans quelques heures peut-être... et ces quelques heures il se pouvait qu'elles soient les dernières qu'elle ait à vivre. Ne pourrait-on au moins calmer ces atroces douleurs ? Était-ce déjà fini ce temps heureux ? Ces pauvres années de soleil et de joie, qu'elle avait vécues avec moi était-ce donc tout ce que la vie lui aurait donné ? Allait-elle donc partir, me quitter si vite ? Ne pourrait-elle plus jamais courir dans les dunes, se baigner, ne verrait-elle plus le matin, frémir les pins dans le ciel d'été ? Je m'approchai d'elle. « Je ne veux pas, murmurait-elle, je ne veux pas qu'on m'emporte. » Comme elle était tendue et faible la fois ! Ce n'était plus qu'une petite fille qui souffre dans un grand lit, avec ses cheveux dénoués et sa chemise à manches. « Ne crains rien, lui dis-je, il y a la piqûre ; elle peut te calmer. » Elle me regarda, déplaça lentement sa main à la rencontre de la mienne, puis la pressa, puis l'appliqua sur son

front brûlant. « Je souffre tant si tu savais ; c'est tellement atroce ; non, n'est-ce pas Zobain, tu ne permettras pas qu'on m'emporte. Maintenant je ne veux pas mourir, garde-moi. » Je m'assis sur son lit, me penchai vers elle, me mis à lui caresser les cheveux, très doucement, très posément, si bien qu'à la fin elle s'apaisa, parut moins souffrir. Elle ferma les yeux, ne dit plus rien, mais soupira deux ou trois fois comme si elle étouffait des sanglots. Puis elle revint à elle, me demanda de l'embrasser et me dit : « Va voir maintenant ce qu'ils disent de l'autre côté. »

J'y allai. Je revois le triste tableau que formait cette assemblée familiale. Était-ce vraiment la vie d'une jeune femme qui était en jeu ? Tous étaient affolés, nerveux. Chacun recommandait son chirurgien, voulait l'imposer. Les raisons offertes l'étaient sans pudeur. Tel était plus riche. Tel plus connu. Tel prendrait moins cher. Tel avait tué une cousine, c'était sûr, mais le même avait aussi sauvé paraît-il le fils N... Tel était un client à ménager. Tel était un ami de la famille et l'on devrait peut-être alors oublier qu'il était maladroit ; puis on me demanda avis. Je m'en remis au médecin traitant et le priai de se mettre avant tout d'accord avec ma femme elle-même, que je jugeais la première intéressée. À ce moment le médecin consultant s'éclipsa. L'autre revint avec moi dans la chambre de ma femme. Avant de rien lui dire, il risqua une piqûre : elle fit son effet miraculeusement. À minuit, tout danger était momentanément écarté. Il fallut veiller cependant jusqu'au jour, au cas où la fièvre aurait de nouveau crû. Ma femme sombra vers l'aube dans un lourd sommeil de quelques heures. À son réveil le soleil de mars brillait dans la chambre d'un pâle éclat. Elle ne sentait plus dans le côté qu'une sorte de raideur. On se reprit à espérer.

Elle alla mieux. Elle put se lever. J'avais acheté une chaise-longue très confortable. Elle s'y installait quelques heures dans l'après-midi. Il fallait encore la soutenir quand elle risquait quelques pas. Et soudain si on n'y prenait garde, elle s'affaissait. Ses jambes ayant perdu l'habitude du mouvement et pour ainsi dire comme le secret de leur fonction, ne savaient plus porter le reste du corps. Sa volonté se tendait : elle commandait ses muscles. Mais à la première distraction comme l'apprenti-nageur qu'on abandonne à lui-même et qui coule, les membres n'étant plus dirigés se dérobaient sous elle. Ce n'était pas une chute mais un mol glissement vers le sol.

Elle commença à s'habiller seule, à se chausser. Un jour, nous osâmes même une courte promenade dans le jardin. Puis un peu après, nous nous aventurâmes dans la rue. Nous longeâmes tout un pâté de maisons, revînmes sur nos pas. La tête lui tournait, et bien que le quartier fût tranquille, elle s'effrayait des bruits qu'elle entendait. Les gens méme qui nous croisaient ou nous dépassaient, à cause de la vivacité de leurs mouvements par rapport aux siens, l'apeuraient. La plupart du temps, elle ne regardait pas la chaussée, mais le mur, comme si elle avait eu le vertige. Et de temps en temps elle s'y appuyait pour reprendre des forces. Elle me fixait alors avec anxiété, de l'air de me dire : « Tu sais, j'y mets toute ma volonté ; comme c'est difficile de marcher ; comme tu es doux, patient. » Elle avançait avec précaution, posait son pied sur le trottoir sans sûreté, gauchement. On aurait pu croire qu'elle avait les yeux bandés.

Alors les jours suivants nous recommançâmes. Dès que je rentrais de mon travail, à l'heure du déjeuner ou le soir après diner je l'accompagnais. À part ces promenades elle restait allongée ou bien dans la maison se déplaçait d'une pièce à l'autre, en longeant les meubles, et parfois en y prenant appui, comme un bateau de cabotage qui reste en vue de la côte, se réfugie au moindre coup de vent dans un port et ne va jarnais au large. Mais je n'étais vraiment avec elle que le dimanche. Ce jour-là, dès que j'étais prêt, j'allais la trouver dans sa chambre. J'oubliais les jours creux de la semaine passée, ne songeais pas davantage aux jours creux de la semaine suivante et donnais ainsi à ce dimanche une importance considérable dans le temps, au point que j'organisais cette journée si brève, comme si elle eût dû être interminable ou prise dans une infinité de journées aussi agréables. Ma joie était si vive que j'en devenais égoïste et que je ne conservais pas une exacte conscience de l'état de ma femme. Je lui parlais avec feu, lui confiais mes projets, lui portais ce qu'en cachette d'elle, je lui avais acheté durant la semaine, lui proposais sans répit et sans ordre : une promenade, une partie de cartes, une lecture. Cet entrain était trop puissant pour qu'elle pût en jouir sans fatigue. Ma femme se remettait à vivre, mais elle vivait encore au ralenti et de même que dans la rue le moindre bruit la terrifiait comme un fracas de tonnerre, dans la maison, ma voix, mes mouvements, mes opinions, l'entraînaient hors d'elle, dépassaient son attention. Ce décalage la peinait. Elle se croyait diminuée par la maladie ; ne savait pas excuser mes exubérances, les jugeait cruelles. Aussi le

dimanche, si doux pour moi, lui causait-il à l'avance une légère appréhension. Elle avait peur de se mesurer avec moi. Et moi, au lieu de me mettre en veilleuse, de traduire avec douceur mes élans, excité par sa présence, j'allais comme un fou, tourbillonnais autour d'elle avec frénésie.

C'est vers cette époque qu'apparurent ses premiers troubles nerveux. Quelles en étaient les causes ? Peut-être était-ce dû aux insomnies ? Peut-être aussi à sa nature inquiète ? Peut-être à des raisons que j'ignorais ? Le matin plus particulièrement elle avait de longues crises de larmes. Brusquement, elle posait des questions auxquelles il n'était guère possible de répondre. Et si je marquais la moindre hésitation son désespoir s'accentuait. Les thèmes d'angoisses étaient divers, mais voici les plus communs : Elle se croyait plus atteinte qu'elle n'était en réalité ; si on lui disait qu'elle allait bien mieux, elle objectait que ce mieux était illusoire. Le docteur lui-même la rassurait-il ? elle prétendait qu'il se trompait. Ou bien elle s'accusait d'avoir fait mon malheur ; de n'être bonne à rien dans cette maison ; d'être à la charge de chacun. Ou encore elle se laissait torturer par des scrupules religieux. Il faut vous dire qu'elle n'avait point voulu avoir d'enfants ; dès nos fiançailles, elle avait au cours de certaines conversations trahi sa frayeur d'en avoir, en jouant l'ignorance pour mieux connaître mon goût ; ainsi, depuis que nous étions mariés, nous avions l'un et l'autre, car je n'étais pas plus qu'elle désireux d'en avoir, évité tout ce qui aurait pu en favoriser la venue ; mais durant ces dernières semaines, avait-elle eu, à mon insu, après avoir été si près de la mort, la crainte d'avoir mal agi, et s'en était-elle ouverte à un prêtre, ou à sa mère, je ne sais, mais elle semblait avoir petit à petit succombé à des influences qu'on pouvait juger extérieures à sa volonté ; bref, le motif d'angoisse était remarquable, bien susceptible de la tourmenter, d'exciter son esprit d'analyse : Ne serait-elle pas damnée si elle continuait à vivre ainsi ? Mais aussi ne mourrait-elle pas, et n'en était-elle pas à la seule idée terrifiée, si elle avait un enfant ?

L'eussé-je laissé dire, elle eût voulu que je l'approuvasse. Bien que de tels propos fussent outrés, ils me surprenaient et je ne savais pas toujours lui répondre comme il eût convenu. Je tentais néanmoins de chasser ces doutes par des phrases calmes et sensées. Et j'avais parfois la joie de voir son visage d'abord si douloureusement tendu, reprendre à mesure que mes raisonnements la convainquaient, son sourire et son éclat. Elle serrait mes

mains, me fixait et répétait comme si elle eût été encore sceptique : « Oui tu as raison, je veux te croire ; tu es bon ; je suis une sotte. » Mais ces réussites étaient peu fréquentes et il m'arrivait au contraire de l'exaspérer par mes réponses. Le docteur M... lui-même n'avait pas sur elle grand pouvoir. Elle ne l'écoutait plus. Il me conseilla donc de m'adresser à un psychiatre. Le docteur que nous choisîmes, était le plus célèbre de la ville. Il vint voir ma femme trois fois, eut chaque fois avec elle une longue conversation qui la laissait brisée et plus tendue encore semble-t-il, comme si cet homme subtil avait tenté en vain d'extirper de son cerveau un ver aux mille têtes Et en réalité, même lui, n'avait pas le dessus dans ces débats. Peut-être ma femme était-elle trop intelligente. Elle le rusait, déjouait ses feintes, le lui disait crûment, voyant bien à l'avance où il en voulait venir. Si bien qu'elle ne voulut plus lui parler, assurant qu'il ne la calmait aucunement. Le dernier soir où nous le vîmes, il me prit à part et m'effraya en me confiant qu'il jugeait ma femme gravement touchée. À son avis, je devais sans retard l'envoyer dans une maison de santé. Ce traitement me parut brutal. Je ne voyais pas les choses si en noir. Je le lui dis en souriant, comme si j'avais voulu lui cacher mon trouble. Il me répondit posément que j'étais libre, que je pouvais agir à ma guise, mais que lui n'en prenait plus la responsabilité. Il ajouta et ceci me parut étrange, que j'avais tort de ne pas prendre ses avertissements au sérieux ; que je me leurrais en voyant dans l'affection que ma femme avait pour moi, le signe de la guérison ; que ces malades commencent par croire à leur indignité, et qu'ils essayent de se jeter par la fenêtre, puis qu'ils en viennent à croire à l'indignité des autres qu'enfin, ils cherchent à supprimer. J'étais, je vous l'avoue, confondu. Je n'entendis pas, je crois, ses dernières paroles. Je ne sais comment il me quitta. Peut-être le mis-je à moitié à la porte de chez moi.

Durant les semaines qui suivirent, j'entrepris de la soigner moi-même. Je me disais qu'avec de la douceur, de la patience, je réussirais mieux que ces médecins qui la fatiguaient avec leurs questions.

Le matin vers midi, enveloppée dans son manteau de fourrure, et comme elle pouvait maintenant marcher seule, il lui arrivait de venir à ma rencontre sans me le dire à l'avance. De loin, au bout de la longue rue droite tout ensoleillée, je l'apercevais. Le bras levé, elle attirait mon regard. Je hâtais le pas, la rejoignais, baisais ses joues si mates, si maigres, prenais son bras et

nous revenions lentement ensemble à la maison. Elle venait ainsi, surtout quand elle avait eu une bonne matinée, et aussi quand après être restée seule des heures, elle sentait qu'elle allait s'angoisser ; alors pour y échapper, elle sortait, se dépêchait de me retrouver, comme si ma présence l'eût rassurée.

L'après-midi, à la fois pour se distraire en attendant mon retour et pour avoir plus d'air que dans notre jardin, elle allait dans le parc d'une maison de repos qui n'était pas très éloignée de chez nous. Elle y partait après le déjeuner et y restait jusqu'au soir. Parfois j'allais moi-même la chercher. Cette maison, ancienne pension de jeunes filles, hébergeait de vieilles dames riches et pour la plupart impotentes. Des religieuses les servaient. Ma femme y avait connu une de ces filles. Elle était jardinière. Ce devait être une campagnarde. Elle avait de grosses mains et sous sa cornette une figure tannée et grossière. Mais elle était gaie, riait de rien. Elle initiait ma femme ; coupait avec elle les fleurs, taillait les arbustes, sarclait les allées. Quand ma femme était plus lasse, elle s'allongeait dans l'herbe épaisse des pelouses sous les grands tilleuls frissonnants. Malgré la bonhomie de la religieuse dont les réparties l'amusaient encore quelquefois, ces après-midi finissaient par lui sembler monotones. Peut-être eût-il fallu qu'elle fût entourée de jeunes femmes de son âge qui l'eussent entraînée, dans leurs babillages et leurs plaisirs, bien loin de ses inquiétudes ?

Vers la fin du mois de mars, comme son état anxieux persistait, elle manifesta le désir que je l'accompagne à T... Elle s'était souvenu qu'un jeune psychiatre, le docteur S..., ami de sa famille, y exerçait. Elle en avait entendu dire le plus grand bien. Elle voulut le consulter. Je fus aussitôt de cet avis et nous partîmes. Je craignais pour elle les fatigues de ce premier voyage. Pourrait-elle supporter les secousses du train ? Ces gens, ces sifflets, ces bruits ne lui tourneraient-ils pas la tête ? Il me semblait à chaque instant qu'elle allait s'évanouir, mais elle fut très courageuse, et en définitive, elle parut à l'arrivée moins défaite que je l'avais supposé. Nous descendîmes à l'hôtel et, dès le lendemain, nous vîmes ce médecin. C'était un garçon fin, intelligent, mais si sensible aux tourments de ses malades, qu'il en était rongé. Son dévouement fut extrême. Comment le remercierai-je, un jour de tous ses soins ? Nous le retenions des heures entières. Le soir, il revenait nous voir, après avoir terminé ses visites. Je pense que nous lui avions plu et qu'il souffrait de nous sentir malheureux. Aussi voulut-il tout tenter pour guérir ma

femme. Il l'examina, l'observa soigneusement pendant deux ou trois jours, affecta devant elle de plaisanter, mais m'ayant ensuite pris à part, me conseilla lui aussi de la mettre sans plus attendre dans une maison de santé. Il en connaissait une près de T... Il s'offrit de nous y conduire. Il vint nous chercher le lendemain de bonne heure à l'hôtel avec sa voiture. Il pleuvait, le temps était terne, la campagne trempée et frileuse. Au bout d'une demi-heure, nous quittâmes la grande route, nous enfonçâmes dans un chemin creux et, après plusieurs tournants, débouchâmes au milieu d'une sorte de clairière dont le fond était masqué par une vieille gentilhommière. C'était là. Nous entrâmes, fûmes mis en présence d'un nouveau docteur, maître des lieux. Mais ma femme fut terrifiée par son aspect. On entendit à ce moment hurler dans les étages. Qui torturait-on ? Un désordre matinal régnait dans le hall, dans le salon où on nous reçut. Était-ce l'ambiance, le temps ? Était-ce aussi l'impression d'isolement qu'on avait dans ce domaine, si bien caché dans les arbres, si loin de la route, de toute habitation ? Bref, nous demandâmes au docteur S... de nous reconduire à T... Lui-même n'avait pas cru devoir insister devant notre répugnance. Cependant, il affirmait que l'homme auquel il nous avait présentés, était un homme sérieux, estimé, et que sa valeur médicale ne pouvait être mise en doute. Qu'allions-nous décider ? À son avis il était imprudent de repartir pour Bordeaux. Il ne pensait pas que ma femme puisse y guérir sans soins et puisqu'elle avait dit avoir confiance en lui, pourquoi ne resterait-elle pas quelque temps à T... ? Ainsi il pourrait la voir chaque jour. Enfin cet isolement d'avec son milieu familial l'aiderait à oublier les raisons pour lesquelles elle torturait son esprit. Mais où allait-elle s'installer ? L'hôtel était trop bruyant. Je cherchai plusieurs jours dans T..., ville que je ne connaissais qu'à peine, mais ce fut en vain. Le docteur S... proposa alors très aimablement à ma femme de la loger provisoirement dans une clinique où il avait la possibilité d'agir à sa guise. C'était dans un quartier écarté ; il y avait un grand jardin. On lui réserva une chambre très claire, au rez-de-chaussée d'un pavillon indépendant, réservé aux convalescents. Si cette cure d'isolement amenait un mieux, le docteur m'écrirait de venir et je pourrais alors la ramener à Bordeaux. C'était une première séparation, mais qu'il nous promettait de courte durée. Ce qui ne m'empêcha pas d'avoir un retour fort triste. J'avais quitté T... le soir au crépuscule, fait mes adieux à ma femme à la clinique. De la gare de T..., quelques minutes avant le départ du train, j'eus le temps de lui écrire. Je craignais qu'elle ne se trouvât abandonnée. Je

m'imaginais la soirée qu'elle allait passer, seule, loin de moi, dans cette petite chambre. Qu'au moins à son réveil le lendemain matin, elle ait en lisant ces lignes le réconfort de savoir que j'avais pensé à elle.

Pendant les semaines qui suivirent, nous nous écrivîmes régulièrement. Son état était stationnaire, coupé de périodes meilleures suivies de journées affreuses. Suivant que sa lettre était écrite à l'un ou à l'autre moment, elle était joyeuse ou désespérée. Mais elle ne cessait de m'y témoigner sa tendresse et de m'y assurer de son amour. Moi-même je m'exaltais assez facilement. Peut-être, pour apaiser ses nerfs, m'eût-il fallu montrer plus de réserve ? Un matin, sur le conseil du docteur S..., elle me téléphona de venir. Il avait constaté un mieux, m'autorisait à la reprendre. Et pourtant, quand j'arrivai le lendemain, je la trouvai en larmes, et je dus aller le chercher, ne sachant comment la calmer. Il parvint, par d'adroites paroles, à chasser cette angoisse, mais je sentais que ce mieux était temporaire, qu'elle restait à la merci du moindre trouble. Le docteur comme les autres avant lui, s'y trompait. Ma femme devenait insaisissable. Ses plaintes même, semblaient masquer quelque autre inquiétude.

À quoi avait-elle occupé ses journées ? Le matin elle allait la douche. Au retour, elle s'étendait au soleil. Puis elle déjeunait. Le docteur venait la voir, restait un moment. Le soir, elle se couchait de bonne heure. Mais elle continuait à souffrir du ventre ; elle mangeait sans appétit, elle ne dormait pas sans somnifère. De plus, elle n'aimait plus lire ; de regarder seulement des images la fatiguait prétendait-elle. Sa conversation était sans suite ; elle passait d'un sujet à l'autre. Elle était constamment distraite, comme occupée intérieurement par des pensées. Elle avait perdu toute coquetterie. Elle n'avait plus aucun sens de l'argent, soudain effrayée par des dépenses minimes et nécessaires, puis tout aussi bien l'instant d'après gaspillant sans raison des sommes importantes.

Avant de partir, comme son état physique m'inquiétait, je voulus qu'elle voie un gynécologue. Le docteur S... était également de cet avis. Mais elle ne voulait pas. Elle répondait qu'on l'avait bien déjà assez visitée, qu'elle en avait assez. Cependant il fallait savoir la raison pour laquelle elle continuait à souffrir. Sur les instances du docteur elle céda enfin. Cette visite qu'elle avait tant redoutée — je me souviens que dans le cabinet même de ce spécialiste

elle fut longtemps avant de se décider à se dévêtir — lui procura une heureuse détente, car il lui déclara qu'elle n'était point conformée pour avoir des enfants. De ce fait ses appréhensions d'en avoir et ses craintes d'être damnée pour n'en avoir point, s'évanouissaient. Elle riait aux éclats dans le taxi, en sortant, elle me disait qu'elle était guérie, et elle voulut dîner au restaurant le soir même. Elle but du vin, mangea de bon appétit. Elle acheta à un camelot un moineau mécanique à pelage de velours dont elle avait envie. Une enfant parfois, vous dis-je. Mais dans la nuit elle vomit son dîner. Deux ou trois jours après, nous prîmes le train pour Bordeaux. Le docteur pensait sincèrement qu'elle pourrait auprès de moi maintenant finir de guérir.

Nous nous installâmes à nouveau à la maison. Elle, dans la chambre ensoleillée qui donnait sur le jardin. Moi, dans notre chambre d'autrefois. Je repris mon travail. Elle se remit à fréquenter le parc voisin. On était en mai maintenant. La température était presque chaude ; les journées plus longues. Tout était vert, tout plein de vie, mais elle, elle restait morne et sans entrain. Moi-même, je finissais par m'étonner qu'elle n'allât pas mieux. Je m'inquiétais de ne point constater de progrès. Chaque jour était la répétition de la veille : des matinées pénibles, des après-midi meilleures, de bonnes soirées, enfin des nuits sans sommeil. Et autant le matin on pouvait se désespérer de la sentir si malade encore, autant le soir, ses rires, son enjouement, laissaient supposer qu'elle était guérie. Depuis des mois, je ne cessais ainsi de croire au pire ou au meilleur. Comment ces sautes d'humeur peu à peu finirent-elles par avoir raison de ma patience ? Je ne sais, mais il est vrai que j'en vins à me laisser irriter. Au cours de nos conversations, je me permis d'être sarcastique, railleur ou même indigné et non pas tant par méchanceté que par jeu. Je me figurais qu'elle comprendrait mieux ainsi ses erreurs. Mais déjà sa volonté flanchait, devenait la proie de ses angoisses. Elle ne voyait pas l'ironie, ne différenciait pas un propos sérieux, d'un propos badin qui dit noir pour laisser deviner qu'on pense blanc. Cette façon de piquer son amour-propre qui eût parfaitement réussi, si elle avait été en bonne santé était des plus maladroites. Je ne l'exaspérais que davantage. Cela me vexait. J'insistais. Elle se tendait tout à fait, retenant avec une mémoire aiguë, le moindre propos, afin de donner raison à ses angoisses et tort à mon optimisme voulu. Si bien qu'à deux ou trois reprises je la poussai avec tant d'aveuglement, qu'elle pleura. J'avais honte de m'être laissé aller. En vain, car ses larmes finissant de

l'ébranler, elle eut ensuite une terrible crise de nerfs et tomba presque sans connaissance sur le parquet. Alors seulement je saisissais la portée de ma conduite. C'était à une véritable torture que je l'avais soumise. Je me précipitais vers elle, la relevais, la prenais dans mes bras, l'étendais sur sa chaise-longue, où brisée, inerte, elle sanglotait interminablement sans que je ne pusse rien que me taire et attendre sans bouger qu'elle se fût calmée.

Un matin, la servante en entrant dans sa chambre pour la réveiller, la trouva contre la fenêtre ouverte, presque nue et penchée dans le vide. Il lui arrivait souvent de parler maintenant de suicide. « Ne débarrasserait-elle pas tout le monde en disparaissant ? » Elle allait de moins en moins bien. Ses angoisses ne la quittaient plus de tout le jour. Elle voulut voir un nouveau médecin, mais je m'y opposai craignant qu'il n'embrouillât encore la situation. Je préférai écrire au docteur S. qui m'avait demandé de le tenir au courant. Il me répondit qu'étant donné les circonstances je devais me résoudre à une séparation de plusieurs mois. La psychasthénie dont ma femme était atteinte ne pourrait se guérir sans isolement. Il me proposait de l'installer aux environs de T. afin qu'il puisse la surveiller. Bien entendu elle et moi ne pourrions nous écrire. Il fallait que cette rupture temporaire fut complète pour amener un mieux. Je dus donc m'incliner. Je trouvai à B., à six kilomètres de T., sur les bords de la Garonne, une villa meublée que je louai pour trois mois.

La semaine qui précéda son départ de la maison fut des plus tristes. Bien que ma femme fût encore près de moi, je ne cessais de penser aux jours qui allaient venir. Tout me rappelait ce départ : le linge à emporter, les vêtements à choisir, les valises à garnir, tant de petits objets à acheter. Elle-même me laissait agir, n'avait aucune préférence. Elle semblait de plus en plus la proie de ses songes, et ne cherchait plus à se réhabituer à vivre dans le réel. Même maintenant qu'elle pouvait aller et venir elle restait étrangère à son entourage. Les gens lui paraissaient d'un autre monde. Elle ne se souvenait pas qu'elle avait cependant été leur semblable. Du reste on aurait dit qu'elle envisageait son départ comme une délivrance. J'en fus d'autant plus malheureux que moi-même je ne savais ce qui m'était arrivé. Comment n'avais-je pas su mieux me dominer ? Je suis persuadé, que si j'avais eu auprès de moi un ami comme vous, un bon conseiller, je me serais amendé. Mais j'étais livré moi-même ; plus j'allais, plus j'étais irascible, plus mon attitude l'incitait à me fuir. C'était

une phase sans issue.

Toutefois, je voudrais tenter de démêler dans cette lettre les raisons de ma métamorphose. Pourquoi suis-je devenu ainsi ? Je crois deviner que c'est tout d'abord parce que la vie qui m'avait gâté jusqu'ici, me résistait. Je croyais que tout m'était dû, que tout était facile. Sûr de ma chance, fat au point de la croire méritée, cet échec me blessait. Au lieu de me montrer courageux, je rageais. On n'est pas plus lâche. En second lieu, j'avais honte. Je me sentais médiocre devant ma femme. Méritais-je qu'elle se soit dévouée pour moi, qu'elle m'ait aimé, qu'elle ait cherché à m'élever, à me durcir, à me former ? Et puis aussi, je sentais que j'étais devenu odieux à ceux que ma réussite avait intimidés ; je leur avais semblé paré de vertus parce que le décor dans lequel je vivais était beau ; maintenant que, comme un simple mortel, je devais dans l'épreuve avoir de la douceur, de la patience, de la tenue, je ne leur offrais plus qu'une image falote et vile. Ainsi dépit, honte, amour-propre me rongeaient.

Enfin l'annonce de ce départ n'avait que tout aggravé. Intérieurement, je pressentais que ce séjour loin de moi serait dangereux pour notre couple. Depuis notre mariage nous ne nous étions jamais quittés. Quand elle avait changé de chambre j'avais déjà été peiné, mais n'allait-ce pas être pire encore, maintenant que nous n'habiterions plus ensemble ? Chacun de notre côté ne nous faudrait-il pas supporter auprès de nous, de nouveaux êtres, et leurs voix, et leurs pensées, et leurs contrôles ? Ne faudrait-il pas laisser ma femme se créer une vie particulière, un univers, dont je serais absent ? Accepter moi-même l'emprise d'un autre univers où rien ne la rappellerait que le souvenir ?

Elle partit le premier juin, un jeudi, après le déjeuner. Il y a eu un mois la semaine dernière. Durant cette matinée encore, tout sembla se liguer contre nous. Je voyais qu'elle avait tout de même du chagrin de quitter cette maison où elle avait été heureuse. Peut-être voulait-elle me parler ? Savoir pourquoi j'avais été si souvent brusque avec elle ? M'entendre lui en demander pardon ? Mais quel démon me poussait à lui tenir rigueur ? Pourquoi ne lui disais-je rien ? Pourquoi paraissais-je si indifférent ? N'était-elle pas faible

encore et si frêle ? Quelques semaines avant ne guidais-je pas ses pas malhabiles ? N'avais-je pas pitié ? Elle me regardait longuement, curieusement, comme si elle me voyait pour la première ou la dernière fois, et aussi, comme si elle avait été stupéfaite de découvrir soudain un masque sur mon visage. Non, il n'était pas possible que je sois aussi dur. Sûrement c'était un jeu, un jeu cruel que je jouais, mais qui n'était qu'un jeu quand même. Et moi, j'évitais de la regarder. J'écartais la main qu'elle cherchait, dérobais l'épaule où sa tête allait reposer. J'aurais voulu pouvoir lui crier que j'étais victime d'un diabolique entraînement, que je n'avais pas changé, que je l'aimais. Mais je ne pouvais pas parler. Ce bonheur que je sentais s'éloigner, je ne savais pas le retenir. Au contraire, je le décourageais, je le lassais. Aucune puissance au monde ne m'aurait empêché de le saccager par des pensées méchantes. Peut-être avais-je soif d'humiliation ? Ou très obscurément, voulais-je m'évader de cette vie ? N'étais-je qu'un anxieux épris de nomadisme ? Alors vraiment le bonheur qu'on aurait, pourrait se dissoudre ? Rêvais-je d'ailleurs ? Méprisais-je sottement mes biens, en enviais-je d'autres inconnus et lointains ? Ainsi, ne devais-je pas paraître incompréhensible à ma femme ? Et cependant, je me souviens qu'à un moment lui ayant dit quelques mots avec plus de douceur, elle me regarda avec tendresse, avec reconnaissance, comme si elle me suppliait de sauver notre amour, de ne pas l'accabler davantage.

Elle passa dans notre chambre, m'y appela, se blottit dans mes bras et couvrit mon visage de baisers. Puis elle sortit sans regarder les objets qui meublaient la pièce, et sans paraître ou sans vouloir se souvenir du temps qu'elle y avait passé autrefois. Elle descendit, s'installa dans la voiture. Un dernier signe de la main, derrière la vitre de la portière. Et ses yeux sur moi fixés, interrogateurs et confiants à la fois, pendant que la voiture s'éloignait. Elle avait l'air de dire : « Tu vois ce qu'il faut que je subisse pour guérir, mais je suis courageuse ; je veux te revenir comme avant et pour cela je te promets de bien me soigner. » Au coin de la rue, elle engloba dans un seul regard la maison, le balcon et moi sur le seuil, immobile. Enfin, elle disparut. Je rentrai, poussai la porte qui se ferma avec fracas, ce qui me fit sursauter. Je restai hébété un grand moment, incapable même d'imaginer sa détresse, d'imaginer son pénible voyage : la gare, les bagages, les quais, le couloir souterrain, le wagon, le compartiment ; d'imaginer ce qu'elle avait pu

éprouver quand le taxi l'emportait avec sa sœur qui l'accompagnait, puis quand le convoi s'était ébranlé, quand elle avait senti les roues l'arracher à la ville. Mais je n'étais plus là pour recueillir son pauvre regard. Il avait dû errer longtemps sur la plate campagne de frais vignobles et d'arbres en fleurs. Le temps, ce jour-là, était ensoleillé ; il y avait un peu de vent. Les couleurs de la terre et des maisons semblaient joyeuses. Il avait dû voir disparaître après sa maison, après sa rue, après son quartier, sa ville, puis sa banlieue et maintenant sans doute, déjà loin d'ici, lassé par tant de paysages anonymes, il avait dû se détourner.

Il allait être deux heures. Je ne sais comment je pus reprendre mon travail. Tout ce jour-là, j'ai agi comme un somnambule. Je suis rentré pour dîner. J'ai mangé. Oui, je me souviens que j'ai mangé ! Et elle, a-t-elle mangé ce soir-là ? Il était sept heures. Elle devait être arrivée. À quoi pensait-elle ? À qui parlait-elle ? Durant la nuit, en songeant à notre passé, j'ai eu comme un pressentiment que ce départ serait définitif, qu'elle ne reviendrait jamais plus dans cette maison.

Me voici parvenu au terme de ma lettre, sans avoir repris souffle. Je vous l'envoie sans la relire, de crainte d'y découvrir des passages accablants. Je me suis lancé dans cette confession sans trop d'ordre ni de méthode, mais j'espère n'avoir rien oublié.

Je n'ai reçu jusqu'ici qu'une fois des nouvelles. Ma femme va mieux, m'écrit le docteur. Elle a encore de fréquentes angoisses, mais il semble que son état général s'améliore. Elle mange mieux, dort moins malaisément. Croiriez-vous qu'à la réflexion, ce qui me confond le plus, c'est de constater combien elle et moi, l'un pour l'autre, avons été des étrangers ? De même que ma peine, ma honte, lui restaient inconnues, de même je n'ai pas su la délivrer de ses obsessions. Me suis-je leurré sur les possibilités qu'un couple a de construire sa vie ? N'étions-nous que des jouets ? Tantôt heureux, tantôt malheureux, tirant chacun sur notre brancard, aveugles, obstinés, maladroits ? Ne pouvions-nous rien créer ? Ne pouvions-nous qu'accepter, que nous soumettre ? Nous nous aimions pourtant ! Alors ? Est-ce moi qui n'ai pas été digne ?

Bordeaux, le 18 juillet 1933

Je viens de vivre le plus atroce moment de mon existence. Il y a cinq jours, ma femme a tenté de se suicider. Vous détestez le mélodrame et je vous ai souvent entendu dire que la vie réserve ses catastrophes à ceux qui les attirent. Vous y mettiez de l'ironie. Moi-même je souriais quand, devant moi, des gens se prétendaient accablés. Cependant, mon tour j'ai pu accuser le destin, lui tendre le poing. J'ai, pour la première fois, joué un rôle dans un drame et je n'ai pas ri. Vous allez même voir quel mauvais acteur j'ai été. En vain j'avais refusé de me prendre au sérieux : plus qu'un autre j'ai tremblé ; j'ai perdu la tête.

Le jour même que je vous écrivais l'autre semaine, j'ai reçu une lettre du docteur S. Il me priait d'abandonner mon travail, de venir m'installer quelques jours auprès de ma femme dont l'humeur selon lui devenait plus calme et plus égale. Il estimait que ma présence favoriserait une guérison que déjà il entrevoyait possible.

Il me faut ici ouvrir une parenthèse. C'est un aveu que je n'avais pas osé jusqu'ici : je m'y décide. Ma femme était vierge. Pendant quatre ans, nous n'eûmes que des rapports superficiels auxquels je dus m'habituer, mais qui lui plurent et qu'elle préféra. Le docteur S. pensait que la nature de ces rapports pouvait être en partie la cause de son trouble physiologique et de son névrosisme. Il m'avait conseillé de les modifier dès que sa santé le

permettrait. Sans doute le moment était-il venu, puisqu'il m'appelait. Je n'entrevis pas tout d'abord ce que cette situation pouvait avoir de ridicule. J'étais joyeux de revoir ma femme, ne pensais point à m'offusquer d'être traité en étalon. Sottement je croyais moi aussi que cette épreuve pourrait la guérir. N'allais-je pas peut-être la ramener ?

Je partis en auto de Bordeaux après le déjeuner et j'arrivai dans la soirée. J'avais parcouru la route sans avoir une nette conscience de mes mouvements. J'avais traversé des villes, longé des campagnes, croisé d'autres voitures, mais je ne sais si mes yeux avaient regardé ; du moins j'étais sans souvenirs. Des événements concrets comme un accident, une panne, un arrêt, un malaise, n'auraient pu survenir semble-t-il. Cet automate que j'étais devenu les aurait rendus impossibles. Il faisait jour encore quand je parvins au terme de mon voyage. Le soleil avait même cet éclat poussiéreux et criard des fins d'après-midi d'été. Je trouvai facilement la villa. Elle était un peu en dehors du village, dans un chemin en pente qui se perdait plus loin dans les champs, dans une courbe de son dessin et dans des vallonnements. La maison donnait directement sur le chemin. On y accédait par un haut perron à double escalier. En face, une haie de buisson, des frênes, bouchaient l'horizon. On n'avait vue que de chaque côté du chemin, en le remontant, vers les maisons du bourg, en le descendant, vers une campagne de vignes et de haies. Sur la droite de la villa, un mur bas percé d'un portail, cachait le jardin qui s'enfonçait par derrière et s'élargissait en pelouse. De hauts sapins, des tilleuls, des lauriers, des seringas donnaient à cet espace le genre d'un parc démodé.

Je frappai. Mais le marteau résonna dans le silence du long corridor. J'attendis un moment. Personne ne vint. Une femme enfin, était-elle là à m'épier derrière sa persienne ? sortit d'une maison voisine, me dit que la dame était partie, il y avait un moment, mais qu'elle ne tarderait pas à rentrer. Elle avait dû aller dans un magasin sur la place. Je remerciai brièvement la femme qui disparut et je m'assis sur les marches du perron, les yeux fixés sur le bout du chemin par lequel celle que j'attendais allait venir. Sans doute, bien qu'avertie, avait-elle supposé que je n'arriverais pas si tôt ? Comme elle allait être surprise de me voir ! Cela ne lui causerait-il pas trop d'émotion ? J'hésitai à aller au-devant d'elle, puis jugeai finalement que l'attendre ici valait mieux. Je me souviens, avec quelle étrange précision, que je fus amusé par les mouvements d'une pintade, surgie de quelque cour voisine. Elle allait et

venait sur le chemin, piquant un brin d'herbe, contre la haie, grattant un crottin, dressant son cou et sa tête à l'œil fixe, au moindre souffle. Elle restait de longs instants une patte repliée sous elle, dressée sur l'autre. Ou bien elle enfonçait subitement à grands coups sa tête dans son plumage. Rien ne semblait l'attirer davantage que les brindilles, les poussières les plus proches de moi et elle avait pour s'en saisir de brusques mouvements d'avance et de recul, comme si j'avais constitué un excitant danger.

Ma femme parut enfin. Je la vis avant qu'elle ne m'aperçut. Elle marchait vite, l'air préoccupé. Puis elle leva la tête, se rendit compte que je la regardais, que je l'avais vu venir. Elle poussa un cri et se mit à courir, transfigurée. J'étais moi-même dans un état de joie extraordinaire et j'allai rapidement à sa rencontre. Elle se jeta dans mes bras, m'étreignit et ôtant son chapeau, roula sa tête sur mon épaule. Je l'embrassai à plusieurs reprises avec fougue. Nous parlions tous les deux à la fois, posant des questions sans attendre les réponses. Elle aussi était joyeuse, mais il me parut que cette joie était artificielle. Elle pleurait, elle riait, elle se reculait pour me voir, puis s'écriait : « Oh ! c'est toi, enfin toi, que je suis heureuse. » Elle était toujours maigre et son cher visage tourmenté, portait encore les marques de l'angoisse. Mais elle s'était arrangée, s'était vêtue avec coquetterie. Je découvris en elle, à cet instant, une telle volonté, une si touchante, une si brave volonté de me plaire, d'être jolie, que je fus bouleversé : était-elle donc capable de toujours plus d'amour ? Pourquoi se livrait-elle ainsi à moi ? Croyait-elle donc qu'elle ne pouvait m'aimer sans s'anéantir ? Je n'aurais pas voulu qu'elle montrât un si complet détachement d'elle-même. Quelle manie d'héroïsme, de dépassement de soi y avait-il dans cet excès ? Elle portait une jupe bleue, avec une chemisette blanche transparente, garnie aux manches qui étaient courtes et au décolleté, de ruchés de tulle. Elle avait des bas clairs, des souliers de cuir marron. Elle était bien coiffée, un peu fardée, et ses mains si décharnées étaient toujours aussi belles.

Nous dînâmes le soir en tête à tête. Nous n'avions personne pour nous aider. Nous préparâmes nous-mêmes le repas. Pendant que ma femme surveillait la cuisson des plats, je mis le couvert, allai chercher de l'eau à la fontaine, mis le vin à rafraîchir dans un seau. Tout en circulant, je bavardais, lui racontant ma vie depuis un mois ou l'écoutais. Elle avait été tout d'abord surprise en arrivant ici, puis elle avait connu des paysans serviables dont elle

aimait les simples propos. Ils lui fournissaient des légumes, des œufs, des fruits, qu'elle allait chercher dans leurs jardins. Ils ne lui posaient point de questions sur sa maladie, se laissaient questionner. Elle était ainsi très machinalement conduite à oublier en leur présence son ennui et à s'initier à leurs travaux, à partager leurs avis sur le temps. Ils lui expliquaient comment vient le haricot, pourquoi il convient de donner du maïs aux poules. Ces propos reposaient son esprit. Au contact de ces gens frustes, la vie devenait plus facile, plus élémentaire. Grâce à eux, petit à petit, elle perdait ce goût malsain de l'analyse ; elle se décivilisait.

Nous avions installé la table dehors, dans le jardin, sur la pelouse, entre deux sapins dont l'effilement libérait le ciel. Le soleil était maintenant invisible, mais le jour à son déclin était très clair encore. Les feuillages étaient immobiles. On entendait mille cris d'oiseaux ; ils volaient d'un arbre à l'autre, semblant se fuir, se chercher. Puis à mesure que la nuit vint, ils se turent. Le ciel s'assombrit ; de bleu passa au gris, puis au jaune et, quand les premières étoiles parurent, elles se détachèrent sur un fond uni et noir. Enfin la lune par sa clarté rendit à l'atmosphère sa transparence. Pendant le dîner, ma femme et moi nous évitâmes de parler du passé, de sa maladie, des médecins. Nous n'eûmes pas à vrai dire de conversation. Nous sautions d'une réflexion à l'autre, à demi insouciants ? à demi lâches. J'étais heureux d'être auprès d'elle. Je ne pensais pas à l'avenir. Quand je repense à cette soirée je suis stupéfait de la paix qui régnait alors sur nous. Ma femme semblait guérie. Nulle angoisse, nulle ombre sur son visage. Elle riait fréquemment, mais sans nervosité. Par quel immense espoir était-elle soutenue ? Pensait-elle déjà aux conseils que le docteur en même temps qu'à moi lui avait donnés ?

J'étais fatigué par mon voyage. Ma femme avait perdu l'habitude de veiller : nous nous couchâmes tôt. Depuis six mois, pour la première fois nous allions partager le même lit. J'étais un peu gêné, mais j'espérais que nous saurions, comme jadis, nous effacer devant nos sens, ne pas laisser l'examen nous dissoudre. Nous étions tous les deux trop compliqués pour avoir une juste conscience de notre sexualité. Nous ne la tolérions qu'en la masquant de tout ce que nous supposions de pur dans nos sentiments. Ainsi toujours avions-nous mêlé beaucoup de douceur, de tendresse à nos désirs. Mais ce soir-là ma femme ne parut point décidée à prendre tant de

précautions. Elle s'offrit à moi sans préambules, comme à un ennemi, et si artificiellement que je compris aussitôt qu'elle exécutait une consigne. Je fus peiné de voir qu'elle avait si pauvrement compris son jeu. Elle avait dans ses gestes une telle audace, se donnait avec tant de fureur que rien n'était moins sensuel, plus bestial. Elle se jetait sur moi, pressée, brutale, comme hors d'elle et aussi peu soucieuse de son plaisir que de sa douleur. Cette nuit-là c'est ainsi qu'elle devint femme après avoir changé ses craintes passées en un étrange courage. Mais je ne pus dormir. Ce que nous venions d'accomplir m'avait effrayé, écœuré. Je gage qu'elle aussi ensuite a dû l'être, mais sur le moment elle se repaissait de ce carnage, se croyait guérie pour l'avoir provoqué. Sans m'en douter je me mettais à haïr ce corps de femme que j'avais chéri. Sa frénésie, son impudeur, la crudité de ses avances étaient si peu naturelles ! Elle n'avait pas eu un baiser, pas une caresse, pas un mot tendre. Elle avait poursuivi en silence l'accomplissement de l'acte, peut-être même sans songer que tant d'horreur m'avait laissé si lucide, que j'avais été incapable de lui apporter moi-même une illusion. Ma femme si délicate, si fine, si secrète était-elle devenue cette obtuse et vulgaire femelle qui m'avait étouffé dans ses bras crispés, sur ce lit taché ? Ou bien était-elle devenue folle ? Avait-elle malgré son apparence normale perdu la raison et n'était-elle plus qu'un animal à idées fixes ? Je n'osais le croire. Moi-même, je ne me reconnaissais pas. Je ne concevais pas comment j'avais pu conserver du désir dans une telle débâcle ? Comment n'avais-je pas échoué ? Cet accouplement me semblait monstrueux et je me demandais si toute sexualité ne serait pas désormais impossible entre nous à cause de ce souvenir.

Le lendemain matin, comme à son habitude, elle fut anxieuse. Elle me posa des questions : « Vais-je guérir ? Le docteur me l'a affirmé, tu sais ? Je serai joyeuse, libre un jour, n'est-ce pas ? Je n'aurai plus envie de me tuer, dis Zobain, dis-le moi, mon chéri ? Je ne suis pas inutile ? Pourquoi ne puis-je sortir ces sottes idées de ma tête ? Je voudrais partir avec toi, n'importe où. Ne peux-tu pas m'emmener d'ici ? Si tu savais comme j'ai pleuré ? Des journées entières je pleurais, sans manger, sans parler, sans agir.

« Pourquoi ne m'as-tu pas fait mener une vie plus normale ? Tu n'aurais pas dû m'écouter, pas dû me laisser dans une telle ignorance. Non, j'ai tort, pardonne-moi, je sais que tu es bon, que tu as toujours voulu mon bonheur. Est-ce que je pourrai être encore heureuse avec toi comme avant ? Promets-

moi que je vivrai. »

Je dus pour la calmer être persuasif quand déjà le doute était en moi. Elle se leva, commença sa toilette. J'avais ouvert la fenêtre de la chambre exposée au levant. La matinée était radieuse. Le soleil entrait partout, miroitait sur chaque objet, sur le bois du lit, sur l'eau de la cuvette. Je ne sais comment je fus soudain de bonne humeur, gai, dispos. Cet entrain se communiqua à ma femme. Nous rîmes. De tout mon séjour ensuite, c'est-à-dire pendant les deux journées qui suivirent, nous ne parlâmes plus de la nuit précédente.

Nous fûmes prêts vers onze heures. Nous prîmes nos maillots et traversant le village en biais, par une pente et un grand pré planté de peupliers en allées, nous gagnâmes un coin où la rivière dessinant un coude avait laissé une plage de galets. Ma femme ne se baigna pas, car le courant était violent et elle craignait de manquer de force pour lui résister et d'être entraînée. Mais elle s'exposait au soleil, le docteur S. lui ayant affirmé que les radiations solaires fondraient le gâteau qui s'était formé durant sa péritonite. J'entrai dans l'eau qui était froide. Le pied roulait sur les galets inégaux. La marche étant impossible, je me mis à nager dans le sens du courant et j'allai aborder un moment après en aval. Je m'accrochai à des joncs et gravis la berge. Je revins vers ma femme, m'étendis sur l'herbe auprès d'elle. La chaleur était délicieuse. Je fus vite sec. Nous étions très agréablement éventés par une brise longeant la vallée. De l'autre côté du sentier commençait un pré naturel, dont l'herbe déjà une fois coupée au printemps, avait repoussé, mais une partie était fauchée et des vaches y paissaient. Derrière le rideau des herbes hautes, on les apercevait secouant leurs queues contre les mouches. Elles se déplaçaient lentement et quand elles broutaient on ne voyait plus que leurs flancs.

Vers midi, la chaleur devint si pénétrante que nous nous engourdîmes. Inertes, nos têtes à niveau des touffes d'herbes, à l'abri des bras repliés, nous respirions une odeur végétale, de délicats parfums de fleurs des champs que l'atmosphère surchauffée avivait. Contre nos visages nous apercevions un univers réduit de brousse. Des insectes circulaient sur le sol terreux à travers une végétation qui devenait géante, entre des mottes qu'ils mettaient tout un moment à gravir. Des fourmis, des punaises des champs, parfois une mouche, une coccinelle, d'autres insectes plus petits aux formes grêles, mais d'une si

riche couleur, soit courant avec des pattes agiles, soit traînant sur de faibles membres un corps lourd, soit encore voletant. Parfois ils rampaient le long d'une herbe qui se redressait après leur passage. Ou bien ils grimpaient à une tige, puis arrivés au faîte restaient immobiles comme morts ; avaient-ils entrevu un danger ? Certains plus hardis venaient sur nous. Ils se promenaient sur nos bras, passaient sur notre épaule. Ne pouvant les voir, nous sentions sur notre peau, dans notre dos le contact de leurs pattes. Les herbes froissées par le poids de notre corps nu, marquaient leur empreinte sur notre chair. Il y avait des touffes douces, très fraîches, très molles dont le toucher nous attirait. Mais parmi elles parfois une brindille dure nous blessait. Les rayons du soleil brûlaient. Notre sueur s'évaporait à mesure dans l'air, y mêlait sa saine odeur. En nous soulevant, nous pouvions voir un ciel très bleu, si clair que de légers flocons de nuages y passaient presque inaperçus. De l'autre côté de la rivière, la berge se continuait jusqu'à l'horizon. Des bouquets d'arbres, le pont métallique, et plus loin au milieu des eaux des piquets formant épi, et des marbrures qui indiquaient les remous. Nul bruit proche. Ce silence végétal était seulement coupé par de lointains appels dans les champs. On entendait très confusément le passage des autos sur la route. Quand le silence revenait, il semblait par contraste, plus complet, plus surnaturel.

Nous étions si bien que nous ne songions plus à nous en aller. Mais j'avais faim. Nous nous levâmes, nous vêtîmes et revînmes vers le village. Plutôt que de déjeuner à la villa, n'ayant rien préparé, nous allâmes à l'hôtel. Cet hôtel avait sur sa façade une terrasse surélevée et ombragée où l'on servait les repas en été et où des gens venaient de très loin car le patron avait la réputation de bien cuisiner. Nous y prîmes du reste jusqu'à mon départ tous nos repas, mais le lieu était plus agréable en semaine que le dimanche, car ce jour-là, la terrasse était comble. On entendait trop de cris, de chansons.

Mais ce matin-là, il n'y avait presque personne. Le patron n'avait rien spécialement préparé. Nous composâmes avec lui notre menu ; il fut vite prêt. Après le déjeuner, nous allâmes à T. avec la voiture. Ma femme avait des achats à effectuer, nous en profitâmes. Son maillot de bain lui allait mal. Elle en voulait un autre. Elle avait aussi besoin de crème pour la peau, de bas et de dentelle pour de la lingerie. Elle semblait bien, quoique je surpris à plusieurs reprises une expression de lassitude sur son visage. Elle ne se plaignait pas, mais elle n'avait aucun désir, et me répondait d'un air morne. Je n'arrivais pas

à déclencher en elle une réponse spontanée. Ses propos étaient sans suite. Elle était indécise dans ses choix ; ne se souvenait plus de ce qu'elle venait de dire, restait rêveuse, à demi endormie, sans volonté. Elle me demanda enfin de rentrer. Les bruits de la ville l'étourdissaient. Les gens l'effrayaient. Elle était comme ivre. La soirée dans la villa fut tranquille. Après dîner nous nous promenâmes un moment à travers champs. Elle avait pris mon bras. Elle était plus calme et nous parlions avec agrément. Plusieurs fois elle m'embrassa comme si elle avait à me demander pardon de quelque faute. Elle me demanda aussi avec insistance de me souvenir toujours de ces deux ou trois jours que nous passions ensemble. Enfin elle changea la conversation chaque fois que je l'entretins de mon départ. Sur le moment je ne prêtai pas garde à ces attitudes, mais je me sentais petit à petit oppressé. Cela avait commencé au début de l'après-midi et cela allait s'amplifiant. Je ressentais comme un malaise. J'étais guindé, tendu, et j'avais peine à le lui cacher.

Le lendemain fut semblable. Le matin comme la veille elle eut un mauvais moment d'angoisse. Nous allâmes ensuite sur le bord de la rivière, mais nous y restâmes moins longtemps que la veille car le ciel était nuageux. Nous revînmes par le pont à travers les prés. Cette promenade la détendit. Elle me raconta que depuis un mois elle venait tous les jours sur ces berges, qu'elle y restait des heures assise, essayant de chasser les folles idées qui la hantaient. Ces luttes qu'elle me décrivit m'épouvantèrent. Comment un jeune être pouvait-il être ainsi torturé ? N'existait-il donc pas de remède ? Et comment la guérir ? Il y avait en elle tour à tour une telle révolte, puis une telle résignation, et son visage prenait alors une expression si navrée, si désespérée que je ne savais plus quoi tenter.

L'après-midi le temps resta sombre. Elle m'avait demandé de lui laisser conduire l'auto. Mais j'avais par mégarde laissé la veille le contact, les accumulateurs s'étaient déchargés, et je ne pouvais mettre en route. J'allai quérir un mécanicien qui me dépanna en accrochant ma voiture à sa camionnette. Notre attelage alla sur la route, la vitesse entraîna le moteur, le lança. Nous allâmes droit devant nous puis au bout de quelques kilomètres je passai le volant à ma femme. Elle conduisit sans nervosité, mais très vite et il me sembla qu'elle s'excitait, qu'elle se grisait. Il est certain qu'à l'allure où elle allait, son attention devait être extrême, lui enlever le loisir de penser. Mais aussi cette attention usait ses nerfs surmenés et elle rentra très fatiguée.

Après le dîner, elle préféra rester à la villa. Comme j'avais porté un phonographe et des disques, je lui demandai si elle aurait plaisir à entendre de la musique. Elle sauta sur cette idée comme si c'était pour elle l'occasion d'échapper à une obsession. Mais elle en eut vite assez. Son état émotif était tel, qu'elle ne pouvait supporter d'entendre des sons, et bien que la musique que j'avais choisie fût vive, sans tristesse, elle se serait mise à pleurer si j'avais continué. Nous causâmes un moment, puis comme la soirée était brûlante, sans air, nous bûmes une boisson fraîche. Un peu après nous allâmes nous coucher.

Le lendemain était un dimanche et le jour de mon départ. Nous nous levâmes assez tard. Ma femme s'était éveillée avec l'idée d'aller déjeuner dans un restaurant situé au bord de l'eau, à trente kilomètres environ. Elle y avait déjà déjeuné une fois avec sa sœur, en avait rapporté un souvenir d'autant meilleur, qu'elle avait été très gaie, très rieuse ce jour-là, au point qu'elle, si réservée d'habitude, avait été tenir de grands discours au cuisinier, discours qui avaient amusé tout le personnel et le patron lui-même. Quand elle était partie, ils lui avaient arraché la promesse qu'elle reviendrait. Elle voulait donc que je connusse ce coin, pour mieux ainsi me mêler à la vie qu'elle avait menée ici depuis un mois, et aussi peut-être parce qu'il lui semblait que ce serait un bon présage de prendre notre dernier repas là où pendant quelques heures, inexplicablement, elle s'était sentie revivre. J'étais tout disposé à la suivre, mais nous ne pouvions compter sur ma voiture, que la veille au soir, au retour de notre promenade, j'avais remise au garagiste pour qu'il recharge les accumulateurs. Il fallait donc prendre l'autocar. Avant de quitter la villa, et bien qu'elle eût déjà mis un temps infini à se préparer, ma femme voulut encore me photographier et poser elle-même. Mais cette double opération nous retarda et quand nous arrivâmes sur la route, l'autocar était passé. La déception de ma femme fut si vive, me parut à moi si surprenante, car à première vue ce déplacement ne me paraissait pas capital, que je lui proposai de chercher un taxi qui pût nous emmener. Mais je n'en trouvai pas et nous dûmes venir déjeuner à notre restaurant.

À plusieurs reprises, songeuse, elle répéta : « Et pourtant j'aurais bien aimé retourner là-bas avec toi. Et pourtant j'aurais bien aimé retourner là-bas avec toi ! » Et cette contrariété ne se dissipa pas. Du reste, bien que la température fût somptueuse, il y avait ce jour-là trop de bruit sur la terrasse.

La chaleur avait chassé les gens de la ville voisine. Ils étaient venus par bandes absorber un copieux déjeuner. Ils iraient ensuite s'étendre, dans l'herbe des prés qui bordent la Garonne. Vers deux heures, nous descendîmes sur les allées et nous regardâmes par habitude les joueurs de boules avant de regagner la villa. À mesure que l'après-midi s'avançait, la chaleur devenait plus lourde, plus oppressante. Du moins en avais-je l'impression. Ma femme aussi semblait devenir à chaque minute plus nerveuse. Il avait été convenu que je ne partirais pas, que je ne la quitterais pas, avant le retour de sa sœur et de son mari qui la veillaient habituellement. Ils avaient eu le dévouement de se consacrer à elle depuis qu'elle était à B. Ils ne la laissaient jamais seule, la distrayaient, l'occupaient. Ils s'étaient absentés d'eux-mêmes dès qu'ils avaient appris ma venue, et devaient rentrer ce soir-là un peu avant mon départ. L'idée de ce départ avait l'air de bouleverser ma femme. Elle était fébrile, me regardait de longues minutes fixement comme si j'avais pu un miracle. Elle me dit à un moment : « Tu sais, Zobain, le docteur m'a menti. Je ne me sens pas du tout guérie. Ce que nous avons accompli n'a servi à rien. Et moi, qui avais tant espéré ! Je vois bien, va, que je suis incurable. Mon pauvre ami, pourquoi as-tu lié ta vie à la mienne ? » Je la rassurai de mon mieux ; lui dis qu'elle ne devait pas interpréter si légèrement ce propos du docteur ; lui demandai d'attendre, de ne rien brusquer, qu'un mieux se produirait nécessairement. Mais elle me répondit qu'elle était lasse de lutter, d'attendre, qu'elle se sentait devenir folle. Cette conversation eut lieu pendant que nous jouions une partie de dames. À la fin, n'y tenant plus, ni l'un ni l'autre, nous abandonnâmes les pions et nous sortîmes sur le perron. Il était près de cinq heures. Les autres n'arrivaient toujours pas. Maintenant il était trop tard pour que je sois à Bordeaux avant la nuit. Je résolus alors de ne partir que le lendemain matin. Nous restâmes là, à attendre, plus d'une heure, parlant peu. Enfin la voiture parut. Les occupants descendirent. Nous les accueillîmes. Et c'est pendant que je leur demandais la raison de leur retard, que se passa l'affreuse chose. Ma femme, sans qu'on s'en aperçoive, avait poussé la porte de sa chambre, s'y était glissée, puis elle était revenue quelques instants après, reprendre sa place dans notre groupe. Mais comme elle restait muette et qu'elle était toute pâle, nous la regardâmes avec inquiétude sans comprendre. Alors elle, de sa voix douce, balbutia : « Je viens de me suicider. » Nous étions pétrifiés. Que disait-elle ? Était-ce possible ? Mais alors ? Enfin nous nous ressaisîmes. Mon beau-frère partit en courant à la poste pour téléphoner

au premier docteur disponible. Sa femme alla à la cuisine chercher du lait que, dans notre ignorance, nous supposions qu'elle devait aussitôt absorber. Quant à moi, la soutenant, je la conduisis à son lit où elle s'étendit. Ses premiers mots furent : « Il ne faut pas que je m'endorme ; le docteur arrivera-t-il assez tôt ? » Puis elle commença à pleurer, avec de petits sanglots étouffés. Et elle ajouta : « Pardonne-moi ; je n'ai pas pu m'en empêcher. » Elle était secouée de frissons de dégoût. Sur la cheminée je trouvai un verre vide ; à côté un tube de comprimés. Il n'en restait plus que deux ou trois. Le verre était là, paraît-il depuis le matin. Quelles heures atroces ma femme avait-elle dû vivre pour se décider à un tel préparatif, pour supporter la pensée de l'acte qu'elle allait accomplir, pendant les heures qui le précédèrent ? Il avait fallu qu'elle se cache, qu'elle me mente ; il avait fallu aussi qu'elle ait assez de courage pour rester seule avec son secret, sachant ce qui allait arriver, en mesurant les conséquences, me répondant comme si rien n'était, m'observant et me voyant n'avoir aucun pressentiment. Comme cela avait dû être féroce ! Elle avait dû se dire : « Je vais me tuer tout à l'heure, et lui, il reste là à me parler niaisement. Il ne voit rien ; il ne se doute de rien, l'imbécile ; il ne comprend pas que je me noie... » Y a-t-il plus grande solitude, détresse plus complète ? Mais alors j'étais bien incapable de m'y arrêter. Pouvais-je songer à elle ? Je n'étais occupé que de moi. Ce drame, contre lequel cependant, pour l'écarter, ma femme avait désespérément lutté, me semblait burlesque. Je lui en voulais d'avoir voulu se détruire. Tel était mon sentiment. Jamais nous ne pourrions oublier. Ce couple que nous avions formé, à la beauté, à la continuité duquel nous avions cru, allait être la risée d'autrui. Oui, c'est au jugement d'autrui que je pensais ! Je fus égoïste à ce point. Et j'eus l'audace de le dire. Je me revois. Pendant que ma femme était sur le lit, se plaignant doucement, j'arpentais la chambre grands pas, les mains dans les poches. Et tout bas, contenant à peine ma fureur, je répétais : « C'est ignoble, tu entends ? tu n'avais pas le droit de nous salir ! Tu me dégoûtes et moi-même je me dégoûte. Tu as brisé notre bonheur. N'as-tu pas des regrets au moins ? Mais parle ! Tu ne vois donc pas que j'eusse préféré que tu sois morte quand tu étais malade ? Mais ça ! Me faire ça à moi ! Et que va-t-on penser ? Dire que j'avais tant misé sur nous deux, et que ce rêve s'effondre maintenant dans la boue d'un suicide manqué ! » J'avais à la fin perdu tout contrôle, et n'avais même pas vu quelle stupeur ces propos insensés causaient à ma femme. Elle s'était soulevée et blanche elle m'écoutait, pendant que des

larmes coulaient sur ses joues. Et certes rien n'était moins sincère que ces injures. La colère m'avait dominé. Seule l'arrivée du docteur me calma. Mais jamais, je le gage, ma femme ne pourra oublier ces instants, tant elle a paru frappée par mes accusations. Sans doute lui aura-t-il semblé qu'elle s'était trompée sur mon compte et que le vrai Zobain, c'était cet homme horrible et écumant, injuste et cruel qui l'accablait au moment où elle-même se débattait entre l'angoisse de vivre et le vertige de la mort, cet homme-là et pas un autre, ni aucun de ceux qu'à travers mon image elle avait aimés. N'est-ce pas mérité ? L'aimais-je assez peu pour ne penser qu'à moi ? Ou bien n'avais-je jamais aimé que moi à travers elle ? N'avait-elle été que la figurante, que la partenaire nécessaire à mon bonheur, nécessaire surtout à l'exhibition de ce bonheur ? Mes paroles, mes attitudes m'en accusent quand au fond de mon cœur elle m'est toujours aussi chère.

Le docteur s'empressa de lui faire un lavage d'estomac. Nous l'aidâmes tous. Au bout d'une heure le danger était écarté. Il n'y avait plus qu'à la laisser se reposer. On la coucha ; on la veilla et elle s'assoupit légèrement. Je partis moi-même dans la nuit. Avant de quitter la villa, je pénétrai dans sa chambre, contemplai, à la lueur d'une veilleuse, son visage reposé, détendu. Elle ne dormait qu'à peine et m'entendit. Elle me regarda, me sourit, me tendit la main. Alors, nulle rancœur contre moi au contraire. L'événement l'avait brisée et elle était trop épuisée pour se lamenter, aussi avait-elle l'air paisible. Je lui demandai de me promettre de ne pas recommencer. Elle me le promit. Et je compris dans son regard qu'elle tiendrait sa promesse. À son tour, elle me supplia de ne plus être dur à l'avenir avec elle. Je le lui jurai, et la priai de me pardonner. Hélas ! puis-je être sûr de mes humeurs ? Au moindre choc, à la moindre contrariété, l'être capricieux que je suis se révolte et devient odieux. À moi aussi il faudra des mois de dure solitude pour m'apprendre à devenir tolérant, à ne pas exiger tant des autres et si peu de moi-même.

Je suis de retour depuis deux jours. J'ai reçu de ses nouvelles. Elle se remet doucement de cette secousse, mais elle semble plus découragée que jamais, n'a plus espoir de guérir. Par contre, elle ne parle plus de suicide. Cette idée l'a abandonnée ; ou elle se cache. Il paraît qu'elle s'inquiète souvent de moi. Elle veut savoir ce que je deviens, si je ne suis pas trop triste, pas trop

seul, si je ne manque de rien. On dirait qu'elle ambitionne qu'on dise d'elle jusqu'au bout, qu'elle fut la meilleure des femmes. Et c'est vrai qu'elle l'est. Mais quel bovarysme cela ne décèle-t-il pas ? Où elle s'entête c'est à ne pas revenir à Bordeaux. On ne sait pourquoi, comment, elle a pris la ville, la maison en horreur. Et le docteur S. est embarrassé, car il ne peut la surveiller étroitement et il a peur d'une récidive. Moi, je ne le pense pas, à cause de ce qu'elle m'a promis l'autre jour. Mais sait-on jamais ? Je crois qu'il va la garder encore un à deux mois, puis, qu'alors, il avisera.

Je ne sais comment tout cela finira. Néanmoins il me semble qu'elle devrait pouvoir guérir. Est-ce votre avis ? Je croyais avoir tout tenté matériellement pour l'aider, et maintenant je n'en suis plus si sûr. Il y en a qui me conseillent de la mener à un grand spécialiste à Paris. D'autres qui ne craignent pas d'être persuadés qu'on devrait voir un hypnotiseur. D'autres un sorcier. J'en ai la tête rompue. Je continue à avoir confiance dans le docteur S. qui la soigne. Mais peut-il grand-chose ? Je me suis aperçu que ma femme commençait à l'écouter bien moins docilement qu'au début. Lui aussi se laisse dominer. N'est-elle pas trop lucide ?

Quant à moi, je suis actuellement très fatigué. Je n'ai plus de goût, bâcle mes affaires, n'aspire qu'au repos. Je ne suis pas né pour ces tragédies. Peut-être irai-je passer quelques jours au bord de la mer, loin du monde, loin de mes soucis.

Je vous écrirai à nouveau d'ici peu.

Pilat-Plage. Hôtel Haïtza, le 20 juillet 1933

Il y a un art de la solitude. Un art propre à tenter le philosophe qui n'y a pas manqué et tel que ses règles sont aussi secrètes que rares ses connaisseurs. Un art qu'on a pu prendre à tort pour un réflexe ou pour une contrainte, ce qui était le nier.

Chaque fois que la solitude est un pur jeu de l'esprit, qu'elle n'est pas naturellement imposée ou désirée, il y faut de l'artifice, des façons, certaine aptitude ou certains manques : l'art naît de ces circonstances.

Il n'entre point dans mes ambitions de définir et d'ordonner les principes d'un tel art, vous vous en doutez. Je n'irai point là même où le philosophe non seulement échoue, mais triche le plus souvent. Il faudrait, si j'avais une telle ambition, ne pas craindre d'amasser les expériences, longuement comparer les cas. Or je n'ai pour tout critère que mon expérience, que mon propre cas. Je ne sais rien des autres ; je ne sais comment ils supportent la solitude, ni pourquoi, ni quand ils la recherchent. Je suppose seulement quelle peut être l'intensité de leur plaisir ou de leur angoisse. Mais là encore sans doute me trompé-je.

Prenons un homme qui vit dans un désert. Cet état a pu lui être imposé ; il

a pu aussi l'avoir désiré. Toutefois on ne saurait prévoir comment il va réagir. Si cet homme a un esprit simple, il peut ou s'adapter à cette solitude et en jouir ou ne pas la supporter aisément. Mais s'il a quelque subtilité d'esprit il ne manquera pas, qu'elle lui pèse ou lui plaise, de donner à sa solitude une importance considérable. Dès lors il l'inventera en mal ou en bien.

Souvenez-vous de S. Il a vécu seul, absolument seul, pendant deux ans à Mongo en Afrique équatoriale. Il était parti volontairement. Il n'avait aucun compagnon. Il vivait des semaines entières sans voir un être humain. Il ne pouvait parler qu'à lui-même, entendre que sa propre voix. On aurait pu craindre les effets d'une telle solitude bien qu'elle fût désirée. Mais S. n'en souffrit jamais. Il paraît qu'il s'était habitué à vivre en compagnie de présences imaginaires, de souvenirs ; il était arrivé à s'attacher à des animaux, à des objets même. Peut-être son dénuement l'incitait-il à donner plus de prix à de si maigres artifices ? Du moins avait-il su lutter avec art.

Du reste ce n'est pas toujours là, où l'homme est le plus livré lui-même, que la solitude est moins facile à vaincre. Les hommes des villes parfois ont bien du mal à la dominer. Il semble que plus ils sont entourés, plus puissante devient leur frayeur, plus faible leur volonté. Ils sont là, mêlés à leurs semblables, les écoutent, leur répondent, les entraînent ou les suivent, les exaltent ou les copient mais ne s'ignorent-ils pas ? Les propos, les motifs d'autrui les atteignent sans leur venir en aide. Ils sont à part, hors d'atteinte et cependant incapables eux-mêmes de s'isoler tout à fait. Ils ne sont jamais seuls et cependant ils ne peuvent presque jamais pénétrer à l'intérieur de ces apparences que restent pour eux les corps et les pensées des autres hommes. Aussi se bornent-ils le plus souvent à se passer d'art. La solitude, ils la supportent sans parvenir réellement à la domestiquer.

Ainsi, moi, qui ai vécu la plupart du temps dans une grande ville, ai-je été suivant l'occasion le jouet ou le maître de ces mouvements. Je me suis vu désirer furieusement un moment de solitude. Au point de fuir mes amis les plus chers. J'arrivais ainsi, enfermé dans une pièce, perdu dans une foule, ou isolé dans mes songes, à obtenir une détente, un repos parfaits. C'était agir avec art.

Mais depuis des mois, je me suis trouvé, à cause de la maladie de ma femme, aux prises avec une solitude que certes je n'avais point recherchée. Et je n'ai pas su m'en délivrer. Il m'a fallu la subir, subir aussi les épreuves qu'elle m'imposait, me borner enfin, dans la mesure où j'en étais capable, à l'atténuer. Là, vraiment il n'y avait plus d'art, plus de dilettantisme. Je me débattais comme je pouvais. J'apprenais à mes dépens que mes opinions n'avaient point autant de crédit que je l'avais cru. Bref, en dépit de résolutions fameuses, j'ai alors bien mal tempéré ma solitude.

Ne croyez pas cependant que j'aie échoué tout à fait. Depuis que je vous écris je vais beaucoup mieux. Certes il serait vain de croire distraire ainsi mon ennui. On ne se domine pas si aisément. Mais en vous écrivant je suis amené à vous révéler nes faiblesses, donc à me les révéler à moi-même. Et je découvre aussi que je les entretiens exagérément. Il ne sert à rien de me répéter que je m'ennuie, sans savoir où commence, où finit mon ennui. Il faut que j'aie assez de courage pour profiter de ma solitude et oser ainsi l'examen des mois que je viens de vivre. Je commence à sentir que je les ai vécus artificiellement. Je ne devine pas encore pourquoi, mais il n'est pas impossible que j'y arrive. Je soupçonne des préférences, des complicités de mon esprit. Je n'ai pas dû toujours être à la hauteur. Déjà je vois les poses que j'ai prises, les simulacres que j'ai accomplis, me dérobant ainsi à autrui.

Si je pouvais devenir plus simple, plus sincère vis-à-vis de moi-même, je cesserais, j'en suis sûr, de me complaire maladivement dans cette solitude, je me lierais, je voyagerais. Alors s'estomperaient ces désespoirs stériles. Je pourrais enfin ordonner mes pensées. Je mènerais une vie décantée du frivole et du vulgaire. C'est là quelque chose que j'avais déjà tenté du reste avec ma femme autrefois. Je ne croyais pas qu'elle s'y userait, que sa volonté s'y briserait et que moi-même, habitué depuis lors à sa présence, je deviendrais, privé d'elle, ce pauvre hère.

Hier, à la tombée de la nuit, ayant une course à faire dans le centre de la ville, je suis sorti. Comme je longeais une rue tranquille, j'aperçus devant moi un homme assez âgé qui marchait. Il n'avait l'air ni pressé, ni préoccupé. Au contraire il semblait aller sans but. Je décidai de le suivre d'assez loin et le regard fixé sur sa silhouette, tout en marchant, insensiblement, je me mis à

rêver.

Nous étions alors l'un derrière l'autre arrivés sur un boulevard très fréquenté. Ainsi me disais-je, cet homme est seul comme toi. Où va-t-il ? Vers les rues animées du centre présumé-je. Recherche-t-il la foule ? Veut-il s'y perdre ? Entrera-t-il dans un club, dans un café, dans un théâtre ? Peut-être est-il invité chez des amis ? Peut-être se rend-il à un rendez-vous ? Non, on dirait que c'est la rue elle-même qui l'attire, on dirait que ce qui lui plaît c'est de marcher dans le sens de la multitude ou de la croiser. Que c'est d'être touché, frôlé, bousculé même. Que c'est de sentir des respirations, la tiédeur de corps inconnus. Que c'est d'arracher au passage des mots, des portions de phrase et jusqu'à des secrets faits de quelques syllabes. On dirait que ce peu issu de tant de hasards le rassure. Oui, c'est cela : il est comme à l'abri, on le sent, comme protégé. S'il lui arrivait un accident, s'il était pris d'un malaise, tous ces gens autour de lui le secourraient. Il a du contentement à persuader. Il oublie j'en suis sûr ses lâchetés, ses colères, ses échecs. Il n'a plus peur, ne doute plus de lui, oublie ce qui lui manque, retrouve ce qu'il espère. Cet anéantissement de sa lucidité au sein de ce fourmillement d'humains le libère. Et même sans doute cesse-t-il de distinguer ces mouvements, ces allées et venues, ces expressions ; il les noie dans une brume où ses regards se perdent mieux. Il perd même le sentiment que certains de ceux qui s'agitent autour de lui, pourraient lui nuire. Un naïf besoin de coopération ou d'héroïsme s'empare de lui. Ne va-t-il pas avoir l'occasion de ramasser le parapluie tombé des mains d'une vieille dame qui le remerciera ? De faire assaut de politesse sur le bord du trottoir, avec un homme supérieur ? Qui sait, même de gifler un malotru qui suit une femme, ou de sauver un enfant dans un incendie ? Pourquoi, au fait, ne serait-il pas un héros ? Pourquoi n'agirait-il pas enfin ? Avant qu'il ne rentre chez lui il aura prouvé à tous, ce qu'il vaut, montré ce dont il est capable.

Car, ce qui l'effraie, j'imagine, c'est de rentrer chez lui, de passer sa soirée entre quatre murs de chambre, de ne voir, de n'entendre personne. Aussi ne renonce-t-il pas facilement à s'écarter des quartiers brillamment éclairés, pleins de bruissements, de fracas. Il est là comme au spectacle de la vie. Pourtant maintenant il s'en écarte.

Il a traversé la place, bifurqué à droite, tourné encore. On dirait qu'il se

dirige vers les faubourgs. Curieux je l'y suis. Nous voilà dans une rue adjacente, déjà plus terne. Les lumières, les passants s'espacent. Plus de vitrines, mais des murs sombres, sans transparence, au secret trop lourd. Plus de cafés, mais des couloirs tristes. Plus de musiques, mais des voix furtives derrière des portes cochères. Plus de parfums, mais des odeurs d'égout. Longtemps ainsi nous allons suivant une rue, puis une autre, puis encore une autre. Et voilà soudain que j'ai cessé de l'apercevoir. Il a disparu sous ce porche. Je m'arrête. J'entends se fermer une lourde porte. Un air humide m'arrive. Je passe sur l'autre trottoir, regarde l'immeuble. Au premier étage les contrevents sont fermés, mais au second les fenêtres sans rideaux laissent voir une femme qui s'agite autour de plusieurs enfants. Au bout de quelques minutes, un homme ouvre la fenêtre, se penche, tire les contrevents. Je l'ai reconnu. C'est celui que je suivais. Il n'était donc point seul dans la vie ?

Je songe soudain à ma course, reviens lentement sur mes pas. Et à mesure que j'approche du centre de la ville, il me semble qu'à mon tour j'ai du plaisir à me mêler à ces gens qui passent et repassent. Pourquoi ce soir rentrerais-je chez moi ? Qui m'attend ? Au contraire ici je peux me griser de l'agitation de chacun. Et au fait, peut-être vais-je rencontrer tout à l'heure cet homme que je suivais ? Il a une femme, des enfants, je n'en disconviens pas, mais suis-je sûr qu'ils lui sufflsent ? Si, quand je l'ai surpris, il m'est apparu comme le type même du solitaire, c'est qu'il l'est. Sans doute auprès de cette femme, de ces enfants, se juge-t-il plus seul encore que s'il était seul, et préfère-t-il alors cette foule qui le brasse et lui tient chaud ? Sans doute aussi sa femme, ses enfants n'ont-ils plus rien à lui apprendre ? Est-il attiré par les inconnus, les étrangers ? Sans doute aimerait-il parler à certains d'entre eux, les écouter lui raconter leur propre vie ? Ou encore se dit-il que c'est dans ces rues par hasard qu'une vie nouvelle va s'offrir à lui ? Il est vieux, il est usé, ses espoirs sont limités et cependant il y a des rencontres inespérées, il le sait. Il l'a lu dans des journaux, dans des romans. Vaguement, il attend que l'occasion se présente, sans trop y croire. Mais il est assez superstitieux pour ne pas renoncer à ces flâneries. Il veut aider tant soit peu le destin. Au fond sait-il ce qu'il cherche, ce qu'il veut ?

Et moi, ne suis-je pas stupide de prêter ainsi bénévolement à cet homme des sentiments que peut-être il ignore ?

Maintenant, je suis là, couché sur le sable. J'éprouve une sorte de joie en relisant la lettre que je viens de vous écrire au crayon. Je me sens libéré de mes soucis, l'esprit aussi libre que mon corps est nu. Il est midi. Le soleil brûle ma peau. Il fait bon. L'eau où tout à l'heure je vais plonger doit être tiède. Il n'y a pas un souffle. Je ne pense plus à rien.

Cela va-t-il durer ?

Pilat-Plage. Hôtel Haïtza, le 27 juillet 1933

Depuis l'aube il pleut. Les pins, si verts d'habitude, dans le ciel si bleu, jaunissent sur ce fond gris de nuages. Le sable de la dune se fonce de la pluie qu'il absorbe ; à sa surface, les trous faits par les gouttes sont autant de cratères. Les pelouses se figent comme des toisons trempées. Des autos passent sur la route dans des éclaboussures. Une femme se hâte à travers le rideau humide et l'on voit l'averse inclinée par le vent la poursuivre et la fouetter. En bas, au rez-de-chaussée, une musique, très claire à cause de l'atmosphère, semble vaincue, découragée. L'hôtel est silencieux. Ma chambre étouffe derrière les vitres closes. Je contemple ce triangle nuancé d'océan seulement visible. Nulle barque. Je suis seul.

Il a sufi, j'en suis contrit, de ce mauvais temps pour que reviennent toutes mes humeurs. Je suis déçu de ne pouvoir aller sur la plage, de ne pouvoir me baigner. Je me sens désœuvré. Je marche de long en large dans ma chambre étroite, vais de la fenêtre à la porte. Je prends un livre mais ma pensée ne suit pas mes yeux. Vais-je encore m'interroger ?

C'est dans ces dispositions que j'ai décidé de vous écrire sans attendre l'arrivée de la lettre que vous me devez. Si je dois agiter mon esprit, qu'au moins j'en profite pour me délivrer.

Ce qui m'épouvante plus que tout c'est cette facilité que j'ai à prendre des contenances. Je passe mes journées à jouer un rôle, à rejouer mes préférés. Je

ne peux arriver à m'exprimer librement. Je sens toujours en moi une volonté qui commande à mes actes, à mes paroles, qui m'impose une façon d'agir, de parler qui m'est étrangère. Je voudrais ne pas subir cette volonté. Je n'arrive qu'à la mépriser. Et même parfois j'en suis dupe. C'est ainsi qu'un être devient artificiel.

Je sais secouer la tête, soupirer en signe de désespoir ; je sais arpenter une pièce, tripoter un objet en signe d'impatience ; suer, pleurer en signe d'impuissance ; rire, hausser le ton en signe d'allégresse. Mais ces mouvements, ces postures, malices banales, ne sont pas naturels. C'est mon corps qui les impose tantôt, et tantôt c'est mon cerveau : l'un et l'autre par égoïsme.

J'ai parfois, le matin, un mauvais air de nonchalance. Mais c'est pour masquer une rage intérieure, une exaspération. J'ai dû, soit manquer mon coup de peigne, soit m'entailler la joue, soit casser mon lacet, soit froisser ma cravate. Il ne m'en faut pas plus, pour que ces bénins incidents me dominent. Il m'arrive alors d'être chagrin tout le jour. Je l'ai bien voulu.

Une autre de mes manies est l'indécision. Vais-je sortir ou rester chez moi ? Dois-je prendre un pardessus ou n'en pas prendre ? Faut-il attendre le facteur ou ne pas l'attendre ? Je suis alors le jouet du moindre effort, ou me laisse guider par mon amour-propre. Ai-je raisonné ? Ai-je logiquement calculé mon avantage ? Non, j'ai préféré obéir à ma paresse ou à ma vanité.

Un bon acteur sait mentir. Je mens avec facilité. Je me surprends à fréquenter les gens que je me défends de connaitre. J'invente des événements, leur donne tant de vraisemblance, que je me persuade ensuite de les avoir vécus, et me vois contraint de les vivre réellement pour ne pas me désavouer. J'émets des opinions que j'ai entendues la veille, mais les garantis originales. Les pays où je dis être allé, mais que je n'ai jamais vus sont innombrables. Je prends mes désirs pour des réalités. J'ai la folie des grandeurs. Quoi encore ? Ah ! j'oubliais : je m'accuse souvent avec excès après m'être vanté hors de propos.

J'ai pu cependant être humilié par mes parades.

Vous l'avez remarqué, les femmes ne cessent pas d'être attirées par les

hommes qui par lassitude ou par inattention, laissent prendre parfois à leur visage des expressions mollement pathétiques. Depuis quelques mois, j'en ai attirées ainsi un grand nombre. Mais rien ne m'eût plus déplu que d'avoir à les supporter. Je les décourageais aussitôt. Elles me prenaient pour un mufle.

Pendant un temps aussi j'ai affecté de lire des livres savants en public, là où j'étais susceptible de rencontrer des gens qui me demanderaient peut-être quels livres je lisais. Je ne me laissais rebuter, ni par le bruit, ni par ma distraction. Je contraignais mon cerveau à assimiler ces textes ardus. Ce n'était pas avec profit. Mais le spectacle que je croyais donner à autrui, l'idée que je réussissais soi-disant à donner de moi à autrui, par le choix de ces livres, par la facilité avec laquelle je semblais m'y intéresser malgré tant de défavorables circonstances, par l'habitude, que je paraissais ainsi avoir de réfléchir et de méditer, par les mépris et les goûts que cette attitude laissait supposer, me payaient de tout mon mal.

Je n'étais pas moins piètre quand je discourais à haute voix devant des inconnus, pour les obliger à m'entendre, et à connaitre mes opinions, ou quand je choisissais dans un restaurant des mets compliqués pour attirer les regards.

Mais j'arrivais rarement à me faire remarquer. Les gens ne se souciaient pas plus des livres que je lisais, que de mes propos, que de mes goûts culinaires. Leur indifférence m'était intolérable. Je passais alors de la vanité élémentaire à la confusion.

Bref, ces jeux trahissaient un côté forcé, étudié de mon caractère, que les gens limitaient à ce côté. Si j'avais été quelque homme public, conquérant, athlète, artiste, cela aurait pu me servir. Mais je ne suis qu'un homme amateur. Et il est inutile à un homme amateur de sentir ses métamorphoses, de conserver le mouvement de ses pensées. Il faut au contraire qu'il se perde de vue, qu'il soit tout gambades ou tout rêves, qu'il ne cherche pas à se dédoubler. Ainsi il sera heureux.

15 heures. — Je me suis vraiment délivré en écrivant cette lettre, ce matin. Après l'avoir écrite en effet, je me suis aperçu qu'il pleuvait toujours,

que le mauvais temps persisterait toute la journée. Mais comme j'allais sottement rager, sottement regretter le bain manqué, je me suis souvenu de ce que je venais d'écrire. J'ai compris que j'allais encore me copier, me fabriquer. J'ai eu le courage alors de réagir. J'ai enfilé un vêtement imperméable, je suis sorti sous l'averse. J'ai marché vers la forêt. Je luttais contre le vent, à demi suffoqué, aspergé de rafales d'eau. Mais la température était douce. Les pins sentaient la résine. Je me sentais vif, entrain. À l'heure du déjeuner, j'ai revu tous ceux qui s'étaient levés tard, qui s'étaient morfondus dans leur chambre. Ils avaient l'air triste. Ils n'avaient pas faim. J'étais calme. J'ai mangé avec appétit. C'était enfin un réflexe après tant d'attitudes.

Dites-moi encore que nous ne sommes pas responsables de notre bonheur ou de notre malheur ? Mais peut-être faut-il un peu de bonne volonté pour s'en tirer ?

Hossegor. Hôtel du Lac, le 15 août 1933

Je ne me ménage pas.

Je suis revenu dans ce même pays, à ce même endroit de la côte. Je suis descendu dans ce même hôtel et j'y ai occupé la chambre où nous nous installions chaque année pendant le mois de nos vacances. C'est une chambre du premier étage ; elle donne sur le lac et ouvre sur une terrasse qui la prolonge : le matin, les pins y remuent leurs ombres ; on peut s'y étendre sur de grands fauteuils ; ainsi on n'a plus que le ciel à contempler. Avec une femme qu'on aime, on peut vivre là toute sa vie. J'y suis depuis une semaine, mais seul.

Dans ma dernière lettre, j'ai délivré des images bien incertaines. Je suis confus de vous les avoir imposées. Mais peut-être vous ont-elles aidé à mieux tolérer ce que ma correspondance a d'outré. De ce passé décevant je cherche à m'évader. Si je suis revenu, ici, c'est pour revivre une époque qui fut heureuse, pour oublier ces derniers mois. Je vous assure que mon présent est bien terne en comparaison. Ni joie, ni douleur vive, mais un abandon navrant : je ne me sens plus être.

Je prévoyais bien que revoir ce pays où chaque objet a son sens à mes yeux, rouvrirait ma vieille plaie. Mais il y a une sorte de souffrance mélancolique qu'on favorise dans les pires moments. Et certes je me plaisais à l'avance à savoir que je serais déchiré. Je suis parti avec une impatience

furieuse de l'être. Je m'insurgeais même contre les actes qui m'empêchaient de penser, qui amortissaient mon souvenir. Mais une fois installé, quand les petits motifs d'agir que j'avais méprisés furent épuisés, je me suis surpris à fuir l'approche du flot d'ennui qui allait me noyer. Tout cela, avec une incohérence...

L'hôtel ne m'a jamais paru plus intime. Les couples n'y sont occupés que d'eux-mêmes. Les familles s'unissent dans les bavardages. Les jeunes filles sont affairées. Chacun, comme enchanté par cette atmosphère, découvre en soi le talent de vivre en société. Ce ne sont que de petites îles à deux, à trois, à quatre, où ils s'isolent, à l'abri de l'ennui, du désœuvrement, du soliloque. Tous les jours, arrivent des gens inconnus. Une femme seule, un homme seul, une mère avec sa fille qui a l'air de s'ennuyer. Un mauvais côté de ma nature fait que soudain je me sens moins triste. Ces inconnus me deviennent sympathiques. Je ne me sens plus seul à être seul. Sadisme. Mais quand je passe dans la salle à manger, un homme a rejoint cette femme que j'avais cru seule. Celui que j'avais pris pour un célibataire ou pour un veuf, est assis à une table auprès de deux enfants et de leur mère. Et je perds tout espoir de rencontrer ici, un de ces êtres dont la présence au moins me prouverait que je ne suis pas une lamentable exception. Car au fond de moi je m'en veux d'avoir cédé. Pourquoi essayé-je de retrouver le passé ? Ici les heureux sont chez eux, l'actuel les accapare. Un être comme moi qui y poursuit des images, des souvenirs, des échos, n'y a pas sa place. Je sens bien qu'on me regarde. On s'étonne de la présence de cet homme solitaire et triste. Ici c'est l'été ; la chaleur est douce, il y a du soleil ; le ciel est bleu ; les nuits sont tièdes. C'est un climat propice et facile. Mais seul ? Une immense mélancolie m'envahit. Désespéré comme je l'étais avant de partir, fallait-il encore que je choisisse si mal ? Ici tout ce qui a nourri ma joie, nourrit ma peine. Devant chaque pierre, chaque arbre, chaque allée, je mesure ce que j'ai perdu. Je ne croyais pas qu'il me faudrait tant lutter pour oser cet inventaire.

16 août — J'en arrive à refuser les invitations. J'en reçois quelques-unes, encore que je sois considéré comme ayant un caractère froid et hautain, comme étant peu porté à me lier et peu bavard. Les têtus que cet ensemble de

travers ne rebutent pas, et qui me voient seul continuellement, essayent donc de m'attirer. Mais je regrette ensuite de leur avoir cédé. Ils me distraient mal de mes pensées. Je sens que je n'ai rien de commun avec eux. L'agrément, qu'ils auraient pu me procurer jadis, quand ma femme était près de moi, ne me tente plus. À l'époque, on nous fuyait plutôt, on craignait de nous déranger, on nous laissait en tête à tête. Aujourd'hui on a le bon cœur de me tenir compagnie, de me rechercher, mais je préfère ma solitude, car ainsi du moins rien ne vient gêner mes rêveries.

10 heures, le même jour. — Parfois, je me demande si la solitude ne m'est pas réservée. Je vois bien que je ne suis jamais au niveau des gens ; trop en dessous ou soudain trop au-dessus. Je ne consens pas aussi facilement qu'eux à tuer le temps, avec des gestes, des actions, des bavardages qui n'ont pas d'autre but. Un peu de médiocrité me serait nécessaire si j'enviais le plaisir que la majorité des hommes tirent de cette vie. Mais je n'ai jamais pu l'envier, sans m'en châtier aussitôt. C'est là ce qui m'empêche de me mêler. Ce n'est pas orgueil ou mépris mais net sentiment d'inaptitude. Je ne m'acclimate pas. J'ai déjà si peu d'occasions d'être satisfait de moi que je pourrais aisément croire que je suis trop diffcile : il y en a tant autour de soi à qui la suffsance apporte du contentement. Ainsi les histrions sont innombrables. Mais que devenir dans les moments où l'on se sent dénué d'esprit de parade ? Ne serait-ce pas un remède contre l'ennui ? Au diable l'estime de soi dont autrui affecte de se passer, ou met à son service ! Mais saurais-je ? Il y a ici toutes sortes de célébrités (des champions et parmi les plus grands, des écrivains, des artistes, des hommes politiques), qu'on sent dominés par l'impérieuse passion de la gloire. Ces gens ont besoin chaque jour de leur dose d'hommages, de leur dose de bravos, de leur dose de déférences, comme un drogué a besoin de sa piqûre ou de sa prise. Et si la dose n'y est pas, les voilà les uns et les autres, mornes et insatisfaits pour le reste du jour. Est-ce à eux que je vais demander de m'apprendre à supporter la solitude ? Mais avec tous leurs titres et tout leur apparat, ils sont plus désespérés que moi. S'ils ont besoin de s'étourdir c'est qu'ils ne se tolèrent pas. Ils jouent une action qui leur donne l'illusion d'avoir un cerveau. Mais ils ne redoutent rien davantage que les mouvements de ce cerveau. Il y a peu d'hommes, et ce ne sont pas toujours les plus fins ni les plus féconds, qui aiment à trouver dans la méditation, fût-elle cruelle, un

état supérieur à leur vie ordinaire, état où ils sentent enfin que leur véritable vie se réalise.

J'ai tenté moi aussi d'échapper à l'ennui par l'action forcenée. Il est vrai que c'était une fausse façon d'agir, et trop concertée, mais durant les pauses plus terne devenait mon désespoir, plus rude ma déception. Je me levais certains matins avant l'aube, avec la volonté de me fuir courageusement. Ne pas penser, ne rien imaginer, ne rien construire dans mon esprit. Pour cela je me jetais dès éveillé à bas du lit, m'habillais, sortais. J'aimais à cette heure matinale les rives désertes et déjà chaudes du lac. Je me glissais entre les pins, longeant les bords jusqu'à une petite plage. Je me dévêtais. Je prenais un canoë et gagnais le fond du lac, puis revenais sans m'être reposé. Je rentrais en nage, montais à ma chambre, m'essuyais, me frictionnais. Si alors quelque livre me tentait, je le repoussais et me trouvais une autre occupation. J'allais au garage, prenais ma voiture, filais jusqu'à l'Océan, m'y plongeais et n'avais que le temps, en sortant de l'eau, de marcher un peu le long de la dune pour laisser évaporer les gouttelettes d'eau sur ma peau, avant l'heure du déjeuner. L'après-midi j'accomplissais une grande distance en voiture. Très vite, comme si, pauvre imagination, quelqu'un m'eût attendu. Je rentrais brisé, la tête vidée. Je dînais, puis allais au lit.

Alors, au milieu de la nuit, je m'éveillais. Je n'étais pas très sûr d'avoir le courage de recommencer le lendemain. Je songeais à partir. Mais où aurais-je été ? N'avais-je pas déjà fui la ville ? Et une fois l'aube revenue, après un sommeil agité, le soleil était si gai, les pins si joyeux, si frissonnants que je reprenais pied, assez pour me décider à entreprendre ce nouveau jour. Moquez-vous de ces artifices.

18 août, 20 heures. — L'être humain est sensible à deux séries de rapports. Ceux qui le mesurent à lui-même ; ceux qui le mesurent à autrui. Ces rapports lient toutes les pensées humaines. Le caractère est la forme qu'ils ont prise dans un être déterminé. Ce n'est pas sans naïveté que l'homme, ou déjà l'enfant, affirme telle nuance de son caractère ou la laisse transparaître. Il est bon, il est intelligent, il est ironique, il est personnel, il est

ingrat, il est sot, il est rusé, il est brutal, il est timide, il est économe, dit-il ou dit-on de lui. Mais quelle est sa part ? Quelle est sa contribution personnelle ? L'hérédité, les parents, les maîtres, les amis, les livres, les exemples, les influences, les causeries, l'éducation ont modelé son esprit et ces avantages qu'on le flatte d'avoir ou cette faiblesse qu'on lui reproche ne lui sont pas entièrement imputables. C'est un hasard terrible, une loterie cruelle qui condamne chaque homme dès sa naissance et bien avant elle, à occuper sans pouvoir en jamais sortir complètement, tel rang, que la chance, les circonstances, les mœurs ou le régime peuvent favoriser ou desservir mais non pas changer. Ceci rend les différences entre les hommes si puissantes et si réelles qu'elles soient, artificielles et relatives et fait que chacun n'est point soi.

Notre propension au bonheur ou au malheur, à la solitude ou à la sociabilité, à l'ennui ou à l'entrain est donc telle que nous ne pouvons pas l'orienter tout à fait, selon notre humeur. C'est au contraire pour une part, la nature de cette propension qui engendre notre humeur. On sent combien il nous est malaisé de nous défendre de nos écarts. Ce qui les alimente et les anime est trop mystérieux pour que nous sachions le dominer ou le tempérer, le conduire ou l'intensifier à notre goût. Nous ne sommes rien qu'un mécanisme, dont les réactions nous paraissent d'autant plus étranges que nous ne les commandons pas, mais que nous croyons les commander. C'est un jeu assez décevant.

À partir de ce point certes, on devient peu capable d'accorder toute leur valeur aux compliments ou aux blâmes. On cesse de vouloir tirer parti de la qualité ou de la quantité, on arrive à considérer que chaque être a reçu des dons et des tares qui lui sont propres, qu'ils l'avantagent ou non ; qui vont du plus au moins en intensité, mais tels qu'aucun être n'est jamais exactement semblable à un autre en dépit de tout essai qu'on pourrait tenter pour y arriver. L'émulation, l'amour-propre, la honte, la suffisance, tout cela qui naît avec le sentiment d'inégalité et meurt avec lui doit ainsi disparaître. C'est la ruine de toute métaphysique, de toute philosophie, de toute psychologie, de toute morale à moins qu'on accepte de les considérer simplement comme d'utiles conventions aux rapports que les hommes entretiennent entre eux.

Tout ce passage de ma lettre (inspiré fortuitement par un trait de vanité

bourgeoise dont je viens d'être témoin), par les pensées qu'il développe gauchement, devrait m'aider à modérer la charge de ma tristesse, m'inciter à accepter plus commodément ma solitude, me donner quelque illusion contraire, par relativité. Mais ce beau discours m'épaule mal. Il eût fallu pour que ces pensées m'apaisent, qu'elles m'aient été longuement, patiemment, intensément suggérées et qu'elles soient ainsi devenues de ces pensées que l'habitude entretient et immunise, pensées qui, suivant des circonstances très précises, ont donné à mon caractère sa tournure et qui sont enfin maîtresses du terrain. Elles asservissent les raisonnements qui pourraient atténuer ma tristesse, mais ces raisonnements n'y réussiront pas tant qu'un autre jeu de circonstances également précis, ne sera pas venu de lui-même l'atténuer.

19 aout — Je sens que je deviens petit à petit difficile, sévère, exigeant à mon égard. Des monstres de l'intellect appellent cela de la grandeur. C'est encore trop peu valoir. Mais les autres direz-vous, qu'on dépasse, que sont-ils ? Que m'importe ! Plus je me flatte de m'élever, plus je me sens petit.

9 heures. — Je voudrais parvenir à un dépouillement de mon personnage, tel que je n'essayerais même plus de lutter contre la calomnie. Je me plairais à accomplir ou à tolérer ou à afirmer tout ce qui pourrait me nuire. J'aimerais cette vie, jugée périlleuse par ceux qui la redoutent, mais moi j'y placerais mon plaisir. Je ne chercherais pas à cultiver le subtil, le maniéré, l'obscur, le complexe, mais le limpide, l'élégant, le simple, le fluide. Cela ne me rendrait pas moins perméable aux atteintes d'autrui au contraire, mais remplacerait le signe d'inégalité par le signe d'égalité : je me confondrais avec la masse ; je cesserais de sembler un monstre et aurais une apparence de naturel. Ainsi je serais aussi étranger qu'avant au chaos humain, à ses borborygmes mentaux, à ses délations, à ses souffrances, mais je serais le seul à le savoir. On m'a accusé parfois d'avoir usé de ce rafinement.

Dans les lettres que je reçois de Paris, il s'agite toujours des colonnes, des trottoirs, des tentures, des corbillards, des lustres, des robes de soirée, des façades, des cigares, des théâtres, qui sont autant d'éléments d'un décor que je

connais bien, mais dans lequel je ne joue pas fréquemment. Au contraire, je me surprends à évoquer presque sans cesse dans les miennes, une dune, un pin, un coin de ciel, une villa, l'océan, une piste d'aiguilles rousses, une pelouse, un navire, un corps nu, un livre ouvert sur le sable. Car cela est mon décor familier, quotidien. Je couche avec.

Je me suis aperçu que je n'étais pas tant seul à vrai dire ou triste ou désenchanté, qu'en compagnie de ma solitude, de mon ennui, ou de ma douleur. Ce sont ces entretiens qui m'ont tant épuisé. Il eût fallu que je m'accepte. Mais qu'aurais-je su de mes monstres ?

Il y a trois catégories d'individus dont on dépend cruellement, qui ont le pouvoir de violer les secrets, de rompre les intimités, de semer le trouble. Ce sont les sorciers, les confesseurs, les juristes. Ces pachas spécialisés auxquels il faut quelquefois se confier, vous font durement sentir le poids de leurs services. Rien de plus pénible que d'avoir à les occuper. Il faut toujours les supplier, les écouter, les subir, les complimenter. Et à la première observation, méme méritée, les voilà qui vous abandonnent et qui se retirent. L'un vous laisse avec votre maladie, l'autre avec votre procès. Le dernier enfin circonvient votre entourage par dépit de n'avoir pu vous séduire, de n'avoir pas su vous rendre superstitieux.

Méme jour. — Minuit. — Je voudrais qu'il arrive quelque chose ; n'importe quoi. Mais que cesse cette attente. Je n'en finis pas d'user ces quelques jours de vacances. Pour la première fois ce soir j'ai compris ce qu'il y avait d'égoïste dans notre union, c'est que nous nous étions mis à deux pour lutter contre l'indifférence du monde. Nous nous soutenions. Un regard sufisait, une parole. Mais là, sous ces pins, par cette belle nuit d'été je pourrais mourir sans rien changer à l'ordre de cette soirée. Personne ne m'attend, personne n'a besoin de moi. Plus que disponible, désaffecté. Il y a des chants d'insectes dans les arbres. Ce bruit m'émeut étrangement. Je vis moi aussi. Mais quel est mon chant ? Dans vingt ans, à la même époque de l'année, un soir comme celui-ci, ceux qui seront sur cette terrasse entendront dans les pins les mêmes chants. Où serai-je ? Plus tard reviendrai-je ici ? Ma femme voudra-t-elle y revenir ? Et même puis-je imaginer que tout sera comme avant, que nous irons ensemble vivre dans les mêmes endroits ? Il me

semble que c'est la dernière fois que je passe ici l'été. Comme si j'étais revenu en pèlerinage. Comme si venait de se clore une période de ma vie que je ne pourrai pas recommencer, que rien ne remplacera jamais, qui deviendra petit à petit un souvenir trop puissant pour que j'oublie, trop imparfait pour qu'il me suffise. Et je sais à l'avance que je serai joyeux encore, que je rirai, que j'amasserai d'autres images, d'autres sensations, mais les premières sont figées dans leur passé. Avant je vivais pour les multiplier. Maintenant il me semble que j'accueillerai seulement les nouvelles sans les désirer et que très souvent, à leur réalité, je préférerai le souvenir des premières.

Qu'étaient ces milliards d'êtres qui depuis tant de générations ont vécu et sont morts ? Qu'étaient-ils vraiment ? Que pensaient-ils ? Comment vivaient-ils ? Je voudrais qu'il fût possible de savoir si parmi eux tous il ne s'en est pas trouvé au moins deux qui aient pu être unis jusqu'à la mort ? Il y a tant d'embûches ! Il y a tant de névroses ! tant d'attitudes ! de circonstances ! Il me semble qu'il est quasiment impossible de pénétrer un être, puis de se laisser pénétrer par lui, enfin de l'aimer et d'en être aimé toute la vie ! Pourquoi sommes-nous si peu dignes ? Pourquoi nos sentiments sont-ils si éphémères ? Nous ne nous attachons qu'à des apparences, et ne nous séparons que pour des silences. Mais quelle autre folie encore que celle de croire que la passion d'aimer nous grandit ? N'y mettons-nous pas à la fois trop d'acharnement et trop de médiocrité ? Que réalise-t-on, que peut-on pour l'être qu'on aime ? presque rien. Et même ses sens on n'est pas certain de les combler. Des mots, toujours des mots. Pendant des années on s'entoure de liens, on s'attache solidement l'un à l'autre par mille preuves, mille soins, mille souvenirs, mille plaisirs. Puis un beau jour, pour un prétexte inattendu, tout se défait, tout se rompt. Chacun s'en va à la dérive. Tout ce qui a été n'est plus rien et même les souvenirs parfois il faut les ternir, tellement on s'acharne à nier ce passé.

Je ne resterai ici que deux ou trois jours encore. Ma solitude n'est pas une maladie, mais un vice. Si pénible qu'elle soit, je la préfère, je vous l'ai dit, aux rencontres extérieures. Au moins je peux ainsi me leurrer sur autrui. Mais si je me mêle aux hommes : parents, amis, proches, inconnus, je m'aperçois que

chacun poursuit son propre mystère. Immense égoïsme de tous. Même de ceux qui prétendent se dévouer à une cause : ils s'y assouvissent, mais vous ne les intéressez pas directement. Ils ont besoin de vous autant que vous d'eux. Penser que leurs paroles, que leur aide, leur servent de jouissance : horrible !

Au fond quand m'ennuyé-je ? Quand je m'étourdis ? Quand je suis seul ? Ou quand je pense ? Pourquoi ai-je perdu ce goût de vivre qui éclairait chacun de mes actes, chaque minute de ma vie ?

Bordeaux, le 20 août 1933

J'ai regagné la ville, retrouvé notre maison délaissée. Tout était clos et le jardin déserté, desséché, défleuré. J'ai ouvert les contrevents, ouvert aussi les fenêtres et le lendemain matin, comme si la vie s'était montrée à nouveau sur la façade, les chats sont revenus. Ils avaient pendant mon absence émigré vers d'autres jardins et d'autres maisons, mais ils ont aussitôt senti mon retour. J'ai fait astiquer nos vieux meubles. Une bonne odeur de cire se répand dans les pièces comme le sang dans un corps réchauffé : mais le temps est brouillé. Il y a eu cette nuit de violents orages dans la lande. Il pleut par intervalles et la lumière tamisée par de gros nuages gris paraît fausse. À quoi occuperai-je mon après-midi de dimanche ? Aussi peu travailleur acharné que je sois, j'attends le lundi avec impatience, pour me jeter dans les plus vaines occupations. Tout le jour, je n'ai l'esprit occupé que de chiffres, que de consignes à exécuter, que de lettres à dicter, que de conversations à préparer. Il m'arrive, tant je donne d'attention à ma tâche, d'y rêver la nuit et de me souvenir dans mon sommeil agité de telle chose que j'aurai à réaliser le lendemain et que j'avais oubliée. Mais le dimanche, je me sens tout à coup désœuvré et tel que si on m'avait retiré un jouet précieux. Je cherche autour de moi, autour des heures que j'épuise, ce qui pourrait remplacer cet opium qui me manque. J'avais cru que de fuir notre maison où tant de souvenirs avivent ma solitude, me délasserait et c'est ce qui a motivé mon départ pour la mer. Mais ces quelques jours de vacances ont été bien ternes. J'étais trop

nouvellement seul pour savoir m'organiser, choisir moi-même mes plaisirs. J'ai passé mon temps à regarder ou à agir ingénument. Bref, le meilleur moment de ces journées fut encore celui que j'employais à vous écrire. Cependant, la chaleur ici est intolérable. La moitié des maisons sont fermées. Les gens sont partis. Il n'y a plus dans cette ville que des vaincus. Je m'y promène avec lassitude. Les visages que j'interroge ont ce teint pâle de ceux qui vivront leur été dans ces murs étouffants, où le vent même qu'apporte le crépuscule est brûlant. Leurs expressions sont envieuses et résignées quand à un carrefour des gens qui viennent d'ailleurs, de très loin, dans de longues autos découvertes, poussiéreuses, demandent leur chemin. Ces inconnus ont les bras dorés, le visage hâlé ; ils sont peu vêtus, à l'aise, bruyants, affairés. Ils vont vers le sud ou vers le nord, qu'importe, mais ils fuient la ville dont l'atmosphère pèse. Si je rentre chez moi, c'est pour me trouver face à face avec d'autres regrets, c'est pour errer dans ces pièces vides où je poursuis en vain le fantôme de la femme qui les a quittées. Aussi songé-je à repartir. La semaine prochaine sans doute je m'enfuirai d'ici. Où irai-je ? Je n'en sais rien encore. Vous allez me juger odieux, mais je vous dois cette confidence : je voudrais que cet été soit vite passé, qu'il disparaisse, que le temps s'écoule, afin d'abréger ma solitude, afin que ma femme guérie me soit rendue, et aussi je voudrais pouvoir jouir de chacune de ces belles journées. Je voudrais voluptueusement me laisser pénétrer par cette chaleur. J'ai déjà vingt-huit ans. Combien d'années encore à me sentir alerte, vigoureux, combien d'années encore pourrai-je ne pas rougir de mon corps ? Je songe avec effroi au temps où mes muscles fatigués, ma chair détendue, mes articulations raidies ne me permettront plus de vivre avec un corps libre ! Il est vrai que j'aime l'art, que je suis sensible à une certaine façon de peindre et de penser, mais ce que j'ai peut-être préféré c'est la sensation. Plus que tout j'ai aimé les corps et à travers le mien tous les autres. J'eusse voulu être très beau. Toute imperfection physique m'épouvante. Aussi rien ne me parait plus sain que ces corps presque nus étendus sur le rivage de la mer. L'étroit maillot de laine ne permet pas la moindre tare. Il faut être sûr de son physique, comme dans un salon être sûr de ses pensées. Ceux qui n'ont pas ce scrupule sont sans pudeur. Ils sont comme ces gens qui dansent sans savoir, qui veulent chanter sans avoir de voix, qui veulent charmer sans avoir d'esprit. Un temps vient où, si l'on n'a pas pris garde, il est bon de se vêtir. J'approuve ces gens âgés qui restent sagement assis dans leur fauteuil au bord du remblai. Cependant

quelques-uns d'entre eux peuvent encore se montrer. Leur corps, habitué à l'exercice, entretenu par une nourriture sobre, a conservé sa ligne, sa souplesse. Cela me semble aussi beau à voir que d'écouter des vieillards dont l'enthousiasme n'a pas baissé, dont la pensée n'a pas failli. Toutes les déchéances se valent. Il n'y a qu'une façon de ne pas vieillir : c'est de conserver le plus longuement possible les vertus de la jeunesse.

Dans ma garde-robe, j'ai pris le vieil imperméable que je portais cet hiver. Que la chaleur soit forte ou qu'il pleuve, j'aime aller tête nue ; c'est ma façon de me juger plus près des éléments. Avec un chapeau on ne peut pas sentir combien la chaleur du soleil est engourdissante, combien le vent est léger, combien la pluie est fraîche. On est comme enfermé dans une maison. J'ai marché jusqu'au coin de la rue. Là, passe le tram que j'ai attendu. Vu le temps, je me suis décidé à aller au cinéma, décidé un peu tard il est vrai, car je suis arrivé après le commencement. Je me suis étonné de mon indifférence. Je n'ai pas eu ce geste d'impatience que j'aurais eu autrefois. Pourquoi ? Je me souviens même que j'ai répondu avec courtoisie à l'ouvreuse qui me plaçait et que j'ai pris tout mon temps pour m'installer. À la fin du spectacle comme je sortais, j'ai vu que la pluie avait cessé. Les trottoirs étaient secs et même le soleil luisait faiblement. Je me suis promené dans les rues voisines, suis passé devant des cafés débordants de gens en sueur, suis allé acheter une revue que j'attendais, suis passé chez l'encadreur, ai mis une lettre à la poste et suis rentré. J'ai lu, j'ai fumé, je viens d'écrire ceci. Je n'ai pas vu un ami.

Le gong vient de résonner annonçant l'heure du dîner. Je vais descendre. Quel livre pourrais-je emporter pour me tenir compagnie durant le repas ? J'en choisis un. Puis un autre. Je ne parviens pas à me laisser séduire par l'un d'eux. Enfin j'en saisis un, mais au milieu de l'escalier rien que d'imaginer ce qu'il contient, me submerge d'un immense ennui. Je le rapporte et le remets à sa place, puis laisse à nouveau courir mon regard et ma main sur le dos des brochages ou des reliures. Je suis actuellement incapable de relire une seule page de tous les livres que j'ai déjà lus, même de ceux que j'aime le plus. Il me faut un livre neuf, dont l'histoire me soit étrangère. En voici un que j'ai reçu hier et dont les pages ne sont pas coupées. Ce qu'il a de mystérieux me décide. J'irai à la découverte, serait-ce à la découverte de l'absurde ou du nul.

Je vais y lire des mots, des phrases dont le premier choc me semblera rare, y connaître des personnages, des événements qui m'étaient jusqu'alors étrangers. Je vais me mêler à leur société. Je ne serai plus seul.

Je ne me suis pas longtemps supporté sur la scène de ce théâtre romanesque que j'avais choisi et après avoir fermé mon livre j'ai achevé mon repas solitaire dans la rêverie la plus nocive. En me levant de table, j'ai été tellement effrayé de penser que j'avais une longue, une interminable soirée à passer aux prises avec mes souvenirs, que j'ai préféré lâchement fuir ce tête-à-tête, et sachant que le sommeil me serait interdit, je suis allé à nouveau me noyer dans l'obscurité d'un cinéma afin de m'y dissoudre. J'y ai trouvé une sorte de calme né de l'abandon de mes pensées. Cependant je sens qu'un jour va venir où cet anéantissement même n'aura plus d'effet. J'ai atteint la dose de diversion maxima et je ne sais quelle autre drogue pourrait me délivrer. Bientôt cet artifice me deviendra intolérable faute de le sentir agir. Et que signifie pour moi le spectacle ? Quel intérêt direct puis-je y prendre ? Au point que l'ineptie des films m'est agréable. Je suis assis le plus souvent près d'un fumeur ou d'une vieille dame qui commente à haute voix les images. Comme j'ai la vue basse, je me mets devant avec les gens à lunettes. Avant, je n'y prenais pas garde, mais depuis que je suis seul je m'habitue à considérer ces malheureux comme des infirmes et de là à me traiter moi-même avec une telle rigueur. Je me persuade que le reste de la salle se moque de nous. Dans le noir, j'y songe et me sens gêné. Il faut que je bride mon lamentable quant à soi pour ne pas avant l'entracte changer de place. C'est une triste aventure que d'aller voir de plus, un film comique, quand on n'est pas dans la situation de le trouver risible. Ce soir j'étais placé à côté d'une grande fille blonde aux cheveux laqués et aux yeux niais. Elle riait si librement, que je ne pus m'empêcher d'imaginer les plis de son ventre. Elle m'a envoyé à plusieurs reprises son coude dans les côtes, sans doute pour me prendre à témoin de son hilarité, pendant que j'étais occupé, excusez-moi, à me composer une image de ses molles entrailles. Puis, elle m'a parlé sans s'en rendre compte mais avec une vivacité débondée où le verbe supplée à la fin le rire et les mouvements. Eh bien ! ces transports, ces spasmes m'ont soudain figé. J'ai senti à ce contact m'envahir une tristesse de bout du monde. Si le mot navré a encore sa force, disons que j'étais navré. Je n'ai jamais eu à ce point la sensation de l'absurde. Vraiment je n'avais pas ma place dans cette salle ;

j'étais de trop. Je me suis vu séparé de tous ces gens qui accomplissaient le même rite, séparé d'eux par une barrière invisible et j'ai compris que ces rires se liguaient contre moi, comme si de ne pas partager le sentiment commun m'eût trahi et m'eût condamné à vivre désormais à part, réduit à garder au fond de moi ensevelies, les joies qu'autrefois je savais accorder.

Bordeaux, le 22 août 1933

À peine la lettre, que je vous écrivais avant-hier, a-t-elle été mise à la poste, son thème m'a obsédé et je le reprends aujourd'hui. L'épuiserai-je? La semaine, seules les matinées et les soirées sont pénibles. Surtout le moment qui suit mon réveil et celui qui suit mon retour à la maison, au crépuscule. Tout le jour je suis entraîné par d'autres soucis. Je n'ai pas le loisir de songer au vide de ma vie. Je peux me fuir. Pendant que je ronge l'os, du moins cessé-je d'être oppressé par l'angoisse que je ressens dès que je reviens chez moi. Et si j'ai quelque sentiment, c'est celui de la médiocrité de ma tâche : travailler tant, pour gagner si peu. Il m'arrive de rendre hommage à ces êtres, que leur intelligence et leur volonté ont assez bien soutenus pour qu'ils puissent entreprendre de dominer. Tout est là, peut-être : dominer sa vie comme un stoïque parfait ou comme un pyrrhonien lucide ; dominer les éléments ; dominer la matière ; dominer les hommes. Et alors se montrent à moi les innombrables imitateurs de Jupiter leur maître à tous : savants, explorateurs, dictateurs, athlètes, généraux, amants, artistes, escrocs. Dominer, être au-dessus, échapper à sa fatalité en l'imposant à ses semblables. Mais je n'ai jamais eu d'ambition matérielle.

Tandis que le dimanche je n'échappe pas au mortel écoulement des heures. Je vous ai raconté les pénibles moments que, voulant distraire mon esprit, j'avais supportés au spectacle. J'y vois des êtres agir et donc vivre, quand d'autres, ceux de la salle dont je suis, regardent. Cela me donne une

horreur puissante de tous les êtres qui ne sont pas des acteurs mais des voyeurs, fussent-ils les jouets de la mise en scène. C'est en vain que des milliers de culs posés sur les banquettes comme le mien, me montrent que mon sort n'est pas si particulier. J'envie ces joueurs sur le terrain, dont j'étais jadis et dont je ne suis plus, j'envie ces voyageurs jamais lassés, ces exaltés qui espèrent une révolution à coups de grenades, ces partisans politiques qu'on acclame ou égorge, ces danseurs de corde qu'on adule, ces parieurs qu'on dépouille et qui s'esclaffent. J'envie ces rêveurs qui, dans leur vie par mirage mettent tant d'événements et tant de sensations. J'envie les pions anonymes de la cité qui s'assemblent dans des cafés autour d'un tapis de cartes et qui jouent avec le sentiment de décider du sort de l'univers. J'envie ces couples qui rusent avec leurs passions et plastronnent sur un théâtre dont ils sont les seuls spectateurs. Je les envie d'avoir assez d'hypocrisie pour se supporter en rongeant leur secret. Et dans le sinistre homme seul attablé en face de moi, dans ce café d'où je vous écris, quelque amant délaissé ou quelque errant commis voyageur, je vois ma propre image. Ainsi ne puis-je même échapper à l'étrange manie cosmique qu'ont la plupart des héros shakespeariens. Pour me peindre, il ne me faut rien moins que l'appui des grands mythes : et le lutteur antique et Alexandre et Coriolan et Hélène, et Caliban et Roméo et Prométhée. Tout héros, tout bellâtre, tout aventurier, tout tribun, tout champion me nargue et me confond. Et même les motifs les plus sûrs, dont certains se parent avant d'agir, ne me séduisent pas. Le culte du corps ou de la beauté, ou de la puissance, ou de l'amour, ou de la dignité, ne me semble autre chose en leurs mains qu'une arme dont ils n'entendent pas être blessés. Et certes rien sans doute ne les avantage tant. C'est leur ambition qui est servie.

Dans la rue, je perds toute raison. Abandonné à moi-même, tournant à vide, mes regards à chaque instant interrogent les passants. Parfois nos regards se rencontrent. Il semble qu'il y ait eu entre tel d'entre eux et moi un contact intérieur. Mais nous continuons chacun notre chemin et chaque nouveau pas nous éloigne davantage l'un de l'autre, rend plus improbable la chance que nous avions de nous connaître. Je hausse les épaules quand je pense ensuite à ma naïveté d'y avoir cru. Comment des paroles eussent-elles pu être prononcées ? Pouvions-nous ébaucher des gestes, esquisser un futur ? Aux carrefours, ces rencontres prennent le sens d'un symbole. Ces routes qui

se pénètrent un instant sans jamais se confondre et qui aussitôt divergent inexorablement m'aident à comprendre le destin. Chacun suit sa ligne sans varier. Il arrive qu'une ligne en coupe une autre, mais comment lâcherait-on la sienne pour emprunter l'autre ? On est esclave de ce qu'on va chercher ou de ce qu'on attend au bout de sa propre ligne et on n'a point le courage de l'aventure. Et même si parfois deux lignes semblent se confondre pour un temps, on s'aperçoit en s'approchant qu'elles sont seulement parallèles. Amants, amis, frères, partisans, leurs liens sont fragiles et en dépit de l'illusion qu'ils se donnent de s'aider, ou de se pénétrer, leur propre chemin est solitaire, et cette lassitude qu'ils ont de sentir qu'ils ne sont que des hommes leur vient de l'obligation de l'entreprendre sans espoir et sans résultat.

Mais ces promenades le long des rues, mêlé aux inconnus que je frôle tel un fantôme, ce n'est pas encore assez qu'elles me navrent au point que j'en arrive à railler tant de destins, il faut encore qu'elles me montrent combien je reste étranger à ces destins. Pour ces êtres qui se déplacent, s'attirent, s'interpellent, je suis irréel, inconsistant. Je semble n'être pas un habitant de leur ville, mais un spectateur, sans corps pour agir, sans yeux, sans oreilles, sans voix, sans muscles, comme une sorte de souvenir errant à la recherche de quelque rêve enfui. Je me trouve ainsi placé au seuil de mille intrigues dans lesquelles je n'ai aucun rôle à jouer. Figurant sans emploi, dont on n'a besoin nulle part. Toutes les distributions sont complètes. Chaque pièce est pourvue : le père, la mère, la fille, l'amant, l'ami, le traître, le parasite, le conseiller, le soldat, le prêtre... Je n'ai aucune réplique à dire. Ma seule ressource est de reprendre ma place sur la scène désertée de ma propre comédie et d'y répéter inlassablement mon monologue, lançant aux quatre coins du décor vide, une voix sans écho.

Si je me sens délivré quand je vous écris, c'est que j'agis : voilà pourquoi je m'y jette résolument. J'y trouve soudain des raisons de mieux me mésestimer. Mais quand ma lettre est close, que par de petites actions concertées et que je savoure, je l'ai timbrée, mise à la poste, je vois bien que je n'ai usé que de prétextes et qu'en réalité je n'ai pas su vous aider à saisir, ni ce qu'est ma solitude, ni ce que fut l'enchantement de notre amour. C'est un non-sens que de s'asphyxier ainsi de lectures, de musiques, de fumées. Qu'au moins, puisque je suis seul, je consacre mon temps à retrouver dans mon passé des images qui, grâce à ce qu'elle était, à ce que j'étais, sont restées

merveilleuses. Quand je peux penser ainsi j'en arrive à avoir le pressentiment que ce qui suivra, à cause de toute cette souffrance morale endurée par elle, endurée par moi, sera plus beau encore que nos quatre années vécues ou ne sera plus. Par nos voyages, par les paysages que nous avons préférés ou qui nous ont émus, par les objets qui nous ont entourés, par les vêtements que nous avons portés, les paroles que nous avons prononcées, les gestes que nous avons osés, par nos sentiments, nos émotions, nos désirs, nos caresses, par nos efforts pour livrer l'une à l'autre nos individualités, nous avons créé un univers fini qui ne peut être prolongé. Ou bien ces quatre années sont closes et toute notre vie reposera sur leur souvenir, ou bien il faudra qu'une nouvelle période s'ouvre, toute différente de la première, indépendante et comme neuve, mais enrichie par elle.

Comment retrouverai-je ma femme ? Pourra-t-elle guérir ? Ne suis-je pas parfois oppressé la nuit, éveillé en sursaut, baigné de sueurs froides, après un rêve où je l'ai vue morte ? Et même, si elle revient, cet ébranlement nerveux ne lui aura-t-il pas laissé comme un voile sur le souvenir, tel qu'elle ne saura plus bâtir à nouveau avec moi une existence assez profonde pour que nous puissions y vivre sans routine ? Enfin la séparation, ce qu'elle a pu penser de mes attitudes avant qu'elle parte, les dures nécessités de la maladie, plusieurs déceptions, l'habitude perdue de nous concerter toujours, de nous mériter, tout cela n'aura-t-il pas émoussé cette part d'elle-même qui était enchantée ? Ces questions qui me portent à mesurer, par comparaison avec le sort des autres hommes, ce que je possédais de si rare, et ce que je risque maintenant de perdre, ce sont elles qui rendent si pénible ma solitude.

Être seul n'est rien. Au contraire, ainsi seulement on peut se voir, s'entendre parler, se sentir penser. C'est la seule façon de vivre sans s'étourdir et donc de ne pas vivre en vain. Le meilleur de moi-même est né de certaine solitude. C'est en elle que j'ai chaque fois puisé ma volonté ou mon intransigeance. Je peux considérer, qu'avant de connaître ma femme, j'ai toujours vécu seul, même mêlé aux êtres. Je n'ai jamais pu donner aux familles, à aucun parent une affection spontanée. Accusez mon cœur d'être sec : tous étaient dignes d'être aimés, ne m'ont jamais voulu que du bien, m'ont toujours témoigné de l'intérêt, de l'indulgence. Sans doute ont-ils souffert de mon indifférence, de la banalité avec laquelle j'accomplissais mes devoirs de respect ou de soumission, de la gaucherie que je mettais dans les

rares élans que je m'imposais pour tenter d'éviter qu'ils ne s'aperçoivent de mes manques à leur égard. Moi aussi j'en ai souffert mais je ne pouvais pas changer. J'ai eu peu d'amis. J'ai admiré quelques jeunes gens avec passion, comme on aime une belle vertu ou un beau vice et simplement parce que je trouvais en eux quelque trait de caractère que j'aurais voulu posséder. Je ne me suis jamais senti beau ; jamais je n'ai conquis de cœurs. En tout j'ai été médiocre, souvent second, jamais premier. Je n'ai jamais rien réussi tout à fait. Ni gauche ni séduisant ; ni sot ni brillant ; ni riche ni pauvre ; mais naïf, mais orgueilleux. Zobain, me disais-je souvent, sois au moins le premier une fois en quelque chose et abandonne tout le reste. Quand j'ai rencontré celle que je devais épouser quinze mois plus tard, j'ai compris que c'était là l'unique chance que j'avais de réaliser cette espérance. Avec elle, pour elle, grâce à elle, pendant cinq ans je me suis senti premier pour la première fois de ma vie. C'est alors que j'ai cessé d'être seul. Ma vie à partir de cet instant a ignoré vraiment son sillon, s'est confondue avec une autre vie. J'ai aimé. J'ai été aimé. Je ne suis plus allé seul à la recherche de mes soifs et de mes faims, mais avec une femme dont j'ai tout reçu. C'est une telle société, dans un tel voyage qui permet sans doute d'être heureux. Aimer, être aimé, que veulent dire ces expressions ? Avant je les avais souvent remuées dans mon esprit, doutant de leur valeur et en même temps soucieux d'en connaître le sens. Peut-être n'appartient-il pas, à ceux qui ont eu le hasard de ne se dévouer qu'à un seul être, de définir un état qui a pris dans l'imagination des autres hommes des sens si divers et si communs, mais ce n'a été pour moi ni jouir, ni dominer, ni asservir, ni adorer, ni souffrir, ni flatter.

Ce que ma solitude avait avant mon mariage de commun avec celle de bien des hommes et de relativement doux, c'est qu'elle était bercée d'espoir. Si démuni que j'aie pu être alors, je rêvais d'employer mes forces à quelque étude, à quelque être, à quelque idée. Et c'est ainsi que la femme déçue et incomprise comme elles le sont presque toutes par nature à un moment de leur vie, pense à un homme inconnu qui pourrait la combler ; ainsi que l'homme qui va tuer, pense dans sa solitude au châtiment qui le délivrera ; ainsi que le malade se raccroche à l'idée qu'il retrouvera la santé ; ainsi que le voyageur lointain et isolé évoque son retour au pays ; ainsi que l'homme outragé par le travail inhumain de la mine ou de l'usine pense à sa dignité

enfin conquise.

Mais ce qui rend ma solitude actuelle si voyante, c'est qu'il risque de ne plus rien rester devant moi. Qu'ai-je encore à attendre, à espérer ? Sur quoi puis-je compter ? De quoi suis-je sûr ? Qui peut me garantir que la vie reprendra comme par le passé ? Si celle que j'aime vient à me manquer où me raccrocherai-je ? Je n'ai point de goût pour la gloire si vorace. Je n'aime pas assez les hommes pour les servir ou les aider, ni le travail pour m'y dissoudre, ni les plaisirs. Les femmes, l'amour que j'ai donné à l'une d'entre elles et que j'en ai reçu les a dépossédées de leurs séductions et de leurs pouvoirs. Il ne me reste que cette joie que j'ai en vous écrivant de vous entretenir un peu plus chaque fois, d'elle, de ce qu'elle était, de la vie que nous avons eue, du bonheur qu'elle m'a donné.

Je vis seul. Complètement. Sans amis. Sans témoins. Plus inoccupé, plus lassé de tout que si j'étais détruit. Sans âme. Toutes mes belles croyances évanouies, envolées comme la cendre jetée au vent. La vie de l'esprit et celle du corps harmonieusement accouplées ; l'intelligence et l'instinct, le cœur et la raison, s'équilibrant afin de pouvoir goûter à tout, ne renoncer à rien, tout cela je ne me sens plus le courage de le défendre. À ce point égoïste, que je passe mon temps à m'analyser, sans rien vous dire de ma femme, de ce qu'elle-même souffre, de ses sentiments, de ses pensées. Et cependant mon esprit ne se sépare pas d'elle. Je m'y ronge. Je ne dors plus guère que lorsque je suis assez écrasé de fatigue pour ne plus penser. Je suis triste. Mais voyez comme la bête humaine est décevante, comme la bête qui est en moi me déçoit : je n'ai jamais manqué d'accomplir dans l'ordre ces gestes journaliers dont nous vivons. Je me vêts, je me dévêts, je me lave, je marche, je mange, je parle, j'écris. Alors ? Tout le reste n'est-il qu'attitudes ?

Je me surprends à songer à la place que l'amitié a tenue dans mon passé. Rarement. Cependant autrefois c'est avec mes amis, non avec la femme que j'aime, comme depuis, que je posais des questions à la vie. Ces compagnons ont occupé des années durant, tout mon horizon. Les conversations que j'ai eues avec eux ont été autant d'angoisses révolues ou réveillées. C'est grâce à elles que toutes mes croyances se sont essayées et sont nées de mes désirs. Parfois jusqu'à l'aube nous avons tenté de refondre le monde dans un moule fragile. Une chambre, le coin profond d'une salle de café, les rues mortes de

la nuit ont été les lieux de nos rencontres. Alors le monde réel n'existait pas. Je suis sorti de cet enchantement pour entrer avec non moins d'enthousiasme dans l'enchantement de l'amour. Et maintenant que privé de mes amis, privé de celle que j'aime, je suis revenu dans un monde à dimensions, je suis confondu quand je retrouve dans mon souvenir nos ébauches verbales, de voir combien nous les avons piètrement vécues.

Vivre, mourir, entreprendre ou ne pas entreprendre, dominer ou ne pas dominer, croire ou ne pas croire, être ou non satisfait, être ou non avide, tout ce que la vie peut mériter et que nous avions peut-être imaginé de chercher ensemble, finalement c'est chacun de notre côté, avec une femme ou seul que nous l'avons cherché. Aussi suis-je tout à fait inapte à donner un sens à ma vie qui ne tende pas d'abord à sauver l'objet qui l'anima. Petit à petit je me débarrasse même de ma propre charge. Je veux ne plus compter. M'efforcer de libérer autour de moi les élans. Je fuis les nouveaux visages. J'ai cessé d'apprécier ce qu'ils pourraient m'offrir. On n'invente pas l'amitié à partir d'un certain âge. On n'a jamais que les amis de sa jeunesse. On les a une fois pour toutes et à mesure qu'on vieillit on les perd un à un et c'est ainsi qu'on voit tant de vieillards délaissés. En route, un à un ont disparu et eux restent seuls, aussi indifférents aux générations qui les suivent que celles-ci les ignorent. En face d'eux le silence. Derrière eux des images, des mots, des sentiments, fixés une fois pour toutes, et qui se désagrégeront lentement. Alors les plus lâches s'illusionnent sur la valeur de ce qu'ils laissent : fortune, famille, honneur, œuvres et croient à leur éternité. Les autres acceptent cette forme du suicide qui consiste à ne pas lutter contre la mort. Mais quelles illusions me berceront si je suis trop jeune pour laisser quelque chose derrière moi ou le croire ? Faut-il n'avoir d'autre consolation que d'assigner une fatalité à ce destin ? Ou bien, plus fort, peut-on tenter d'en sortir par une révolte sans mesures ? Mais c'est au moins perdre contact avec la vie morne des satisfaits et donc retrouver dans l'ivresse du risque, un domaine comparable à celui qu'on avait perdu. Peut-être alors est-il possible qu'on y revoie certains de nos amis que nous croyions disparus ? Car si j'écarte la pitié, ce regard que je peux porter sur les souffrances d'autrui, que me reste-t-il que la contemplation même de ma destinée ? Qu'elle soit emplie de succès ou de chagrins, d'actions ou de rêveries, de doutes ou de convictions, je l'épuise à plaisir semble-t-il. Je la gâche, la disperse, en arrive à sentir que rien vraiment

n'importe. Il faudrait pouvoir se passer de témoins, d'approbations, d'encouragements. Mais l'on serait un dieu. Il n'y a plus d'autre issue que celle d'espérer qu'on ne restera pas seul jusqu'à la fin. C'est de là que sont venus les sentiments : l'amitié, l'amour. Les sexes ont osé le reste.

Le Pyla. Hôtel Haïtzia, le 27 août 1933

Dérision. Je me suis à nouveau enfui hier de la ville. Je suis venu me réfugier ici. Il m'a semblé qu'un contact avec les arbres, le sable, l'océan me délasserait de ces foules. La plage m'offre son long espace. L'hôtel, son silence feutré. Les villas perdues dans la verdure, leur mystère. C'est bien un cadre à distiller de la solitude. Mais il fait une température admirable et j'ai passé mes journées à l'air, si bien occupé de mon corps que j'ai pu oublier quelques heures le triste motif de ma fuite.

Bord d'océan. — Derrière, la dune si haute et, à gauche, des maisons blanches dans les pins. En face, la pointe de sable qui ferme le bassin, puis au-delà la pleine mer. Un peu de vent. De petites vagues drues. Étendu, le corps libre, j'adhère de tout mon être au sol, engourdi par la chaleur. Dans un demi-rêve des possibles se forment... Je me laisse aller.

Près de moi des jeunes femmes, des enfants. Maillots vifs, chairs ambrées. Babillage. Après leur bain, trois garçons blonds se roulent dans le sable pour se sécher. L'un d'eux, comme ils ont enlevé leur caleçon, grelotte. Émoi d'une brune : elle se précipite. Sans qu'elle soit ou paraisse gênée par sa nudité, elle le retourne, le frictionne avec assez de vivacité pour qu'on devine son plaisir. Elle est jeune, jolie de visage, le corps ferme, mais dans le regard et les gestes je ne sais quel signe trahit son délaissement. Veuve ? divorcée ?

une parente de l'enfant nu ? Agenouillée contre lui, elle masse pour le réchauffer son torse maigre. Il y a une extrême attention, un peu d'effroi dans ses mouvements, comme si elle sentait confusément l'ambiguïté de son acte. Est-ce assez maternel ? Pourquoi s'attarde-t-elle à caresser ce flanc qui s'apaise ? L'enfant n'a plus de frissons mais il reste sans bouger, les yeux clos. Combien de minutes encore va-t-elle continuer ? Elle-même ne sait plus, ne s'arrache pas à l'engourdissement que ses caresses lui communiquent. Peut-être faudrait-il pour apaiser sa bouche brûlante qu'elle appliquât ses lèvres sur ce corps frais et lisse ? Mais ne serait-ce pas sortir de ce rêve qui la mène ? C'est l'enfant qui le premier se détache, rompt le charme. Près de lui ses compagnons se poursuivent, se jettent, se roulent sur le sable. Dans leurs courses, dans leurs chutes, ils soulèvent de fins nuages blonds qui retombent alentour. Il s'est dressé, suspendant le geste qui voulait le garder encore. Il se lève, s'élance vers les autres, court à leur poursuite. La femme n'a pas bougé. Toujours agenouillée. Mais ses mains pendent inutiles et vides. Ses yeux fixent vaguement les déplacements de l'enfant, là-bas qui s'éloigne. Il est si loin déjà qu'on ne le distingue plus des autres dans le soleil. La voilà qui s'étend à son tour, qui s'étire longuement et qui bâille comme ces félins que la faim a réveillés d'un profond sommeil et que l'action violente sollicite.

Un peu plus tard, un couple est venu s'installer à quelques mètres d'où j'étais étendu. Leur petite fille gambade sur le sable humide du rivage et joue d'avances et de reculs avec le dernier hoquet de la vague. La mère a seulement quitté ses souliers et ses bas et s'est allongée contre son mari. Le vent légèrement soulève sa robe de toile et l'on voit par moments la chair très blanche de ses longues cuisses. Son mari l'enlaçant ébauche des caresses, l'embrasse à petites gorgées, attentif. Quand l'enfant se rapproche, riche d'un butin de coquillages, de galets polis, qu'elle veut montrer, le père sans bouger la regarde, essaye de lui sourire, mais la mère se détache. Elle éprouve le besoin de parler et sa voix a des intonations rauques. On la sent déjà prise au jeu clandestin qu'elle a interrompu, mais soucieuse de se cacher de sa fille. Celle-ci repart, comme distraite, court vers la mer et s'arrête songeuse après avoir jeté ses galets à ses pieds où la mousse du ressac les saisit et les noie.

Tout l'après-midi je suis ainsi resté à demi endormi sur le sable. Vers le

soir, je me suis levé et suis allé à l'eau. Elle était si douce, si veloutée, miellée de soleil, que j'ai nagé sans m'en apercevoir, porté par la seule aisance de mes membres. Puis j'ai voulu ne plus avancer et j'ai cessé mes mouvements. Mon corps a repris une position verticale. J'ai vu que je n'avais plus pied. J'ai eu l'idée de m'enfoncer pour mesurer la profondeur à cet endroit, mais mes jambes et mes bras à mon insu m'ont maintenu ; j'ai continué ma nage.

Une fois que j'ai été las, comme le soleil était presque couché, et qu'hors de l'eau j'avais froid, j'ai couru. Puis j'ai longuement marché. La plage était déserte. Les gens étaient rentrés. Le soir tombait. Je me suis avancé très loin longeant l'Océan. Quand je me suis retourné pour juger du chemin parcouru, le point d'où j'étais parti n'était plus qu'à peine distinct. Je suis revenu alors à pas lents. Je sentais mon sang battre en moi, l'air frais du soir caresser ma peau tiède. Je respirais profondément et mettant le visage dans le creux de mon épaule j'y retrouvais le parfum dont l'eau l'avait imprégnée. Mes lèvres aussi avaient goût de sel. L'Océan semblait se retirer avec les derniers éclats du jour. Il y avait sur tout cela du silence. Le dîner était servi depuis longtemps quand je suis arrivé à l'hôtel.

Dans la salle à manger, à une table voisine, j'ai retrouvé cette femme rousse à lunettes et ses deux enfants que j'avais déjà remarqués il y a un mois. Son mari est là, venu passer quelques jours. Leur conversation est si peu discrètement menée que je l'entends. Ils dressent l'inventaire de leurs préoccupations. Ils montrent du goût et de l'habitude pour ces débats matériels, ces échanges d'avantages, ces offres et ces demandes, ces calculs et ces pratiques. Quel étrange contraste entre ces pauvres soucis et le raffinement de leurs manières, de leurs vêtements ! Il y a conflit apparent entre ce que l'on supposait de leur esprit à cause de ce raffinement, et ce raffinement même. L'argent seul a-t-il donc pu transformer matériellement ces êtres ?

Cependant quelle quiétude ! Rien en eux ne sursaute. Les enfants sont sages, silencieux. Le père a un beau visage énergique. La femme est grave, posée. J'imagine leur rencontre, leurs fiançailles, les mots, les circonstances qui ont permis leur union. J'imagine leur chambre de noces, leurs premiers jours. Est-ce cela le bonheur ? Ce noyau de famille qui mange ainsi près de

moi est-ce donc cela qu'il faut imiter ? Ah ! ces liens sont horribles ! Je suppose tout ce qu'il a fallu à cet homme et à cette femme de mensonges convenus pour qu'il leur soit possible de les aimer. Des devoirs, des règles, des conventions, les ont aidés. Tout ce qu'ils perdaient ainsi, peut-être même n'ont-ils pas eu bien conscience qu'ils le perdaient. Ils sont satisfaits de l'ordre auquel ils se soumettent et sont assez lâches pour y placer leur idéal. Mais je ne vois que tristesse dans leur tête-à-tête, qu'habitude dans les gestes qu'ils s'imposent. Dois-je croire qu'ils ont l'un et l'autre assez peu de caractère pour préférer cette routine ? Qui est sincère avec soi-même ?

Après le dîner je suis allé écrire ces lignes au bar. Des gens dansaient sur la terrasse sous les grands pins durcis d'ombre, avec cet air indolent, maladroit et absorbé qu'ont souvent les jeunes mariés. Chaque couple semblait complètement isolé de tous les autres, être à part. Et je n'étais au milieu d'eux tous, au milieu de tous ces complots qu'un homme solitaire et ennuyé, comme l'épave symbolique de leur futur. De toutes les femmes qui étaient là je crus pouvoir me distraire en cherchant celles pour qui évidemment je n'existais pas et celles pour qui éventuellement au contraire j'aurais pu exister si je l'avais osé ; celles qui étaient encore toutes livrées à leur passion et celles qui, plus médiocres ou moins fidèles, commençaient à se déprendre. L'homme est si faible quand rien n'est là pour le soutenir, femme, idée, jeu, que j'enviais par instants ces couples et jusqu'à leurs élémentaires réussites et me sentais tout d'un coup prêt à accepter les lamentables effets de leur présence. Mais le jeu fut bientôt vain et me levant, je m'avançai jusqu'à la bordure du rivage.

Seul me disais-je, toujours seul, partout, au milieu de l'égoïsme à deux de tous ces couples. C'est comme une danse fantasque autour de moi de gestes, de paroles ou de regards qui se rencontrent, qui se fondent, qui se joignent. Les solitaires fréquentent les mêmes lieux que les amants. Sans doute parce qu'ils se souviennent du temps où ils n'étaient pas seuls. Il y a des rappels tendres ou sensuels entre un homme et une femme, qui, si banals qu'ils soient, me donnent le regret du passé et me laissent plus tristement face à face avec de trop riches souvenirs.

Je me suis assis sur une marche, le visage tourné vers la mer. Un couple

m'a croisé, est descendu lentement, s'est perdu dans le noir. Ils ont dû s'étendre à l'abri du vent en bas du remblai, sur le sable froid, confondus. Longtemps après ils sont remontés avec de la langueur dans la démarche. La tache blanche de leur silhouette s'est tout d'un coup détachée de l'ombre où ils s'étaient enfoncés tout à l'heure. Ils parlaient tout bas. Je ne bougeais pas, mais ils ont dû voir le brasillement de ma cigarette, car ils se sont tus. Ils ont regardé la mer une minute, dans un seul regard, avec le même sentiment d'absolu et de liberté et ils sont rentrés, passant devant moi sans me voir. Quand moi-même je suis revenu un peu plus tard vers l'hôtel, leur chambre était éclairée. On voyait des ombres derrière des rideaux. Moi je me suis étendu sur ma terrasse dans un grand fauteuil, chaudement enveloppé et j'y suis resté une grande partie de la nuit à rêver. Comme je me fais du mal inutilement ! Pourquoi vivre en dehors ? Sans doute sont-ce comme des mirages ? Je ne me résigne pas à ce désert qui ne m'apporte nul enrichissement. Et dans mon imagination s'élèvent encore de si précieuses oasis...

Bordeaux, le 15 septembre 1933

Un long silence a suivi ma dernière lettre. Peut-être avez-vous supposé que je vous délaissais ? Mais je m'en veux de ce soupçon. Si je n'ai pu écrire, c'est que j'ai subitement été appelé par le docteur S. auprès de ma femme. Il m'a pris à part, m'a avoué ne plus pouvoir espérer de progrès, a prétendu avoir été sufisant le séjour à la campagne, mais que grâce à ce séjour, le sommeil et l'appétit étant revenus, les forces physiques étant meilleures, quelques mois dans la montagne, dissiperaient selon lui cet état mélancolique qui ne la quitte que si rarement et ces crises d'angoisse dont la fréquence le déconcerte. Il m'a cité le nom de plusieurs stations et m'a laissé le soin d'en choisir une qui puisse convenir à ma femme. Elle-même s'est décidée pour un petit village des Alpes, situé à faible altitude et renommé pour le calme qu'on y trouve et les excellents psychiatres qui y soignent. Le docteur S. a approuvé ce choix. Ainsi, a-t-il affirmé, elle guérira. Mais il importe qu'elle y reste seule. Sinon quel apaisement pourrait-elle espérer ? Ma présence réveillerait ses souvenirs, provoquerait peut-être de pénibles heurts. J'ai dû m'incliner devant ces raisons que j'ai voulu supposer excellentes et sincères, sans pour cela appréhender moins ce nouvel éloignement.

Dès le lendemain, nous avons bouclé nos bagages, fermé la villa où hélas ! jamais plus, sans frémir, l'un comme l'autre, nous ne pourrions revenir habiter. Mais n'avons-nous pas quitté ces lieux pour toujours ?

Le soir même à T. nous prîmes notre train.

Ma femme a entrepris ce voyage avec une étrange confiance. Ce changement, les paroles persuasives qu'enfin le docteur S., pour la décider, ou qui sait, pour se débarrasser d'elle — qu'il me pardonne si je le calomnie — au moment de la quitter à su prononcer, l'attrait d'un pays neuf, inconnu, tout cela a stimulé sa volonté affaiblie. Quand je pense qu'elle souffre ainsi depuis plus de sept mois ! Comment a-t-elle pu tenir ? Il m'arrive de m'émerveiller de sa résistance. Mais n'est-ce pas encore l'accabler ?

Dans le compartiment où je l'avais installée pour ce très long voyage, elle était joyeuse et ses propos étaient si mesurés que je ne m'inquiétais qu'à peine de ce qu'avait encore d'exalté son regard. Pour la première fois je l'entendais former des projets. Elle prenait ma main, me souriait, puis restait, soudain muette, de grands moments assoupie, la tête posée sur mon épaule. Sa tendresse pour m'avoir si longtemps manquée me parut douce d'autant plus. De mon côté je l'entourais de soins, de distractions, évitais à la fois qu'elle s'ennuie et qu'elle se fatigue. J'étais si appliqué, que je ne me souviens pas avoir eu la sensation de me forcer.

Nous avons ainsi roulé toute la nuit. Près de moi, sur l'autre couchette elle dormit paisiblement, et se reposa si bien, que le lendemain matin en arrivant à B. je ne pus lui cacher ma surprise de lui voir une si bonne mine, un si naturel entrain. Nous avions deux heures à attendre dans cette petite ville. Le matin était frais, éclairé par un soleil pâle encore à travers la brume des coteaux. Parcourant les rues en pente, nous descendîmes vers les chutes du Rhône que nous admirâmes. Puis lentement nous revînmes. Sur le quai le petit train qui devait nous emporter s'ordonnait. Nous le regardions aller et venir au gré de sa courte machine ; du temps passa encore ; enfin il s'ébranla. Nous arrivâmes à D. vers midi. La gare était pimpante, le paysage souriait sous un dur soleil d'automne. Ma femme me parlait avec un gracieux abandon, pendant que je m'occupais des bagages, se réjouissait. Rien n'aurait pu laisser deviner qu'elle venait là pour se soigner, pour essayer d'échapper enfin à des questions qui n'avaient eu jusqu'ici d'autre réponse que la mort.

Le village nous a plu. Il est bâti sur un plateau couvert de pâturages et que dominent d'un côté les glaciers. Au fond opposé, de lourdes montagnes que d'immenses forêts assombrissent. Je n'avais jamais vu ces régions, aussi ai-je

été d'abord surpris par ces reliefs, puis je me suis habitué à cette tristesse calme, à ce silence qui les entoure et n'ai plus tant redouté leur monotonie.

Ma femme s'est installée à l'hôtel. Elle y a une chambre claire, avec balcon, orientée de telle sorte qu'on y peut jouir toute la journée du soleil. Cette façade ne donne pas sur la rue, mais sur de vastes pelouses où rien ne vient gêner le regard de s'étendre. Je sens que je me serais habitué à vivre ici, s'il m'avait été loisible d'y rester. Mais je n'ai pu disposer que de deux journées.

Le lendemain de notre arrivée dans la matinée, nous sommes sortis et avons marché lentement vers la frontière suisse qui est proche. Un cours d'eau léger, coupant le plateau en long, la limite. La route le saute sur un pont. Près du pont, à proximité de la maison des douaniers, il y avait un banc de pierre. Autour de nous des amandiers, des roseaux. Nous nous sommes assis. La pierre était chaude déjà, et l'on entendait, mêlés au bruit du ruisseau, les cris des insectes. La campagne était riche de couleurs comme au printemps. Il passait de gros nuages blancs dans un ciel vif. Les neiges à l'horizon scintillaient. Une brise molle et continue, caressante, engourdissait. C'est alors qu'elle me dit, tout à coup angoissée : « Je ne sais pas si je pourrai jamais vivre avec toi, Zobain, comme avant. Ta présence parfois m'épouvante. Je la redoute. » J'entendais ces mots, mais me laissais par eux bercer sans accepter de les comprendre. Mes yeux couraient au loin, dans le vague du paysage et ma pensée s'étonnait du peu de caractère des maisons. Je m'étais figuré des chalets, des escaliers de bois, des toits aigus, et je trouvais de simples fermes aux contours banals. Quand enfin je pris conscience de ses paroles, et quand je me tournai vers elle pour y répondre, elle avait retrouvé sa quiétude, me souriait. En vain dans ses yeux cherchai-je ensuite, à découvrir de quelle apparence elle me trompait. Elle affecta l'enjouement, se leva, voulut courir avec moi sur la route et me prenant par la main, m'entraîna. Comme nous revenions, je sus habilement — ah ! pourquoi parfois suis-je si habile, et parfois si peu — dissiper, sans avoir l'air au fait, cette nouvelle angoisse, dont à la réflexion je commençais à m'émouvoir. Alors, à mesure que je parlais, je vis vraiment son visage s'épanouir, ses yeux devenir sincères. Elle se serra contre moi, me supplia de la garder ainsi embrassée. Le vent soulevait une mèche de ses cheveux ; la peau de ses joues se colorait. Elle soupira, puis :

« Il me semble que maintenant va commencer une vie nouvelle. Oh ! il faut, il faut que je guérisse. J'ai tellement envie de vivre, tellement envie d'oublier. Il faut, vois-tu, que nous chassions de nous toute laideur, toute lâcheté. » Nous nous le promîmes.

Le jour suivant, nous avons rendu visite au docteur G. qu'on nous a recommandé, et qui va ici soigner ma femme. Les échecs des six autres médecins qui l'ont avant lui soignée, auraient pu me prévenir contre lui, mais il a su aussitôt m'inspirer confiance. Puissé-je ne pas avoir à réformer ce jugement ! Il a l'air énergique et sain, et semble assez peu se plaire dans le romanesque. Je crois que ma femme ne pourra pas aisément le manier ; qu'il ne la laissera pas poursuivre ses songes creux.

On sent que cet homme a une idée très nette, primaire peut-être mais à laquelle il tient par principe, du rôle que la femme doit jouer dans la vie. Pas de littérature, pas d'idéalisme sentimental, pas de rêveries : un mari, des enfants, un ménage, un foyer. C'est un univers banal, et dont en m'écartant, je nous avais tous deux écartés : ai-je eu raison ?

Après avoir laissé ma femme lui décrire les phases de sa maladie, et avoir tenu compte en même temps de mes commentaires, il a envisagé avec nous la conduite à tenir. À l'inverse du docteur S. il a estimé d'abord que nous devions recommencer à nous écrire, redoutant les dangers d'un trop complet isolement. A-t-il voulu ainsi donner à ma femme l'illusion qu'elle est peu gravement touchée ? A-t-il pensé qu'il pourrait mieux ainsi en lisant mes lettres, savoir ce que je vaux et ce que je pense ? Le médecin le plus franc, le plus direct, me paraît toujours une sorte d'inquisiteur mystérieux et redoutable. C'est un sentiment dont je ne sais guère me défendre.

Il a ensuite indiqué à ma femme le genre de vie auquel il entendait la soumettre : du calme, du repos, mais sans réclusion. Il importe, a-t-il prétendu, qu'elle puisse se distraire et sortir. Il s'est proposé de la présenter à plusieurs jeunes femmes qui logent au même hôtel, afin qu'elle se lie avec celles qui lui plairont. Chaque matin elle ira prendre une douche à l'établissement thermal, puis s'étendra au soleil. L'après-midi elle effectuera une promenade. Tous les soirs il passera la voir dans sa chambre. Il estime que les conversations qu'il aura alors avec elle seront un excellent remède.

Avant de prendre congé, j'ai cependant voulu connaître son impression. Je croyais qu'il ne voudrait pas l'exprimer devant ma femme, mais au contraire il a feint de n'avoir rien à lui cacher. À l'entendre, seuls les nerfs sont fatigués. Le traitement sera sans doute long, mais la guérison, sauf accident, est sûre. Il m'a pris familièrement le bras et m'a supplié, en souriant à ma femme comme pour la prendre à témoin, de ne pas m'alarmer des métamorphoses de son caractère. Ses idées saugrenues disparaîtront. Elle cessera d'être injuste à la fois envers elle et envers les autres, cessera aussi de mal interpréter mes intentions. Il faut seulement éviter de la contrarier, quitte à lui laisser momentanément croire que j'ai pu avoir des torts. Cela m'a un peu effrayé et je me suis demandé ensuite s'il ne disait pas cela pour m'éprouver en sa présence. Le docteur S. lui aurait-il écrit à notre insu ? Mais je n'ai rien révélé de mes craintes.

Dans le parc de l'hôtel, après le déjeuner, nous nous sommes assis. Ma femme sur sa chaise-longue avait tout le corps au soleil et la tête à l'ombre des hautes branches d'un tilleul. J'étais près d'elle préparant des citronnades. Mes propos étaient badins, mais ma pensée était inquiète. Pourquoi ma femme a-t-elle accepté avec une joie si mal déguisée de rester ici plusieurs mois loin de moi ? Il semble que ce n'est pas tant de guérir mais de me fuir qui lui importe. Étrange manège...

Un peu avant six heures, je me suis levé. Elle a eu un tremblement et a dit, oppressée : « Est-ce déjà l'heure ? » Elle m'a alors embrassé à plusieurs reprises, comme si elle redoutait mon départ. J'ai vu le moment où j'allais m'attendrir hors de raison. C'est alors que pressant ses mains je lui ai assuré que je voulais qu'elle comptât sur moi, qu'elle allait guérir. Ces tendres paroles que soudain je n'ai pu maîtriser ont blessé sans doute au fond d'elle-même de vieux griefs encore mal endormis. Son visage s'est fermé. Elle m'a redit combien elle avait souffert quand j'ai été si dur avec elle. « Niais, a-t-elle ajouté, je veux te croire. Plus jamais tu ne me tortureras. Plus jamais tu ne douteras de moi, ni ne te laisseras emporter par tes humeurs ou dominer par tes caprices. »

Elle vint me conduire jusqu'à la grille. Là, lâchant mon bras sur lequel depuis quelques pas elle s'était appuyée, elle se serra contre moi. Je pris entre mes mains, son visage grave, le baisai. Mais comme après m'être un peu

éloigné, je me retournais, je la vis à la même place, immobile, me regardant fixement, les yeux pleins de larmes. Alors moi-même ému je revins vers elle pour l'embrasser encore. Cette fois elle se jeta dans mes bras. Elle m'étreignait, balbutiait des mots sans suite. Tout son corps frissonnait. Enfin elle se sauva sans tourner la tête, disparut au bout de l'allée. Je m'acheminai vers la gare, ne sachant trop que penser de ces brusques marques d'amour. Le train allait partir : j'y montai. Peu après je quittais D.

Je vis s'effacer une à une les maisons de ce village où je laissais la femme que j'aimais. Le crépuscule étendait sur la campagne un voile triste. Bien avant d'atteindre B. la nuit tomba. Dans le compartiment le falot clignotait. Quand nous passions sous un pont on entendait soudain un grand fracas que le silence ensuite absorbait. J'étais dans un état d'engourdissement extraordinaire, si hébété que je n'aurais pu pleurer. À B. j'avais deux heures à attendre. Au buffet j'écrivis une lettre que ma femme a dû avoir dès le lendemain matin à son réveil car je courus le long du quai pour la tendre au postier.

Je voyageai toute la nuit sans dormir. Je pensais à nous qui avions vécu ensemble si longtemps, sans interruption ni gêne. N'étions-nous pas aujourd'hui comme deux étrangers ? Oh ! déjà certes cette pensée m'avait peiné. Mais dans ce train elle m'obsédait, trouvait une complice dans ma fatigue. Aimer était-ce donc si futile ? Cela engageait-il si peu les êtres ? Quelle chimère d'avoir cru que nous ne pourrions pas vivre l'un sans l'autre ! Chacun n'avait-il pas égoïstement justifié ses mobiles, caché ses doutes ? Tout ce que nous avions patiemment modelé, allions-nous le briser ?

À A. où j'arrivai vers trois heures du matin, je devais prendre un autre train qui ne partirait qu'à l'aube. Le buffet n'était pas fermé, mais désert. Seule, une serveuse livide, était là affalée sur une table et dormant. Je n'eus pas le courage d'affronter sa hargne. La salle d'attente, les quais étaient encombrés de soldats. Harnachés, armés, casqués, ils se vautraient sur leurs sacs, roulés dans leurs manteaux. Mon train étant formé à l'avance je préférai y monter. Je m'assis dans le coin d'un compartiment, tentai de me reposer, de perdre connaissance. Le compartiment était sombre, mais une lampe du quai y glissait une lueur crue qui brûlait mes yeux. Je tirai le rideau, me repus d'obscurité, le corps brisé. J'entendis vaguement des rumeurs, des voix

d'hommes qui s'appelaient, des bruits de roues et plus loin des sifflements, des chocs métalliques, des secousses parfois m'arrachaient à demi de mon sommeil. J'avais la sensation de surprendre involontairement le secret d'un monde nocturne inconnu...

Quand je m'éveillai, le soleil brillait et nous roulions. Je descendis à Sète pendant l'arrêt pour avaler un bol de café. Puis jusqu'au soir je restai prostré dans mon coin, ne songeant ni à me laver, ni à me recoiffer, ni même à prendre un peu de nourriture. J'avais les yeux clos, les mains enfoncées dans les poches de mon pardessus, sans me soucier des gens qui dans les gares, montaient, descendaient. Ces bruits, ces arrêts, le bercement du train, le brouhaha des voix me plongeaient dans une sorte de bain épais où mon souvenir se dissolvait.

J'arrivai enfin à Bordeaux après toute une nuit et tout un jour de voyage. Il était tard. Les lampadaires étaient allumés. La ville me parut triste, de mauvais accueil, inhumaine. Dans les rues stagnait un brouillard d'automne. Les trottoirs étaient humides ; les glaces des devantures embuées. Je rentrai chez moi ; je grelottais ; je me mis au lit aussitôt. J'eus deux cauchemars, passai une nuit horrible et me levai le lendemain plus las encore et plus brisé que la veille. Puis après une autre nuit meilleure, je repris pied. Mais à mesure que je me sentais plus dispos, je sentais aussi ma peine s'accentuer. Il m'était pénible d'avoir à envisager l'avenir. Je ne voyais pas d'issue à notre situation. Sa guérison qui là-bas m'avait paru certaine, je commençais à n'y plus oser croire. J'en vins à désirer cet état d'anéantissement dans lequel j'avais vécu pendant ce retour. Au moins ainsi j'aurais été délivré de mes pensées. Mais je pus repousser ce passif désir et m'armant d'optimisme je me remis à espérer.

P. S. — J'ai reçu depuis une quinzaine plusieurs lettres de ma femme. En voici quelques extraits :

« Mon chéri, huit jours de cure, et je ne sens pas encore les effets mais il paraît que c'est impossible. Je bois, je mange et je dors comme un petit animal. Il commence à faire frais et le manteau de fourrure a été le bienvenu ainsi que la photo si jolie, si touchante. Le docteur G. est très bon. Il a fait son

diagnostic. Il a dit que j'étais une "petite déprimée". Il y a ici des gens très malades que je ne fréquente pas. Je vois un peu le groupe que tu m'avais désigné. Ils sont ici depuis deux, trois, six mois... Reçois les tendres baisers de ta femme. »

« Mon grand, je ne voulais t'écrire que tous les huit jours mais "y a pas moyen". J'ai pensé qu'un petit mot te serait doux. Je suis mon traitement à la lettre. Le docteur G. est à la fois bon et ferme. À la vérité au moral je ne sens encore rien, mais physiquement les douches que je prends chaque matin me détendent d'une façon remarquable. Je fais pas mal de marche à pied avec les membres du petit groupe vers lequel tu avais tiré ma chaise longue. Tu sais que j'aime bien la montagne ; ces paysages calmes à l'infini reposent. Je ne m'impatiente pas comme au début. J'attends avec patience cette guérison qui doit venir toute seule et qui me permettra de revenir dans tes bras doux et forts. J'espère que tout est bien à la maison y compris les minous. Je m'arrête. Je t'embrasse tendrement. »

« Mon grand, il me semble qu'il y a assez longtemps que je n'ai de tes nouvelles. Écris-moi si tu veux assez court, mais assez souvent. J'aime bien te sentir près de moi. Tu sais que si moi-même, je ne t'écris pas davantage, c'est uniquement pour ma guérison. J'en suis à ma onzième douche et il paraît qu'il faudra que j'aille jusqu'à quarante. C'est écrasant : on est vanné, vanné. Ma seule distraction est un peu de bicyclette, une heure par jour. Pour le reste : coucher à neuf heures, lever de même. Le docteur G. est parfait, mais il ne me fait pas de suggestion parce que je n'ai aucune faille dans l'intelligence. Il soigne mes nerfs et cause avec moi, mais dans un sens très précis, très net.

« Je ne reste jamais seule comme tu me l'as conseillé. Je suis dans le petit groupe que tu connais et dont certains membres sont des malades très graves. Ce qu'il y a de drôle ici, c'est que les malades n'en ont jamais l'air. Je ne lis pas encore sinon quelques revues de cinéma et quelques journaux de mode. Tu as eu une bonne idée de m'envoyer la lettre de cette dame. Elle paraît en effet guérie et ravie. Moi pour l'instant je ne pense à rien. Je vis comme un petit âne. Je suis rentrée à l'hôtel et j'ai notre bel agrandissement sur la table de nuit. Pour l'argent, je ne dépense guère que les douches (dix francs par jour) et la bicyclette. J'ai acheté un petit chapeau. Mon grand, dis-moi bien ce

que tu fais. Mille tendres baisers de ta... »

Je vous ai écrit cet été, que j'avais le sentiment d'avoir vis-à-vis de ma femme accompli tout mon devoir. Mais qu'est-ce que payer des médecins, des séjours à l'hôtel, qu'est-ce que ce secours d'argent que je lui ai prodigué ? Les misérables sommes que je gagne par mon labeur à qui, sinon à elle, les consacrerais-je ? N'eût-il pas mieux valu que je sois plus perspicace, plus prévenant ? N'eût-il pas mieux valu savoir la rendre heureuse ? Je me figurais que cet argent pourrait tout. Mais le luxe que je lui ai péniblement offert, les toilettes dont je l'ai parée, tout cela pouvait-il remplir le vide de son cœur ? Elle m'aimait, certes, du moins le montrait-elle, le montre-t-elle encore, mais n'attendait-elle pas de moi d'autres dons ? Ne suis-je pas à ses yeux un piètre amant et un égoïste ? Ah ! de jour en jour je me sens plus coupable.

Bordeaux, le 25 septembre 1933

J'ai failli voyager. Depuis plusieurs jours je ne cessais de consulter des cartes, des horaires. Il fallait que je tente quelque chose. J'étais excédé par l'insipidité de mon existence. Toujours à tourner en rond. Ressasser tout le long du jour. Ne pouvant me confier à ma femme dans les rares lettres que je lui écris, car il est convenu que je dois éviter de la tourmenter, il me faut me borner à l'entretenir de choses insignifiantes, mais choisies, taire mes sentiments, lui laisser ignorer et mon dénuement et ma solitude. Je ne franchis donc jamais le fossé qui sépare la banalité de la confidence. À mon secours viennent toutes les expressions dont j'usais enfant, pour écrire, à l'époque du nouvel an, à mes grands-mères ou à mes tantes auxquelles je ne savais que dire. Le beau temps ou la pluie de la saison ; la santé qu'on souhaite meilleure ; la sienne qu'on prétend bonne ; le petit chat qui s'est perdu ; les cousins qu'on a rencontrés dans la rue ; le jardin qu'on a fait sarcler ; monsieur Tel qui est mort ; enfin les baisers de tout cœur.

J'ai eu envie d'aller à Vienne que je ne connais pas encore. D'où venait cette envie ? Quels prétextes avais-je ? Pourquoi Vienne plutôt que n'importe quelle autre capitale de l'Europe ? Mais vous ne sauriez désormais vous étonner de mes lubies. Je me suis rendu dans une agence de voyages où l'on m'a fourni les renseignements que je demandais. Je pouvais prendre le train du soir, être à minuit à Paris. L'avion partait chaque matin du Bourget. Il me suffisait d'être à l'aube rue des Pyramides où le car de la ligne me prendrait.

Escales à Strasbourg, Nuremberg, Prague. Je serais à Vienne à midi. L'hôtel ? On me conseillait le Régina. Si je voulais, je pouvais dès maintenant retenir une chambre. Je passerais trois ou quatre jours dans cette ville et reviendrais par le train. Je devais donner une réponse le lendemain, mais on ne m'a plus revu. Une fois chez moi, quand j'ai vraiment réalisé en pensée ce voyage, il m'a paru impossible. Je me sentais incapable de partir seul, sans ma femme. Comment même avais-je pu être assez peu conséquent pour songer à me distraire, pendant qu'elle était malade ? N'était-ce pas une trahison ? Non, je ne voulais pas sans elle, connaître de nouveaux paysages, de nouvelles villes. Je savais bien du reste que je n'y aurais pris aucun plaisir. Sa joie était indispensable à ma joie.

Est-ce avoir une fausse idée de la fidélité ?

Bordeaux, le 28 octobre 1933

Ma femme et moi avons même dû renoncer à nous écrire. Ainsi l'a exigé le docteur G. C'est lui qui me donnera de ses nouvelles. Il lui a semblé en effet que cette correspondance était dangereuse. Il m'arrivait dans une lettre d'être trop tendre ou d'évoquer notre passé. Tout cela créait des malentendus. En voulant les dissiper nous les aggravions.

Vous pouvez deviner combien je suis affecté de cette décision. C'est pour moi une nouvelle épreuve à supporter. D'autant plus qu'avec mon caractère je crois toujours que ma femme va subir des influences, se détacher de moi. Je ne peux me confier qu'à ce docteur que je connais si peu. Si encore elle n'était pas si loin, je pourrais peut-être aller la voir souvent. Mais ne me le défendrait-il pas ?

Je vous l'avoue, je suis inquiet. Depuis quelques semaines surtout. Elle n'est plus la même dans ses lettres. Il me semble découvrir une autre femme. Que se passe-t-il ? Pourquoi mêle-t-elle si souvent à ses expressions de tendresse, des reproches si véhéments ? On dirait que quelqu'un auprès d'elle l'indispose contre moi.

Mon amour, notre amour était-il donc si fragile ? N'avons-nous que cru nous aimer ? Un être ne devient pas subitement un autre être. Elle n'a pas changé à ce point. Ou alors il faudrait que je l'aie mal jugée, que je l'aie naïvement parée. Est-ce possible ?

D'autres que vous dont l'esprit n'a point d'ombres ni de secrets, s'étonneraient sans doute de mes façons. On sait assez comment ils se délivrent de leur solitude. Les divertissements, les colères, les protègent. Ils utilisent la faculté qu'ils ont de vite oublier ou de vite s'accoutumer. Rien ne dépasse la force qu'ils mettent à se défendre contre les accablements. Le ton de cette lettre ne leur paraîtrait donc pas digne d'intérêt. Ils y verraient une délectation, qui sait, une feinte. Mais ce n'est pas à ces gens-là que j'écris.

Avec l'automne les joueurs sont revenus sur les terrains. Je suis allé voir quelques parties. Je me suis aperçu aussi que je devenais raide. Tout cela m'a donné envie de rejouer au rugby. J'ai pensé que je pourrais peut-être en semaine, quand le stade est désert, aller courir sur le terrain. Je suis trop vieux maintenant pour faire partie d'une équipe et ma vue est trop mauvaise, mais pourquoi du moins, ne pas m'entraîner ? J'ai donc cherché mon équipement. J'ai retrouvé dans une commode bas, maillots, culottes, souliers durcis, boueux encore de la boue du terrain sur lequel j'avais dû jouer ma dernière partie, boue qui sous mon doigt s'effritait, tombait en poussière. Les maillots étaient rongés par les mites, leurs couleurs passées. J'ai pu cependant assembler un équipement convenable. Et c'est ainsi que chaque jeudi, depuis un mois, comme au temps où j'étais lycéen, je vais au stade. Au vestiaire je me mets dans un coin, silencieusement me déshabille, puis retrouve sur le terrain quelques jeunes gens. Quand je rentre le soir après tout cet exercice je suis rompu et le lendemain courbatu. Mais d'être ainsi repu d'exercice m'aide à ne pas penser. Et au point où j'en suis...

Bordeaux, le 15 novembre 1933

Je vous remercie de toutes vos bonnes lettres. Vous ne pouvez savoir combien leur lecture m'apaise. Tout ce que vous me dites, je le sais à l'avance, mais cela me fait du bien de vous l'entendre répéter. Vous avez raison, ma femme guérira, me reviendra. Il faut que je sois patient, que je cesse de voir partout autour de moi des envieux ou des ennemis. Cependant comment ne pas douter ? Si j'avais votre force de caractère certes, je serais plus insouciant. Je devrais du moins ne pas vous importuner si souvent avec mes plaintes. Je ne suis pas dupe de ma faiblesse, allez ! Mais n'êtes-vous pas mon unique confident ?

Voilà plus de cinq mois que ma femme est partie. Au début je souffrais moins de son absence, mais à mesure que les jours passent je me décourage. Et surtout je m'inquiète des effets que cette séparation peut avoir sur elle. On peut, j'imagine, quitter l'être qu'on aime pendant une semaine, un mois même, sans l'oublier. Mais des mois ? On doit finir par s'habituer à ce qui au début était intolérable. On doit en arriver à souffrir près de soi d'autres présences, d'autres amitiés, d'autres soins. N'irait-on pas même jusqu'à les rechercher, jusqu'à les distinguer ? N'ose-t-on point des comparaisons ?

À cela vous allez répliquer que je n'ai point changé, que je n'ai point cessé d'aimer ma femme, que donc il n'y a aucune raison pour que de son côté elle ait cessé de m'aimer. Je vous l'accorde, mais ces beaux raisonnements ne me

contentent pas.

Et puis je m'en veux de mes palabres. Pourquoi toujours ressasser les mêmes choses ? Ne puis-je avoir un peu plus de pudeur ?

Autrefois je me moquais de ceux qui se plaignent vainement. Je détestais qu'on avoue ses faillites. Je ne jugeais pas les douleurs morales dignes de compassion. Moi-même j'étais très réservé. On m'accusait souvent de trop cacher mes sentiments. Je ne voulais pas qu'on sache quand j'étais triste, ou quand j'avais subi un échec. Je tirais même une amère joie de mes refus. J'avais une telle répulsion pour les apitoiements, pour les révoltes clamées, que je ne pouvais lire sans railler une poésie lyrique, une tirade pathétique.

Mais depuis quelques mois, vous m'avez vu bien versatile. Je me suis livré sans courage à mes fatalités. Tout pantelant que j'étais, je ne vous ai fait grâce d'aucun détail ; vous avez tout su. Je ne me suis pas borné au récit même de ce que j'appelle pompeusement mon malheur. J'ai rugi, j'ai larmoyé. Comme si vraiment j'avais le droit de me traiter si mal ! Ai-je jamais eu faim ? Ai-je jamais été à la guerre ? Ai-je jamais été maltraité ? Que puis-je répondre à cela ? N'ai-je pas un terrible aveu à faire ?

Je ne suis rien de plus qu'un pauvre homme entre des millions d'hommes auxquels la vie n'a rien réservé d'exceptionnel. Il faut bien m'en convaincre. Et mes plaintes sont plus injustes même que ridicules. Qu'importe une femme ? Que pèse un amour comme le nôtre ? Vais-je intéresser à notre sort des êtres dont la vie même fut menacée et qui n'ont vécu pendant de longues années que dans la crainte ?

Je ne voudrais pas, vous le comprenez, passer dans le rang des satisfaits. J'ai toujours considéré trop d'optimisme comme un signe de médiocrité. J'ai toujours vu dans certains êtres trop doués de santé, ou d'une trop riche propension à jouir, une tare et comme un défi à ceux pour lesquels la vie n'est qu'une longue suite de victoires manquées, de trahisons et de combats difficiles. Mais ce sont encore des outrances. Il y a une façon vile d'être satisfait ; il y en a une aussi d'être insatisfait. Si bien que les soirs les plus solitaires, il m'arrive de rêver à un éloge combien cruel du pharisaïsme...

Bordeaux, le 20 novembre 1933

Hier j'ai rencontré un garçon que j'avais immodérément fréquenté, il y a une dizaine d'années et que je n'avais jamais revu depuis. J'étais si démuni de courage, que je n'ai pas su l'éviter. Même c'est moi qui l'ai appelé, et sans lui laisser le temps de me demander de mes nouvelles, ou le plaisir de me dire ce qu'il était devenu, je l'ai entraîné. Je lui ai rappelé des souvenirs communs qu'en ressuscitant je ternissais aussitôt. Puis je l'ai invité à dîner, me proposant de mieux fixer dans ma mémoire des épisodes depuis méprisés, mais que sa présence rendait séduisants par un faux contraste dont je n'étais ni dupe, ni défendu. J'avais surtout hâte d'écouter une autre histoire que la mienne. Mais dès le potage j'étais las de ces calculs et de ces échanges. Je rageais d'avoir engagé ma soirée. J'étais sombre. Pendant le dîner je ne songeai qu'au moyen de lâcher mon convive. Au dessert je trouvai enfin une piètre raison et m'éclipsai. En rentrant je pris garde de ne point tomber sur un autre gêneur. Animal versatile, je me suis enfermé chez moi et j'ai passé ma soirée à regarder de vieilles photographies.

L'avantage est puéril : j'ai décoré les murs des pièces de la maison de clichés agrandis. Ma femme est là, présente. Et sa silhouette, sur le papier bruni, sous le verre brillant, se vêt de tous les costumes qu'elle a portés, me rappelle ses poses les plus familières. Là, revit telle robe blanche à pois bleus qu'elle portait un été en mer ; là, tels souliers bas de chevreau blanc que je trouvais charmants ; là, telle écharpe ; là encore, tel béret, tel collier. Sur

l'une, elle montre ses bras nus. Je me souviens de ses bras. Le soleil leur donnait une couleur chaude, sur laquelle le duvet semblait plus blond encore. Là, que la jambe est pleine sous le bas qui la pare ; là, que la main est fragile dans sa longueur et comme elle est vide de chair, seulement animée par les nerfs qui la sculptent, mais la photo n'a pu rendre la pâleur d'ivoire de cette main. Telle autre révèle la forme menue de son corps. Un lainage moule ce torse, accuse les beaux seins, cerne la taille étroite. C'était un chandail bleu, dont nous avions choisi la laine ensemble, et qu'elle-même avait tricoté... On est faible ; on se laisse envahir par ces détails. C'est en leur compagnie qu'on rêve. Ils aident malignement l'esprit à retrouver dans le recueil des jours passés, tous les instants plus particuliers dont on s'enchanta. Si on est seul, si rien ne vient vous distraire, le jeu est vite ouvert. Un à un les morceaux les plus tendres de notre bonheur s'assemblent. Et l'imagination accueille ces images qui blessent. Mais pourquoi n'a-t-on pas su les retenir mieux, quand autrefois elles ravissaient ?

L'année de nos fiançailles, il y a maintenant plus de cinq ans, nous passâmes nos vacances dans l'Ariège. Le village où nous nous installâmes était entouré de hautes collines qui trompaient sur l'altitude, mais le fond de l'horizon, garni de cimes majestueuses donnait sa mesure au paysage. La maison était en bordure de la route et dominait de l'autre côté une ruelle rocailleuse très en pente. L'eau claire d'un torrent y courait dans les rigoles. Des fenêtres du premier étage, des lucarnes du grenier on apercevait de douces prairies, coupées de bosquets, et contre les maisons même du bourg, une sorte de tertre planté de vignes, au sommet duquel, cachée par un mur bas et par un bois, s'élevait une chartreuse abandonnée. Le matin, un peu avant le repas, nous y montions fréquemment par un sentier. Nous avions chaud. Nous nous étendions sur l'herbe et nous regardions la campagne ordonner ses éléments, avec une gaieté qu'elle n'a qu'à cette heure. Le soir apporte des tons plus rares, des symboles plus émouvants, mais midi est l'instant où la vie est comblée, où les plantes et les êtres sont pacifiés. On ne doit pas pouvoir se tuer à midi ou alors rien ne doit être plus horrible. Il faut avoir perdu tout espoir pour n'être pas retenu par l'amitié sensible de la moindre couleur, de la moindre fleur, de la moindre bête. Nous formions des projets. Nous marier était pour nous mieux que vivre ensemble, mieux que

nous aimer. Nous entrevoyions à l'avance de longues années unies durant lesquelles nous tenterions de déjouer les propos communs. On sait assez combien les plus beaux sentiments s'affadissent dans l'habitude. Ce que nous voulions, c'était réussir là où justement tant de couples avaient échoué. Peut-être n'avons-nous ensuite, jamais été entièrement dignes de ce rêve, mais du moins l'avons-nous très gravement conçu. S'il existe une beauté idéale de la vie, je gage que nous en avons eu alors conscience. Quel hasard put chasser d'entre nous, pendant ces quelques jours, toute médiocrité ? Quelle chance nous aida ? Je ne me souviens jamais de cette époque sans éprouver de l'étonnement. Et cependant aujourd'hui, parce que je suis dans un de ces jours où il faut que je me mutile, je me persuade traitreusement que tout cela a pu être artificiel. Peut-être n'avons-nous pas eu tant le désir d'aimer ou de l'être, que celui de créer ? Et certes un tel calcul eût été monstrueux ! Sur lui rien de durable ou de vivant pourrait-il reposer ? Aurions-nous osé, par soif d'idéal et par jeu, nous lancer dans une aventure où l'instinct lui-même a presque toujours été vaincu ?

Nous nous levions parfois très tôt, surtout lorsqu'un orage durant la nuit avait détrempé la route. Nous partions d'un pas vif. Le sol foncé par la pluie criait sous nos chaussures. Les herbes profuses des fossés étaient bordées de gouttelettes. Nous cueillions parmi elles les tiges gracieuses des œillets sauvages au parfum poivré et nos mains étaient toutes mouillées. Le chemin longeait un torrent. L'eau bruissait sur des roches polies et noires et ce bruit passait du murmure au fracas avec des nuances et une continuité dont le vent et l'écho étaient les maîtres. À l'entrée du village voisin nous croisions le facteur partant pour sa tournée, un troupeau pour la prairie. Déjà quelques sons familiers éveillaient la campagne. Une basse-cour, un atelier, un contrevent rabattu. Le soleil ne se montrait pas encore et le ciel était couvert mais tout ce gris était baigné d'une lumière si laiteuse qu'on sentait bien qu'on était dans le plus bel été et que la matinée ne passerait pas sans que le soleil n'ait dissipé cette brume, dégagé le ciel et rendu à l'atmosphère sa densité normale. Avec une rapidité surprenante, nous perdions l'un et l'autre tout sentiment de civilisation, nous laissant dominer par des sensations. Ce côté même de notre caractère qui nous eût poussé dans le monde habituel à les vanter ou en tirer des motifs de causerie, était abandonné. Des enlacements, des baisers, des poursuites, des herbes mâchées, des odeurs respirées, des

sourires, des regards, voilà ce qui meublait ces heures de promenade. Le plaisir venu de ces simples échanges, je pense que c'est aussi une des formes les plus naïves du bonheur. Nous le connûmes.

Il nous arrivait de nous baigner dans une partie de la rivière assez bien exposée au soleil pour que l'eau glacée venue des hauteurs ait pu se tempérer, mais pendant les journées les plus éclatantes nous préférions aller nous étendre sur les fonds de galets roux que l'eau rapide et claire recouvre à peine et où elle se tiédit plus rapidement. Nous nous laissions rouler par le courant, parfois essayant de capter l'eau entre nos cuisses, mais elle s'échappait en ondulations lisses. Puis nous nous couchions à l'ombre des feuillages dans un pré. La chaleur l'emportant, nous nous endormions, engourdis et moins qu'à demi conscients, respirant à leur niveau les parfums de la terre et de ses herbes, nous taisant pour mieux jouir des bruits confus, des bruits multiples de cette campagne d'été. Mais si le vent agitait les ombrages, cette fraîcheur sur nos corps nus chassait notre paresse. Nous parlions, nous lisions. Dans ce silence fait de bourdonnements, d'eau battue, de feuillages balancés, d'appels lointains, sa voix prenait un accent plus pur et plus trouble qui aidait à rendre plus belles encore les pages du livre que nous avions emporté.

C'était le soir que la nature se montrait le mieux la complice de nos plaisirs. Tout ce qui dans son décor aurait pu nous emplir de mélancolie, devenait avec les premières ombres le prétexte de plus subtiles sensations. La nuit avec ses approches, ouatant de mauve les vallées, perdant les contours montagneux dans sa brume, isolant les maisons, agissait comme un charme. Plus de fraîcheur dans l'air, plus de facilité dans nos démarches, d'entrain dans nos imaginations. Après le dîner, escortés par les clairs-obscurs enfantés par la lune, nous prenions la route menant à un hameau où nous savions trouver du lait frais tiré. Nous y parvenions après une longue marche, la figure et les mains froides, le corps tout tiédi d'exercice. Nous montions à l'étage de la maison du laitier. Il y avait au milieu de la pièce un grand feu dont la fumée s'échappait par un trou du toit. Une trappe dans le plancher, montrait en bas, quand on l'ouvrait, l'étable et les vaches. On nous apportait le lait, dans un grand bol de faïence blanche à dessins rouges au rebord si épais et si lisse qu'il semblait une autre lèvre entre nos lèvres. Nous buvions d'une traite, jusqu'à manquer de souffle, bientôt parfumés d'une odeur douceâtre. Puis nous repartions après ne nous être qu'à peine reposés. Je prenais son

bras ; elle se serrait contre moi. Nous marchions vite mais parfois sans nous être concertés nous nous mettions à courir en riant ou bien nous nous arrêtions. Et nos corps pressés, l'un contre l'autre immobiles, nous taisant, écoutant en nous battre nos cœurs comme des cloches, confondant nos respirations, nous sentions nos deux chaleurs s'échanger. La nuit et ses cortèges nous honoraient de leurs images et de leurs soupirs, mais il ne restait plus dans nos esprits, chassée par nos sens, la moindre pensée. Ce que nous pouvions dire n'avait pas de réalité, n'était pas vérifiable. Ni la nuit qui était vraiment très belle, ni l'atmosphère qui était si douce, ni cette campagne si tranquille ne parvenaient à nous distraire. Nous n'avions pas un mot pour le décor mais je me souviens que nous nous embrassions tumultueusement, comme si chaque fois il eût semblé que ce dût être notre dernier baiser, et avec une telle fièvre qu'il nous arrivait de trébucher. Je n'évoque pas ce passé sans un mélange de regret et d'amusement. Je peux sourire de nos façons, de notre maladresse, de notre naïve ardeur, mais du moins si vous y avez pu croire, c'est que je n'ai pas en vain dans cette lettre multiplié des scènes dont j'aime assez peu les effets. Un moment j'avais espéré que je saurais vous raconter ces souvenirs ainsi que j'en concevais le récit dans mon cerveau. Devant le papier il m'a bien fallu renoncer. J'ai dû communément employer des mots, des phrases, que j'avais cependant bien des fois raillés chez autrui. Recréer le passé, exprimer une idée non pas tant neuve que nouvellement parée, certes j'imagine que c'est là une raison d'écrire assez digne. Me faut-il donc renoncer à ces évocations élémentaires ? Ne sont-elles pas, dans ce récit de ma vie solitaire que je vous rapporte dans ces lettres, comme un passage plus familier, plus détendu, sans rapport avec ce qui le précède ou le suivra et tel qu'il vous aidera mieux à comprendre avec quel égarement ma femme et moi nous avons pu, victimes de notre idéal, situer nos existences sur un plan trop peu humain ?

Nous avions choisi un banc de pierre grossière, posé devant une fontaine, sur le bord d'un chemin menant à la rivière et si bien caché sous de grands châtaigniers, que malgré la nuit claire l'ombre y régnait. À tel point que pour atteindre ce banc nous devions marcher à tâtons. Là, nul bruit que la chute de l'eau par une fente de la roche. Ne pouvant même apercevoir nos visages, distinguer les contours de nos corps, nos mains, douées soudain d'un sens aigu de la distance nous aidaient. Grâce à elles nous savions si l'autre avait

glissé sur une herbe, et l'informions que nous l'avions senti. Une certaine contraction indiquait l'arrêt, une autre la confiance en un sol meilleur, une autre la crainte d'aller vers le fossé, une autre l'approche du banc, une autre un frisson, une autre un rire étouffé. Une autre voulait dire : je t'aime ; une autre : viens plus près ; une autre : nous sommes seuls que nous importe le monde ; une autre : il est temps de rentrer, quel regret. Il est arrivé qu'elle s'endorme ainsi dans mes bras tant nous restions silencieux, tant l'endroit était paisible. Alors je ne bougeais plus, tout à coup devenu fraternel, admettant sans contrôle de jouer cet autre personnage, comme j'ai toujours accepté avec elle, de jouer les divers personnages dont elle se grisait. À la réflexion, ce don qui me fut donné, n'était pas si banal. Si peu, que je ne pourrais plus je crois, jouer ainsi avec une femme. Ces rôles que j'ai tenus spontanément ne seront point repris. Raison majeure : il manquera désormais la partenaire. Une fois seul, ce qui était charmant, tombe dans le ridicule. Soi-même on s'étonne d'avoir pu souffrir des effets si faciles. On devient semblable à ceux qui, pour ne l'avoir pas connue, se rient des élans, des paroles, ou même des soins que la passion a inspirés. Cependant plus tard, dans notre chambre, tenant encore ma femme dans mes bras endormie, j'ai souvent évoqué ces soirées de nos fiançailles, cet accord de nos cœurs, de nos mains rapprochées.

Nous dûmes nous quitter brusquement. Je fus rappelé à mon travail par un télégramme. Je tentai d'ajourner ce départ. Je répondis que je ne pouvais couper ainsi mon séjour ; je sous-entendais : surtout un tel séjour, qu'on devait bien comprendre qu'il serait unique dans ma vie. Mais pour n'oser point exposer crûment mes motifs, je manquai de persuasion. Il me fallut partir. J'ai depuis eu bien des contrariétés, bien des déceptions, cependant je n'ai jamais pu oublier ce rappel de ma servitude. Quand encore aujourd'hui la révolte me gagne, c'est cet épisode et non pas un autre qui me sert d'exemple. Il est devenu l'épisode type, parmi tous les épisodes types de ma vie. De telles rencontres ne prouvent-elles pas qu'il est téméraire d'affirmer la liberté de l'esprit ? Ses réactions ont pu être contrôlées ou même calculées par de modernes psychologues, mais pour nous aider à le libérer de ses chaines qui donc parviendra à les définir ?

La ville où je devais prendre mon train était proche. Ma fiancée m'y

conduisit. Nous quittâmes le village dans le milieu de l'après-midi. Nous étions en avance. Le train ne partait que dans une heure. Nous eûmes le loisir de nous promener aux environs immédiats de la ville dont les murs brûlés de soleil nous chassaient. Sur une agréable route bordée de platanes nous marchâmes. Nulle tristesse dans nos voix, mais on y aurait pu sentir le signe de notre détermination de ne plus jamais nous laisser entamer par autrui. « Que ne sommes-nous mariés, me disait-elle, je te suivrais ! Que vais-je devenir sans toi ici ? Ton départ n'aura-t-il pas dépouillé tous ces lieux de leur grâce ? Que dirai-je aux gens que d'inutile ? »

Dans le train qui m'emportait mon chagrin fut immense. J'étais seul dans mon compartiment. Je ne sais pourquoi je n'ai pas pleuré. Je peux imaginer que je devais être dans une disposition d'esprit à m'y laisser aller. Mais je ne bougeai pas. Morne, indifférent je me persuadais qu'une catastrophe, un déraillement ne m'eussent pas ému. Ma vanité eût mérité cette épreuve. Je gage que mes réflexes m'auraient préservé malgré elle. Ce qui n'est pas flatteur pour le pouvoir de mes sentiments. Je doute même que si j'ai souffert cette nuit-là, ce fut parce que je me sentais malheureux. C'est de bonheur que j'aurais pleuré, si j'avais su pleurer. Et de joie aussi et d'orgueil. Orgueil de sentir que je pouvais aimer autant ; que ma vie entière pouvait dépendre de cet être frêle que j'avais laissé. Peut-être aurais-je été moins excessif si j'avais pu comprendre combien ce manège rendait mon amour artificiel ? Mais songé-je alors au désir qu'on a de se dépasser ou de dépasser autrui ? Au « greatest man in the world » en quelque chose dont vous m'avez si souvent entretenu ?

J'évoquai son retour au village, seule dans le tramway de montagne que nous avions plusieurs fois pris ensemble. Je connaissais toutes les haltes de la ligne. Je savais quelles jeunes filles, quels garçons se groupaient à ces haltes à l'heure du passage, pour accueillir une amie, un voisin, pour avoir des nouvelles de la ville, de la France, de l'univers par les journaux qui arrivent dans une sacoche de toile et que le buraliste distribue. À mesure qu'on approche du village, la ligne et la route qui se bordent se mettent à grimper. Il y a des courbes où les roues grincent sur les rails et où le trolley provoque de longues étincelles. Le paysage s'agrandit. Bientôt la vallée s'étend dans le bas. L'air devient plus vif. Les mains referment les manteaux. On se serre davantage sur les banquettes à deux places. On a presque froid. Et la nuit

tombe. Des sonnailles au loin aigrelettes, des cris d'appel dans les champs de taupines. Une auto vire les phares déjà allumés, se perd dans la descente. Un grand silence remué de vent. Des fenêtres éclairées, éparses dans la montagne. Des fumées, des traînées de brouillard qui flottent sur des cultures. De grands souffles dans les arbres. Et plus fort devient à chaque tournant de la montée, le cahotement du véhicule. On arrive à la nuit. On descend. Et par les rues étroites du bourg, croisant de furtives ombres, de loin en loin éclairé par le terne éclat ocre des boutiques on se hâte vers chez soi. Je suis, je le répète, surpris par ces images. Est-ce un médiocre état d'âme, qui m'attendrit ? J'eusse admiré cette page écrite par un autre. Je souris que ce soit moi qui aie pu m'y appliquer. Vieille manie que j'ai de ne pouvoir jouir de mes enchantements sans me demander aussitôt s'ils ne sont pas indignes de cette dureté et de cette rigueur dont je crois avoir hérité. Cependant les autres, mes semblables, se laissent-ils ainsi parfois aller ? Pour être à la hauteur de cette autre marionnette qui les déguise, ils essayent de se persuader que le registre de leurs sensations a été changé. Mais sont-ils si sincères ? La mode a raison de ces doutes et le succès.

Je peux avouer ici, par parenthèse, sans briser pour cela nos apartés, l'étrange qualité d'une femme, dont vous n'avez connu comme ami que les qualités. Si je m'en venais vous répéter les raisons qu'on pouvait avoir de la chérir ou de lui plaire, vous pourriez m'accuser de meubler lâchement ma solitude de souvenirs et me reprocher de n'avoir point su me hausser au-dessus de ceux qui pour seulement la fréquenter avaient eu ces mêmes raisons. Parents, amis, étaient doucement amenés, et même quand ils étaient prévenus, à lui vouer une amitié et un respect d'autant plus spontanés qu'elle ne les avait pas recherchés.

J'avais été frappé avant mon mariage de voir combien un mari, une épouse se portaient peu d'attention. Je les voyais ordinairement téméraires au point de négliger cet être qu'ils prétendaient aimer. N'était-ce pas un illogique défi ? Comment lui ayant promis le bonheur pouvaient-ils ignorer la couleur des yeux, la forme de l'épaule, la cambrure du pied qui recevaient leurs caresses ? Qu'un homme épris pût ignorer les sens divers dont les mouvements des lèvres de sa femme, ou de ses paupières, ou de ses mains,

étaient le symbole me le rendait méprisable. Je lui en eus presque voulu de gâcher si égoïstement toutes ces chances, de se priver ainsi de toutes les complicités et je pensais que cet homme serait tôt ou tard trompé, voué à laisser sa femme partir tout naturellement vers l'homme qui aurait su lire mieux que lui le lexique des passions, des désirs, des appels, dont chaque trait de son visage et chaque courbe de son corps livraient la clé. Pour conserver l'amour d'une femme ne fallait-il pas prévoir son humeur, aller au-devant de ses lassitudes, au-devant aussi de ses élans ? Ne fallait-il pas pour cela se ménager des alliances, des partisans, des amis en s'initiant au sens des couleurs et des étoffes ? Savoir pourquoi elle préférait un jour sa robe verte à sa robe blanche, ce collier de cuir à cette lourde écharpe de cachemire, ce bracelet d'ivoire à cette bague de cuivre, ce diamant à cette perle, cet escarpin à ce soulier de velours, ce sac en daim à ce maroquin, ce chapeau à ce béret, ce manteau à ce jersey, et pourquoi le lendemain ou le surlendemain ce choix pouvait être inversé ? Et même le linge devait ménager ses secrets. Les nappes, les serviettes, suivant leur nature, leur richesse ou leur grandeur devaient indiquer un désir de tête-à-tête ou un désir d'avoir du monde à dîner. Les draps aussi devaient apprendre à prévoir des moments plus voluptueux ou plus chastes selon qu'ils étaient choisis plus fins ou plus rugueux. Moi-même je m'étais habitué à reconnaître dans les chemises de linon blanc, dans les jarretelles de satin noir, dans les pantalons de crêpe rose, dans les nuances mortes des bas, le sentiment qui avait inspiré leur choix, le jour où ma femme les portait. Ainsi évitait-on ces manques, ces malentendus, ces fausses rencontres ces pas perdus qui déçoivent l'amour le désemparent et le rendent disgracieux. Emplir en venant déjeuner, la maison de fleurs qu'on a achetées, quand votre femme, le matin même dans le jardin a coupé l'unique rose de l'unique rosier pour vous l'offrir dans un long vase plein d'eau fraîche qu'elle a posé devant votre couvert ; lui faire remarquer le soir dans la chambre qu'elle va prendre froid à se promener toute nue quand elle a eu dessein de vous montrer ce soir-là justement comme elle était belle ; ne pas baiser sa main quand elle s'aventure sous votre cravate pour la mieux gonfler ; ne pas aimer se coucher tôt, quand sans en avoir l'air elle a dès avant le dîner mis des vêtements plus intimes ; ne pas lui proposer une promenade quand le matin on la voit déjà vêtue de tweed et chaussée de box ; ne pas avoir loué de places au concert quand on a vu traîner sur la coiffeuse depuis le matin, les bijoux qu'elle range habituellement dans un coffret ; ne pas lui offrir une nouvelle

robe du soir, quand on l'a vu couper en morceaux sa dernière pour y tailler des abat-jour peints à l'huile ; ne pas l'aimer quand son visage appelle l'amour ; ne pas se taire quand ses yeux se baignent de rêve ; ne pas la bercer de musique quand elle s'allonge sur le canapé ; ne pas la remercier d'une chose qu'elle a préparée à votre insu ; voilà autant de fâcheuses manœuvres dont les femmes, même les plus attachées et les plus aveugles ne manquent pas de se choquer. Elles les considèrent comme autant de marques de tiédeur ou d'incompréhension, tant elles sont nombreuses à être atteintes de bovarysme, c'est-à-dire à exiger naturellement des soins que l'homme a parfois réservés à certaines personnes de leur sexe.

Nous eûmes de longues fiançailles. Presque un an. Chaque samedi j'allais voir ma fiancée. Je prenais le train après le déjeuner. Une heure après j'arrivais dans la petite ville où elle habitait et où vous n'êtes, je crois, venu qu'une fois le jour de notre mariage. Je me souviens que S. et R. vous accompagnaient et que nous avions tous été émerveillés par la longueur prodigieuse de votre valise. Mais j'anticipe. Une fois donc descendu du train, je sortais de la gare, prenais à droite et longeais le boulevard. Au bout d'un moment je me trouvais devant la grille verte d'une fleuriste. Je sonnais, j'entrais et je voyais venir au-devant de moi cette grosse jeune femme pâle qui me gardait ses plus belles roses. Je les emportais, et coupant par les ruelles j'arrivais devant la maison où ma fiancée m'attendait. Je n'avais pas plus tôt frappé qu'elle venait m'ouvrir. Alors commençait le plus délicieux séjour. Je restais chez elle jusqu'au lundi matin. Je devais prendre le premier train qui passait à six heures et qu'elle-même autrefois avait pris tous les jours quand elle était étudiante. Il était assez pénible surtout l'hiver de se lever si tôt, mais le samedi après-midi, la soirée du samedi, tout le dimanche enfin étaient si agréables d'être vécus près d'elle, que chaque semaine j'attendais impatiemment le moment de venir la retrouver. Les saisons guidaient nos plaisirs. S'il pleuvait nous restions contre le feu et nous lisions. Je dois avouer que c'est surtout moi qui lisais. Cela s'était arrangé de la façon suivante : si elle avait lu, je n'aurais pu qu'écouter car je ne pouvais occuper mes mains, tandis que moi lisant, elle brodait ou tricotait en m'écoutant. Parfois je m'interrompais pour la regarder. Sentant mon regard posé sur elle, elle levait les yeux, de l'air de quelqu'un qui est d'accord avec vous. Puis elle souriait et

je continuais. Par moments aussi nous avions le fou rire et fermant nos livres, rangeant les travaux, nous nous amusions de nos propos et de nos histoires. Mais pendant l'été nous étions toujours dehors. Nous partions le matin en bicyclette et nous allions sur les bords de la Garonne, dans les prés. Nous nous dévêtions, nous baignions. Nous revenions seulement pour le déjeuner et chaque fois en retard. L'après-midi nous recommencions. Le soir après le dîner qu'on servait dans le jardin, nous nous en allions sur la route, puis la quittant, nous grimpions sur les mattes, nous couchions dans l'herbe, sur le dos et regardions les étoiles. Ces plaisirs étaient simples et je me borne à vous les énumérer. Ce qu'ils avaient pour nous de rare comment vous aider à le sentir ? Sachez du moins que nous avions voulu ces longues fiançailles. Nous nous étions fortement engagés l'un envers l'autre et ne voulions pas que ce fût en vain. Le temps seul permet de se livrer jusqu'au fond.

J'ai là sous la main, dans les pages épaisses de mon album de photographies, l'histoire de ces quatre années qui suivirent. À mesure que je vous écris, je tourne ces pages qui sont garnies d'autant d'instants arrachés à l'oubli. La mémoire fixe les sentiments, les paroles, les noms, mais elle oublie le décor, le costume, la couleur du jour. Aussi, ai-je voulu conserver même les images les plus pauvres ou les moins réussies. Il en est de brouillées, de voilées ; d'autres où une lumière trop vive a durci les traits, projeté sur le papier des blancs et des noirs éclatants, d'autres où un ciel gris a semé de la tristesse. Mais je nous retrouve dans ces plus médiocres essais. J'y poursuis aisément l'inventaire de cette cargaison quelque peu avariée de notre passé. Toutes sont touchantes. Je veux dire que toutes me touchent. Pas une qui ne me rappelle un lieu, un rire, un voyage, un matin, une tendresse plus particulière. Je sens bien que ces mots que j'ai entendus, que ce regard que j'ai senti, que ce baiser, que ce signe ne s'effaceront pas, même si plus tard ma femme accordait à un autre homme les mêmes mots, le même regard, le même baiser ou le même signe, parce qu'elle y a mis pour moi jadis une intention, une intensité, une émotion qui ne se retrouveront plus. Tous ces dons, pendant qu'elle était enfant, et même fillette et jeune fille, n'ont pas cessé de dormir en elle. Elle a dû les amasser, les apprivoiser, les éduquer, les former en pensée, pour le jour où elle pourrait les délivrer. Des années à l'avance elle a dû, grâce à eux inventer ses sortilèges. Pourrait-elle, saurait-

elle maintenant pour un autre homme en inventer de nouveaux ? Je ne suis pas jaloux cependant. L'idée que je puisse être préféré, ne s'empare pas plus tôt de mon esprit, que je la chasse. Et ce refus, je découvre que ce n'est pas tant la douleur possible qui le provoque, que l'indignation. Comment supposer que ma femme soit capable de trahir son rêve et de mutiler le beau personnage que j'ai vu en elle ? Imaginer son plaisir dans d'autres bras que les miens ne me donne pas le désir de me venger, ni celui de l'accabler, mais ternit aussitôt ma joie et empoisonne jusqu'au souvenir de nos premières rencontres. Je ne peux donc sans l'injurier, lui prêter des sentiments de trahison. Et même en suis-je arrivé à croire que si j'étais dans l'étrange situation de n'être plus aimé d'elle, je ne pourrais plus conserver le souvenir du temps vécu en sa compagnie sans me persuader que ce n'est pas elle qui a changé, que seules mon imagination et ma naïveté l'avaient parée de vertus particulières. Au lieu de l'accuser, quand elle semblait la plus tendre ou la plus compréhensive d'avoir porté sur son visage un masque de comédie, je me raillerais d'avoir si mal su en déchiffrer les vrais mouvements.

Du jour de notre mariage, je ne vous dirai pas grand-chose que vous ne sachiez déjà. Vous étiez là, avec R. et S. Vous fites même un discours... « Madame, mon cher Zobain, avez-vous dit, comme je suis sûr de votre bonheur. Comme vous êtes éloignés de ceux qui, après quelque tourisme sentimental, s'abandonnent à un appareillage sans gloire, par nonchalance ou par avidité. Quelle sécurité vous protégera de son armure ! Vous allez partir ! Ne négligez rien pour garantir votre bonheur. Puis-je vous conseiller de le tenir à l'écart des agitations toujours insensées, des importuns, des maladroits ?... Madame, mon cher Zobain, je bois à votre félicité. » Non, je ne vous dirai rien d'autre, sauf cependant ceci, qui me sembla admirable : ma femme partit avec moi, quittant sa maison, sa chambre de jeune fille, ses bibelots, ses livres, ses souvenirs, sa famille, sans un regard, sans une pensée pour cet univers où elle avait vécu. Ceux qu'elle embrassa ce fut distraitement. Elle n'écoutait pas ce qu'ils lui disaient. Elle me regardait, sans songer à tempérer l'éclat de son visage malicieux. Aucun regret de quitter sa mère, ses amies. Aucune prévenance pour celles qui attendaient d'elle peut-être un dernier signe de gentillesse. Elles ne comptaient plus. Le passé était effacé, et dans ce présent si prometteur, ma femme se tendait vers son avenir.

J'avais l'impression qu'elle n'emportait rien, qu'elle laissait là, son enveloppe de jeune fille, pour renaître femme. Peut-être aux autres parut-elle cruelle, mais comme je fus touché par cette attitude délibérée ! Je redoutais justement ces adieux, ces recommandations, ces promesses de nouvelles, ces embrassades, ces pleurs attendris dont semblent ne pas pouvoir se passer les familles. Qu'avais-je donc dit, qu'avais-je donc inventé, qu'étais-je donc, quelle femme enfin était-elle, pour qu'elle osât se montrer si impatiente de s'enfuir avec moi ? J'ai là, une photographie prise en Normandie, quelques jours après. Le soir de notre arrivée à R..., après avoir pris possession de notre chambre, nous nous étions acheminés vers la plage. Il était tard. Nous avions dîné dans une salle à manger déserte, servis par un très vieux et très peu expert maître d'hôtel, dont la grosseur et la rubicondité n'avaient sans doute pas été les seuls obstacles à un meilleur avancement. La nuit était complète quand nous sortîmes de table. Nous marchâmes un moment dans le sable ; puis nous nous assîmes sur une poutre, le dos appuyé à une barque échouée. Nous n'osions pas rentrer dans notre chambre. Nous aurions voulu passer la nuit là, l'un près de l'autre. C'était la première fois depuis notre mariage, que nous nous trouvions seuls, en pleine nuit, dehors, libres d'agir. Nous causâmes. Peut-être pour tromper une attente, par timidité devant des gestes désirés. Nous avons toujours pris le plus vif plaisir à nous parler. Je ne sais pas pourquoi quand nous étions ensemble, nos sensations intérieures, nos pensées étaient tellement excitées. Au lieu de les conserver en nous, nous les exprimions. Tenez, imaginez un peu, la sorte d'ivresse qu'on éprouve avec un ami parfois, quand il est comme vous disposé à remuer le monde. Souvenez-vous de nos longues causeries, de nos chers entretiens. Vous avouerai-je qu'avec ma femme je prenais plus de plaisir encore, que jadis avec vous ? Vers minuit, le temps fraîchit. Nous nous étions insensiblement engourdis, ne coupant plus que par de rares propos nos de plus en plus fréquents silences. Les nuages entraînés par le vent s'éloignèrent ; les étoiles parurent et la lune. Nous rentrâmes.

Les fenêtres de notre chambre donnaient directement sur la mer. Mais bien qu'il fût agréable de s'y tenir, dès le matin nous sortions. La plage s'étendait sur une très longue distance. Nous y passions nos journées. La photographie que j'ai là, je l'ai prise quand ma femme dormait sur le sable, un peu avant midi. Elle venait de prendre son bain et séchait au soleil son corps

tout humide. On distingue en arrière-plan, la ligne imprécise qui limite idéalement au large, entre le ciel et l'eau, la portée du regard. L'éclat de la lumière est peu vif. Je me souviens qu'en ce début de juin nous avions presque frais. Les pluies étaient fréquentes. Le ciel souvent gris et le soleil rare. Une nuit cependant, je ne sais par quelle perturbation de l'atmosphère, le temps devint orageux. Dans notre chambre où de plus bonne heure nous nous retirâmes, nous ne pouvions dormir. Le soleil était depuis longtemps éteint. L'obscurité mêlait la plage à l'océan. J'avais poussé le lit contre le balcon de telle sorte qu'il était quasiment en dehors de la chambre, en plein air. Je portai ma femme, l'étendis sur les draps. Elle était lasse et grisée par une longue promenade le long des dunes. La chaleur, la fatigue l'avaient jusqu'ici malgré elle tenue éveillée, mais là, à l'air, caressée par des souffles plus légers, elle s'assoupit rapidement. Je la dévêtis avec précaution. Elle resta sans bouger, plus pour ne pas rompre son engourdissement que par paresse. Je recouvris son corps nu de couvertures, la bordai, puis à mon tour dévêtu, vins m'étendre le long d'elle. Mais je ne pus dormir. Je trouvais la soirée merveilleuse. Son visage vers moi tourné, offrait un profil adouci par la pâle clarté de la lune ; son bras replié au-dessus de sa tête se mêlait à ses cheveux défaits ; son épaule nue saillait. Je la regardais dormir mais j'évitais de poser mes regards sur ses paupières. Il me semblait qu'il eût suffi de ce contact pour l'éveiller. J'avais, durant tout ce temps, l'esprit occupé de rêves, de projets, si confus et si variés, que je suis resté ainsi longtemps et que je n'ai pas senti quand mes yeux se fermaient. Ai-je dormi vraiment ? Ou bien ai-je vécu cette nuit-là, une vie très particulière, aussi unique qu'inhumaine ?

Un après-midi, comme le ciel était plus maussade encore que de coutume, nous eûmes froid sur la plage et revînmes à l'hôtel. Le temps était glacé, coupé d'ondes brèves et brusques. Nous montâmes dans notre chambre. Pourquoi soudain l'un et l'autre fûmes-nous oppressés ? D'où vint ce désir plus fougueux et plus sauvage ? Nos corps avaient déjà depuis plusieurs jours été au-devant de leur plaisir, mais jamais encore ainsi. Ce soir-là, nous fîmes porter le dîner dans la chambre.

Cette autre photographie a été prise au large de la côte sur un bateau de pêche. Elle me représente et je ne suis pas très bien réussi. C'est ma femme

qui l'a tirée, je me souviens. Elle a dû être gênée par le roulis. Nous avions décidé un pêcheur à nous accepter à son bord. Il avait été convenu que nous embarquerions à deux heures du matin. Nous fûmes exacts au rendez-vous et pourtant c'est à grand-peine qu'au milieu de la nuit nous pûmes nous lever, alertés par la sonnerie d'un réveil que la femme de chambre nous avait prêté. Il fallut allumer. Au dehors, la nuit était noire. Tout cela n'était guère encourageant si j'ajoute que nous avions trois kilomètres à parcourir dans les dunes, pour rejoindre le port. Mais nous nous habillâmes cependant, et une fois sur la route, l'exercice aidant, nous nous trouvâmes fort dispos. Nous emportions notre repas et des vêtements chauds sur le conseil du marin. Le port où nous parvînmes au bout d'un moment était silencieux. Les barques se balançaient dans des moirures de lune. Sur le quai, personne. L'ombre nous entourait de toutes parts. Un vent vif venant de la terre fouettait nos visages. Nous appelâmes. Silence. Nous appelâmes encore. Alors un bruit de sabots peu à peu se fit plus distinct et deux silhouettes devinrent visibles. Nous descendîmes derrière le marin et son mousse, l'escalier de pierre dont les dernières marches plus gluantes trempaient dans l'eau. Nous prîmes place dans une barque de dimensions très réduites que l'on appelle sur ces rivages un picoteux. En quelques coups de rames nous fûmes contre le bateau lui-même, ancré au milieu du port. L'homme et l'enfant très minutieusement, très distraitement, préparèrent le départ, accomplirent leurs manœuvres habituelles. Nous ne disions rien. Tout notre plaisir venait de l'étrange impression que nous avions d'être en pleine nuit sur ce bateau, près de ces deux êtres que nous ne connaissions pas et qui travaillaient sans nous prêter la moindre attention. Cela pouvait ressembler à une fuite, un complot, à une expédition secrète, du moins l'enfant que j'étais encore, le supposait... La marée descendante nous attira mollement hors du port sans déranger nos rêveries et c'est en pleine mer, loin des côtes devenues invisibles que nous vîmes le jour se lever.

Maintenant le marin parlait. Il parlait lentement, racontant sa vie, redisant ses vieux espoirs, mais il y avait un silence si grand sur cette mer d'aube que sa voix par moments avait l'air suspendue au-dessus des flots, ou bien sans qu'il y mît aucun effet, elle devenait plus grave, comme enflée par le vent tiède qui accourait au-devant du soleil. Tout en parlant il dirigeait sa voile, serrait un nœud, taillait une encoche, si précis dans ses gestes et si absent de

ses paroles que c'était comme un monologue sans fin, scandé par le clapotis de la houle contre la coque. Nous nous taisions toujours, évitant de lui poser la moindre question. Nous l'écoutions, nous détournant parfois de lui, pour mieux suivre en nous sa pensée. Mais il ne semblait pas sentir notre présence, et bien qu'il n'eût rien dit s'il avait été seul, on pouvait supposer qu'il eût aussi bien bavardé sans témoins. Cependant quand le jour fut levé et que nous découvrîmes sur la mer au loin, à l'horizon les voiles de toutes les barques du port dont nous n'avions pas encore soupçonné la présence, le vieux se rapprocha de nous et se mit à préparer les engins, pour pêcher le maquereau. Il installa perpendiculairement à chaque bord deux longues gaules, y fixa des filins armés d'un hameçon appâté. La pêche était simple : elle consistait à relever l'un après l'autre les filins, à enlever le poisson et à remettre un nouvel appât. Mais ce qui était pénible, c'était que le filin mouillé, sans cesse glissant dans les mains, entaillait les paumes. L'homme avait de profondes cicatrices, comme des sillons rugueux et parfois à vif où le filin courait. Nous prîmes peu de poisson. Il y avait trop de vent. Ce fut du moins la raison invoquée. Mais de fait vers neuf heures, alors que la matinée s'annonçait si belle, le ciel se couvrit brusquement. Le soleil qui à l'aube avait jailli du fond de la mer, pâlit, disparut. La pluie presque aussitôt se mit à tomber, drue, cinglante. Une bise âpre enfla la voile, coucha la barque. Le pêcheur avait rangé ses engins, pris la barre, mis son bateau en position de fuite afin d'éviter d'aller contre la direction du grain. Au loin, à travers le rideau de pluie le balancement excessif des autres barques (bien que la nôtre ne parût pas tellement secouée) nous permettait d'évaluer la violence des vagues. Nous dûmes bientôt rentrer dans la cambuse : la pluie nous glaçait. Il régnait dans cet étroit réduit une ignoble odeur de poisson séché, d'huile de moteur, de renfermé. Je n'y pus tenir, fus malade et dus me tenir à l'extérieur. Ma femme au contraire, accroupie à l'abri dans ce réduit, se comporta si bien qu'elle étonna le marin. Vers dix heures, aussi subitement qu'il s'était gâté, le temps s'arrangea, le soleil reparut la pluie ayant cessé, la mer devint plus calme, puis très calme. Nous rentrâmes vers midi, avec la marée, déjeunâmes sur le pont, avec un grand appétit et, après avoir rejoint le quai et quitté nos marins nous allâmes prendre un café très fort dans un cabaret du port pour vaincre le sommeil.

L'après-midi fut radieuse. Nous nous étendîmes dans les dunes chaudes où poussent seulement les bouquets de chardons, nous dormîmes, puis vers le

soir, délassés, je lus à haute voix à ma femme près de moi allongée, le premier chapitre d'Adolphe.

Une autre photographie de l'album, nous montre quelques semaines après. Dès notre retour nous nous étions installés à Bordeaux et j'avais repris mon travail. C'est le matin. Il est très tôt. Nous sommes sur la pelouse du jardin : nous jouons avec un vieux ballon de rugby, que j'ai encore. On est en juillet. Sur ce cliché, nos visages paraissent tels qu'ils l'étaient, éclatants et joyeux dans la lumière de cette matinée d'été. Je revois ces jours. Nos corps étaient brunis. Nos pieds nus s'enfonçaient dans l'herbe douce. Il y avait de grands arbres au feuillage dense où des milliers d'oiseaux invisibles chantaient. La maison que nous habitions à cette époque était modeste et le jardin qui la continuait était étroit, mais il était lui-même bordé de jardins immenses emplis de fleurs et de tilleuls qui embaumaient. Aussi avions-nous l'illusion, dans le maigre espace du nôtre, d'occuper seulement un coin d'un parc très vaste où nous aurions pu tout aussi bien circuler si tel avait été notre goût, caprice dont nous n'avions pas besoin de demander l'exécution impossible pour en jouir. Bien que le soleil ne fût pas encore très chaud, nos visages étaient perlés de sueur. Quand nous avions fini, nous nous douchions avec le tuyau d'arrosage, puis nous étendions dans l'herbe au soleil pour sécher. C'est à ce moment que les fleurs déjà suffisamment échauffées commençaient d'embaumer. Nous sortions rarement. Ce quartier était éloigné du centre, un peu perdu, à l'écart des lignes de tramways et des passages d'autos : aussi nul bruit n'en venait rompre le calme. Les rues même avoisinantes étaient désertes, toute animation réfugiée sur le derrière des maisons, dans les jardins invisibles. Nous menions une délicieuse vie cloîtrée, sans nouvelles du dehors, oublieux du temps, dans cette grande ville brûlée de soleil, presque vidée de ses habitants qui l'avaient fuie pour gagner les bords de l'océan.

Le soir, à cause de l'eau stagnante des bassins, nous devions mettre une moustiquaire à notre lit. Pour ne pas attirer les moustiques nous avions même pris l'habitude de nous déshabiller sans lumière. Et tant la chaleur était étouffante, montant de la terre des jardins partout dès la tombée du jour arrosés, nous nous étendions sur le lit sans nous couvrir. Chaque nuit de ce torride mois de juillet, éveillés par la légèreté de l'air et par la fièvre que cause la brûlure du soleil sur la peau, nous nous aimâmes. Je ne sais quel désir succédant aussitôt à notre langueur ne cessait de nous posséder. Nos

mains moites portaient à nos corps des frissons renouvelés. Notre volupté s'accroissait à mesure que notre fatigue devenait plus certaine. C'étaient d'interminables glissements, d'inconscientes caresses. Nous apprenions avec nos paumes, avec nos jambes, avec notre poitrine, avec nos reins ce que la conversation ou la tendresse n'auraient jamais pu nous révéler. Chaque grain de notre peau, chaque muscle, chaque nerf devenait susceptible de nouvelles sensations. Et de même que nous avions deviné dès le début à quel point nos goûts pouvaient ou se confondre ou s'opposer, nous devinions dans cette ombre, à un geste, à un murmure, à la moindre précipitation, la variété de nos sens.

J'aperçois à la suite d'autres photographies, rangées par ordre, que nous avons prises, six mois, un an, deux ans après. Ce sont toutes celles de nos vacances, toutes celles qui rappellent la présence d'amis dans notre maison, celles de nos voyages. Et parce que le soleil est quand même leur meilleur aide, voilà que la plupart de ces photographies sont des témoins de nos étés et de nos printemps. À peine deux ou trois pour mentionner que nous vivions aussi pendant l'hiver. Mais à cause de cela, il y a de grands trous dans le souvenir du passé que cet album tente de conserver. C'est moi qui dois sans repère, m'efforcer de retrouver dans d'autres images plus fragilement recueillies dans mon esprit, la trace d'événements, de jours, d'époques, où la pluie, le vent froid, parfois la neige, souvent la tristesse des jours déjà trop courts assombris encore par un ciel sans lumière — et dans un autre ordre, les manteaux, les couvertures, l'atmosphère chaude du dedans des maisons — ont composé le décor quotidien. Les vues tentées alors, portent sur elles un terne reflet. L'éclairage insuffisant n'a pas permis aux ombres de bien s'opposer aux parties plus en relief. C'est comme si on avait tiré le cliché derrière un voile, et les êtres ou les objets qui y sont surpris ont sur eux je ne sais quelle cendre qui pousse étrangement à ne point les regarder trop longtemps, comme si on pouvait supposer que ce sont des images irréelles de fantômes mêlés à des accessoires de cauchemar. Rien de plus trompeur cependant. La vie absente de ces grisailles, animant nos présences, y créait le même contraste que celui qui consiste à porter une lampe dans une pièce où la nuit de la ville, l'hiver, à travers les vitres apporte ses blafardes lueurs. Tout d'un coup ces meubles, ces tentures, ces sièges, ces cadres contre les murs,

craintivement tassés dans leurs ombres et comme recélant des choses intruses ou malfaisantes, sourient à la lumière qu'on a portée, semblent s'ordonner, reprendre la pose comme les membres d'un corps de ballet et ainsi nous retrouvons en eux, après l'avoir cru effacé par un masque hostile, leur visage familier, et c'est seulement alors que nous avons plaisir à nous installer au milieu d'eux, en bonne compagnie. De même dans l'éclat lumineux de notre maison, le soir, on aurait pu retrouver nos poses de l'été, après avoir cru tout d'abord que l'hiver les avait changées quand nous regardions les pâles clichés que nous avions alors pris.

C'est donc le plus souvent à ceux où l'éclairage intense et le plein air ont permis les plus fidèles copies d'instants de notre passé, et donc à ceux qui ont été pris dans le plus bel été que je demande parfois du secours. Je passe l'une après l'autre toutes celles d'Hossegor, toutes celles de San Sébastien, toutes celles de Marmande. Là je suis en barque sur le lac d'Hossegor, là ma femme s'avance en canoë, là elle court en maillot au-devant d'une vague énorme qui écume comme un marbre, là elle est devant la voûte blanche d'une villa basque. Et là partout, la voilà prise sur la terrasse de l'hôtel ; au dessin de ses robes je reconnais leurs teintes : la bleue, la rose, la pervenche, la mastic. Plus loin ce sont des photographies prises à la maison. Il y a des groupes d'amis, de parents. Enfin en voici qui ont été prises à Lisbonne, à Tanger. Et d'autres encore à Vigo, à Malaga, à Grenade. Tiens, voici Marseille, voici Soller, Valdemosa. Sur toutes, ma femme resplendit. Quand je la revois ainsi, si bien portante, si joyeuse, je me demande comment elle a pu tomber malade. Elle m'avait bien raconté qu'étant petite fille, elle était si fragile, si menue — à sa naissance on n'avait, paraît-il, jamais vu de bébé aussi petit — que son père, — que je n'ai pas connu, car il a été tué à la guerre, — ne pensait pas qu'elle pourrait vivre. Il l'entourait de soins constants, l'envoyait chaque année dans la montagne pour la fortifier. Plus tard, quand elle fut étudiante, elle travailla tellement pour se présenter à l'école des Chartes qu'un jour, apprenant depuis des semaines des pages entières de mots latins, elle avait eu une sorte d'éblouissement et n'avait pu lire une ligne de plus. Elle avait dû interrompre brusquement ses études, renoncer à l'examen. Et même il lui était venu une telle horreur des livres qu'elle ne pouvait pas en ouvrir un sans avoir une nausée. Elle fit de l'anémie cérébrale. Elle ne voulait voir personne, s'enfermait. Ou bien elle allait se promener avec sa mère dans la campagne

loin des maisons. Elle ne pensait alors, m'avoua-t-elle, qu'à se tuer. Puis la santé était revenue petit à petit et c'est un peu après que je l'avais connue, au moment même où elle se disposait à quitter sa petite ville dont les mœurs étroites l'étouffaient, pour aller vivre à Paris une vie indépendante. J'aimais qu'elle me racontât son passé ; qu'elle me racontât la petite fille qu'elle avait été, les pensions où elle allait, les amies qu'elle avait eues, celles qui étaient mortes, le roman qu'elle avait écrit sur un carnet à cinq ans, ses succès scolaires, son premier bal, son premier voyage à Paris, son premier voyage à Nice, les vendanges dans la propriété de ses parents, les fêtes de Noël, sa communion solennelle, les promenades en break, sa nourrice, ses bonnes, les soirées données chez sa grand-mère, les départs en vacances, le vieux cheval blanc sur lequel on la juchait, ses crises mystiques, les fois où elle avait été la plus joyeuse des petites filles, les fois où elle avait eu si honte, les fois où elle avait été si fière ; j'aimais qu'elle me racontât les pièces costumées dans lesquelles elle avait été tour à tour une libellule, Jeanne d'Arc, un poussin, la vierge Marie. Grâce à elle, j'apprenais le nom de ses poupées, les plats qu'elle confectionnait avec mystère et qu'elle offrait à son père qui devait les goûter et la complimenter même si c'était immangeable, les jeux qu'elle inventait, les scrupules qui l'assaillaient quand elle avait par exemple reçu des sous pour s'acheter des bonbons, et que le curé avait dans son sermon parlé de la charité, ou quand en classe sa maîtresse l'incitait à se priver pour gagner des indulgences et qu'elle hésitait à jeter dans le caniveau sa bille de chocolat ; et surtout ses rêves d'enfant, ses voyages imaginaires, ses lectures si précoces qu'à quinze ans elle avait lu toute la littérature classique, toute la bibliothèque de son oncle et même toute la bibliothèque municipale où elle allait depuis des années piocher les livres les plus divers sous l'œil bienveillant du bibliothécaire dont elle était la seule pratique. Chez elle ne l'avait-on pas surprise plus de mille fois accroupie sous un fauteuil, ou couchée derrière un canapé, à l'écart de tous, n'entendant rien, oubliant l'heure du dîner, se cachant ainsi pour qu'on ne l'envoie pas au lit, et lisant, lisant inlassablement ?

Ce goût de la lecture, elle l'avait retrouvé ensuite en même temps qu'elle retrouvait la santé, mais elle sentait qu'elle ne pourrait jamais plus s'astreindre à des études aussi épuisantes. Qu'importait ? N'était-elle pas bien portante ? Et il est vrai que pendant quatre ans jamais elle ne fut malade. Je ne compte

pas les rhumes et les malaises coutumiers. La vie saine que nous menions, le sport auquel je l'avais conquise avaient sur elle les meilleurs effets et pour ma part j'avais totalement oublié son enfance, son adolescence maladives. J'ai besoin de m'assurer que ce temps qui fut si rare n'est que suspendu, qu'elle guérira comme elle a déjà guéri. Le docteur G. a beau m'écrire avec optimisme, je sens bien que son état reste stationnaire, que les progrès sont quasiment nuls. Se montrer patient, attendre, toujours attendre et espérer. Mais que sortira-t-il de tout cela ? Que sais-je ? La nuit entre elle et moi est complète. Quand j'écris au docteur, je ne mesure pas toujours les termes que j'emploie, je m'emporte, je l'accuse, je lui reproche de ne pas mieux réussir. N'ai-je pas tort ? Et quand je reçois la visite de la mère de ma femme, car elle vient me voir de temps en temps, je recommence. Je ne sais pourquoi je me suis mis dans la tête qu'elle voulait se venger, qu'elle voyait ma femme à mon insu et tentait de la détourner de moi. Mais dans quel but agirait-elle ainsi ? Est-ce parce que j'ai refusé de vivre avec elle comme elle le désirait, depuis que ma femme a quitté Bordeaux ? Est-ce parce que je réponds si mal à son affection passionnée ? Dès qu'elle arrive à la maison j'éclate. La pauvre femme a le don de me mettre hors de raison. Je l'accable, l'injurie, et plus je la vois se courber, plus elle a l'air peinée, plus elle s'étonne, plus je m'emporte. Et ainsi tout le temps. Comment depuis quelques mois suis-je devenu si violent ? Pourquoi ces colères soudaines, ces rages qui me prennent ? Désiré-je passer à toute force pour un monstre ?

Bordeaux, le 25 novembre 1933

En vérité, ma femme a-t-elle jamais été heureuse ? Il m'arrive d'en douter. Ne m'a-t-elle pas avoué un jour durant sa maladie qu'elle avait connu l'ennui des femmes comblées ? Mais c'était un ennui intérieur, invisible. N'avait-elle pas toutes les marques extérieures du bonheur ? Ne donnait-elle pas aux gens le spectacle d'une femme passionnément amoureuse ? Eût-on songé à la courtiser ? Je ne rougis pas de vous l'écrire : rien ne me paraissait plus naturel que le don de son amour. Elle me consacrait toutes ses heures, toutes ses journées ; ne s'intéressait qu'à ce qui m'attirait ; subordonnait enfin ses goûts aux miens. Ainsi, tout ce qu'un homme peut recevoir d'une femme je l'ai eu. Tandis que moi je lui ai parfois manqué, j'ai manqué parfois de ferveur, de patience. Et si j'ai pu, sans le lui reprocher, m'étonner de lui voir porter si peu d'attention à la partie matérielle de notre vie, j'ai été injuste. Si elle se pliait à certains travaux n'était-ce pas pour moi ? N'avait-elle pas raison de refuser de se limiter aux soins qu'une femme ordinaire donne à son ménage ?

J'ai dit qu'elle s'ennuyait. C'est que nous n'étions que rarement ensemble ; pas assez. Elle n'était pleinement heureuse qu'avec moi. L'été, par exemple, quand nous partions en voyage, elle passait un mois délicieux. Mais le reste de l'année, vous le savez, nous vivions avec sa mère. Je partais le matin à mon travail sitôt levé. Je revenais pour déjeuner, et là, si je voulais voir ma femme seule quelques instants, je devais m'enfermer avec elle dans notre chambre. Encore devions-nous supporter les moqueries de sa mère, que nos

moindres apartés agaçaient. Je ne la revoyais plus ensuite que le soir pour dîner. Pendant mon absence à quoi pouvait-elle se distraire ? Il n'y avait rien à créer dans cette maison que sa mère dirigeait avec un rare exclusivisme. Lire ? Sortir ? Voir des amies ? quel vide pour une amoureuse ! Les jours se suivaient pour elle, sans heurts, mais sans grande fantaisie. Elle n'avait d'autre perspective que de m'attendre. Et si elle s'interrogeait, ne devait-elle pas se juger inutile ? se dire : « Mon mari a sa vie au dehors, ses activités ; ici dans cette maison tout marche sans moi ; à quoi suis-je bonne ? à qui suis-je indispensable ? » Ce motif est revenu bien souvent ensuite, quand malade elle se désespérait.

Le soir, parfois, nous sortions. Moins souvent sans doute que son désœuvrement de la journée ne le réclamait. Elle avait avec la venue de la nuit et des lumières, de soudaines envies de fête ; elle semblait s'éveiller, revivre. Ses yeux brillaient, son visage prenait plus d'éclat. Elle me regardait alors comme si j'étais un dieu pouvant tout donner, pouvant tout accorder. Pauvre petite ! pourquoi était-elle si soumise ? Quel dieu en effet n'aurais-je pas dû être pour que ce mirage dure !

Pour donner un sens à sa vie, je l'avais décidée à écrire, ayant découvert en elle à la fois une sensibilité particulière et un don. Mais il m'avait fallu longtemps insister et je ne sais si elle ne céda pas pour me plaire. De fait, elle se montrait très paresseuse et n'en finissait pas d'écrire le court roman qu'elle avait inventé. Elle passait des semaines entières sans y toucher, gâchant ses journées en futiles diversions.

Il fallait que je sois près d'elle. Alors elle s'y mettait. Je me souviens de nos soirées. Le plus souvent, pour la mettre en train je lui lisais un livre à haute voix. Elle s'étendait sur le divan, le haut de son corps relevé par des coussins et elle tricotait en m'écoutant. J'étais près d'elle, assis dans un fauteuil. Je mentirais si je ne reconnaissais pas que j'ai la nostalgie de cette paix. Certes une telle paix n'est pas toute la vie, et il y avait en moi trop de révolte et d'inquiétude pour la tolérer toujours, mais certaine mollesse s'y plaît et s'y engourdit.

C'est ainsi, après m'avoir écouté lire un moment, que parfois lui venait le désir d'écrire. Elle se levait, prenait son manuscrit. J'arrêtais aussitôt ma lecture. Je venais m'asseoir près d'elle au bureau, j'ouvrais un autre livre et

lisais silencieux. Je voyais sous la lampe, sa tête gracieusement penchée sur les feuillets. Elle avait un air sérieux, appliqué, de petite fille, de bonne élève. J'entends encore le grattement familier de sa plume, seul bruit qui meublât notre silence. Ce grattement s'interrompait de longs instants, repartait, s'alentissait, s'accélérait soudain et par quelque défaut du papier ou quelque brusquerie de sa main, devenait plus fort, plus heurté. Je me plaisais à fermer les yeux et à rester engourdi par ce grattement de plume, par le bruit des feuillets qu'elle froissait en les retournant, par sa respiration distraite, enfin par tout ce qui trahissait près de moi sa présence. Quand je sortais de ce rêve je voyais son front haut à la peau finement tendue, une peau un peu jaune, mais transparente ; je voyais ses cheveux, la courbe de ses sourcils perdue dans le profil incliné, le bas de sa lèvre à moitié noyé d'ombre. Elle me surprenait parfois à la regarder ainsi. Alors elle souriait. Elle venait s'asseoir sur mes genoux, mettait son bras autour de mon cou et me lisait ce qu'elle avait écrit. La pièce était tiède, imprégnée de notre bonheur ; la lampe avait de doux éclats tempérés. Tard ensuite nous passions dans notre chambre.

Grâce à un ami cher, dont l'amitié fut admirable, ma femme n'eut pas à plaider la cause de son livre. Il plut à l'éditeur auquel cet ami l'avait soumis. Il parut bientôt après. Cependant elle en retira peu de joie me semble-t-il. Il est vrai qu'alors elle était déjà malade. Je dus moi-même corriger les épreuves, correspondre avec l'éditeur. Quand je lui en parlais, elle avait l'air de ne pas comprendre mon agitation. Elle s'indignait de me voir, selon elle, porter plus d'attention à ce livre qu'à sa santé. Mais n'était-ce pas pour l'obliger ?

Ce livre enfin lui causa une autre peine, ce fut d'être mal accueilli par plusieurs personnes de son entourage. La jalousie le disputant à la sottise, les poussa à croire qu'elles avaient servi de modèles aux personnages. Elles se plaignirent. Ma femme en fut très affectée. L'argument qu'elle avait développé dans ce petit roman, mettait aux prises des caractères dont les réactions n'étaient pas sans vérité. Mais ils n'étaient pas la copie de figures réelles. Ce n'est que bien plus tard qu'elle s'aperçut et qu'elle me révéla, qu'elle avait donné à son insu à ses personnages des sentiments et des pensées à elle. Elle était donc loin en écrivant ce livre, de penser à autrui. Mais l'orgueil des sots est étrangement vain. N'auraient-ils pas dû réfléchir avant de l'accuser ? Respecter un livre écrit avec une telle sincérité ? Comment les profanes osaient-ils être sévères ? Comment pouvaient-ils flétrir si

délibérément ce qui les dépassait ? Ne savaient-ils pas la difficulté qu'ils avaient les uns et les autres, à composer un malheureux texte de quelques lignes ?

Devant ces attaques, je pris énergiquement la défense de ma femme, remis ces fâcheux à leur place. Mais ma femme était déjà si malléable, si impressionnable, que je ne pus la consoler. Elle ne cessait de se lamenter d'avoir été si mal comprise, si durement jugée. Et moi qui l'avais connue si confiante, si naïve, toujours prête à aller au-devant de la sympathie d'autrui, je la vis souvent depuis désabusée et sceptique.

Ma femme, trop raffinée pour se contenter d'un bien-être matériel, d'ailleurs acquis, n'a donc pas non plus aimé assez la vie de l'esprit, pour y trouver le bonheur. Était-elle au moins heureuse sexuellement ? Je l'ai cru longtemps, mais je ne le crois plus.

Si je l'ai cru longtemps c'est sa façon d'être qui m'a égaré. C'était une femme extrêmement délicate, très pudique, très réservée. Nos rapports sexuels n'étaient jamais vulgaires ; ils n'étaient non plus jamais simples. J'avais toujours crainte de la froisser, d'être indiscret. J'en étais arrivé pour la caresser, à l'endormir d'abord de douces paroles.

On avait l'impression que pour elle tout se passait dans un rêve, qu'elle subissait un sortilège. Du reste, elle semblait y prendre du plaisir, le manifestait. Mais était-elle sincère ? Je me demande si ces râles, si ces soupirs, dont j'étais béatement orgueilleux n'étaient point de complaisance.

Par contre, sa tendresse était exquise, jamais artificielle. Elle avait les plus jolis gestes du monde, se livrait aux plus charmants badinages. Et, bien que depuis des mois j'aie été privé de ces douceurs, je n'arrive pas à en perdre le souvenir. J'étais moi-même très tendre avec elle. J'aimais particulièrement l'avoir près de moi, la prendre dans mes bras, la bercer, baiser son visage, ses mains, ses cheveux. Je voyais dans ce goût le signe du plus pur amour. Mais cela lui suffsait-il ? Attendait-elle autre chose de moi ?

Vous le voyez, ce n'est pas une entreprise ordinaire que de se mêler de comprendre certaines femmes. Je m'y suis tellement perdu que parfois, j'ai eu la sensation de l'analyser trop. Peut-être eussé-je dû vivre plus simplement, ne

pas tant me préoccuper de ce qui pouvait ou non la contenter ? Puis d'autres fois au contraire, je me suis accusé de n'avoir pas été assez perspicace. Il est vrai d'ailleurs que ma femme m'apparaissait comme une sorte de sphinx. Il suffisait qu'elle ironise pour que je balbutie. Peut-être l'ai-je mal écoutée, mal préparée aux confidences ? Peut-être ai-je été distrait, trop sérieux ? Mais, à quoi bon y revenir ? N'est-il pas déjà trop tard ?

Quant à moi je ne sais guère où j'en suis. Ai-je été heureux ? Le bonheur que je crois avoir eu était-il de bonne qualité ?

De quel examen de moi-même suis-je capable ? J'entrevois la facilité avec laquelle, tant de vices de mon caractère peuvent se métamorphoser en vertus. Tantôt je suis dupe de ce jeu ; tantôt c'est autrui. Il m'arrive aussi de le condamner : il porte atteinte à l'estime que je voudrais me porter. Mais j'ai l'esprit trop facile pour lutter longtemps. Au lieu de tendre vers un état tout à fait sincère, au lieu d'en arriver à ne plus calculer, à ne plus truquer, je me laisse aller. J'aime me laisser berner par mes propres masques, et berner aussi ceux qui m'approchent. C'est pourquoi du reste j'ai surtout abusé ceux auxquels je voulais le mieux plaire. Je m'ingéniais pour qu'en leur présence mes monstres fussent étourdissants. Vous avouerai-je qu'ensuite je me méprisais ?

Tendre à la sincérité ? Sans doute m'y serais-je vraiment appliqué, si j'avais cru possible d'y parvenir. On sait bien que dire toute sa pensée c'est répéter un certain nombre d'idées dont on a hérité par éducation ou dont on a reçu le dépôt à son insu. Qui peut se vanter d'avoir une idée à soi ? De l'avoir véritablement découverte sans le secours de la mémoire, de la culture ou des influences ? L'homme est le véhicule idéal des microbes et des concepts. Il reçoit et il transmet. Les plus grands penseurs, n'ont bâti leurs œuvres qu'avec des matériaux préparés par les générations précédentes. Un auteur lit dans l'ouvrage d'un aîné une pensée de laquelle il tire une autre pensée tout opposée. Mais quand il la livre au public, celui-ci ignore sa provenance. Il la qualifie d'originale. Puis à son tour, un cadet s'en inspirera et le hasard peut qu'elle soit le point de départ de développements et d'idées qui bouleverseront toute une éthique ou tout un art. Mais qui saura d'où vient ce flux ? Il n'y a donc pas exactement de l'invention, de l'imagination : ces qualités sont

relatives ; il faut qu'elles admettent le jeu de l'esprit qui les nourrit. On voit bien, que toutes les idées à peu près peuvent être combattues, défendues avec succès. Il suffit d'un bon avocat. C'est pourquoi je voudrais n'être jamais dupe de ce que j'écris. Or le fait même que je l'écris montre que je le suis. Au point limite de cette tendance on trouve la négation de toute écriture. Un individu parfaitement lucide devrait se trouver empêché d'écrire. Aussi peut-on estimer que les moins frivoles écrivains ne livrent que des esquisses, que des brouillons. L'art d'écrire en est encore à balbutier.

Tout au contraire les résultats obtenus par les savants ont en soi une valeur. Ce n'est bien entendu qu'une valeur d'actualité, dont les siècles ont raison. La terre n'a pas toujours été ronde, ni Jupiter plus grosse que Vénus, ni l'air liquéfiable, ni les phénomènes électriques définis. Alors les plus grands savants n'avaient pas idée de ces choses. On peut aujourd'hui se moquer de leurs illusions, de leurs faux calculs, de leurs principes élémentaires, cependant ils ne sont pas plus ridicules que ne le seront plus tard ceux de notre époque.

Je n'admire pas tellement les gens à idées. En leur compagnie, je ne suis pas tant séduit par ce qu'ils professent, qu'épouvanté par le nombre des théories qu'ils négligent. Pourquoi en arrivent-ils toujours à raisonner comme des spécialistes ? On dirait qu'ils redoutent la diversité de leurs désirs. Ils sont ceci ou cela et rien d'autre ; se limitent ; s'imposent des contraintes ; renoncent à tout ce qui ne peut entrer au service de leur idéal. Mais sont-ils sincères ? Leurs options volontaires ne sont-elles pas artificielles ? Leur enseignement ne sera-t-il donc pas inutile ?

Comment nous-mêmes alors pourrions-nous devenir sincères ?

J'aimerais être assez subtil pour deviner mes mobiles. Mais ne puis-je que me surprendre ? Voici quelques traits toutefois :

J'écris ; ma main guidant ma plume vient de commencer à tracer un mot qui ne convient pas au sens de la phrase. Je le laisse. Pourquoi ? Pour ne pas avoir à le biffer. Je n'aime pas qu'une page soit raturée. Je vais donc me ronger l'esprit, afin de donner une autre tournure à mon texte. Mais ainsi

j'arrive à n'exprimer plus du tout la pensée que j'avais en tête. J'en ai inventé une autre par accident. Que vaut ce hasard ?

Je parle. Je développe une idée à propos de n'importe quoi. Soudain je me sens bifurquer malgré moi. Voilà que j'ai changé d'opinion. Que croyez-vous ? Que je vais m'arrêter, revenir en arrière, ne pas duper plus longtemps celui qui m'écoute ? Non, je l'entraîne au contraire sur ce nouveau terrain. Bientôt, le malheureux, subjugué, m'approuve. Je l'en méprise : c'est le comble de la cruauté. Mais qu'y puis-je ? Je ne suis pas maître de ce jeu et le plus déchiré, c'est encore moi-même.

Je médite. De vastes problèmes s'organisent dans mon esprit, pendant que je marche dans la rue. Mais quelle autre partie de mon esprit, calcule en même temps la place où je dois poser mes pieds pour éviter les flaques d'eau ? Quelle autre encore, un peu après comme je ressens une soudaine douleur dans le bras, entremêle mes abstraites pensées et des réflexions d'ordre médical ? Quelle autre encore me permet de philosopher à la fois et d'évoquer quelque libertinage à la vue d'une femme qui me devance et dont la silhouette est agréable à regarder ?

Est-ce en m'analysant ainsi que j'arriverai à me connaître ? Ne risqué-je pas au contraire de me perdre dans la confusion et la diversité de mes penchants ?

De grâce, obligez-moi à rompre ces habitudes. Je ne vis pas naturellement. Je ne mène pas la vie d'un homme normal, encore moins la vie d'un homme intelligent. Mais qu'est-ce que l'intelligence ?

Voyez-vous, je suis incorrigible. Je ne peux écrire un mot sans poser une question. Il vaut mieux que je pose la plume.

Je vous écrirai dans une huitaine. Peut-être serai-je moins compliqué ?...

Genève, le jour de Noël 1933

À qui m'eût dit, il y a quinze jours, que je passerais le jour de Noël à Genève, assis dans la chaude et intime salle du Bavaria, j'eusse souri. Genève jusqu'ici m'était doublement étrangère. Trop de gens m'en avaient envoyé trop de cartes, pour que j'aie encore le désir de la connaître. J'étais à l'avance désintéressé de son décor. Le bleu du lac, le vert cru des feuillages, le rouge des toits, le blanc des navires et des cimes, faussement révélés sur ces cartes me rendaient la ville irréelle. Genève n'existait point ; ou du moins cette eau trop bleue, ces ponts, ces îles, ces édifices, trop somptueux, trop fardés, semblaient morts. On aurait juré la représentation d'une maquette. Ce qui me dispensait de jamais insérer le nom de Genève dans la liste de ces points de mire de mes voyages futurs. J'avais pu cocher Vienne, Moscou, Trieste, Tunis, Carthagène, jamais Genève. Cependant m'y voici, par un jour triste, tout décontenancé de ne pas la trouver telle qu'on me l'avait inventée. À l'abri, dans ce café, du vent aigre qui balaie les avenues, à l'écart des promeneurs patients en parade de jour de fête, je contemple à travers les vitraux de la devanture le ciel gris, l'horizon bourré de brume, l'eau troublée du lac où les canards blancs, les bateaux à roue, semblent frileux, abandonnés. Il est quatre heures. Le jour déjà s'assombrit. La salle est à demi pleine, chaudement éclairée, colorée par les boiseries, les nappes rouges et blanches, les costumes des serveuses. Le percolateur installé ostensiblement sur le comptoir, ostensiblement brillant, ostensiblement respecté, préside.

Une fumée fuse. On apporte le café dans de grands récipients d'étain. Le service est discret, silencieux. Les gens lisent des journaux de langue allemande, attachés par une ficelle à un manche. Les murs sont couverts de dessins de Derso, de Kélen, caricatures d'hommes célèbres par leur amour pour les jeux diplomatiques. Et je vous écris rassuré.

Rassuré, car j'ai quitté Bordeaux très inquiet. Il y a eu exactement vendredi huit jours, j'ai reçu soudain l'avis que ma femme était très mal et me réclamait. Nul autre détail. J'allai aussitôt à la poste, envoyai un télégramme ainsi conçu : « Aie confiance. Arrive. Bons baisers. Zobain. » Je n'avais qu'un train le soir même à dix heures. Je pris à l'avance mon billet à la gare où j'étais allé me renseigner, revins à la maison, mangeai, puis retournai travailler jusqu'au soir. Dans le train, je ne pus dormir. J'étais angoissé. Cette lettre reçue m'affolait. Que s'était-il passé ? La lettre était datée du mercredi : que de choses possibles en deux jours ! Il faut moins d'une seconde pour changer la vie en mort. N 'avait-il pas fallu l'opérer ? Était-elle seulement vivante ? N'allais-je pas la trouver ?... Ou au contraire n'exagérais-je pas mes craintes ? Peut-être était-elle déjà mieux ? Et cette lettre ne devait-elle pas me persuader qu'il n'y avait rien de grave ? Sinon, un télégramme... Mais aussi n'avait-on pas voulu me ménager ? À l'arrivée, le docteur maladroitement, peu à peu m'apprendrait tout. Encore toute une nuit, toute une journée sans rien savoir, sans pouvoir être joint. Les lettres, les télégrammes possibles resteraient dans ma boîte à lettres. Moi-même du train en mouvement je ne pouvais téléphoner. Et pendant ce temps, ma femme était seule, sans soutien, loin de chez elle, dans quel état ? Je savais qu'en certains cas extrêmes, le chirurgien prend sur lui d'opérer sans attendre l'arrivée du mari. Peut-être l'opération était-elle déjà terminée ? Réussie ? N'allais-je pas trouver à l'hôtel sa chambre vide ? On me dirigerait vers la clinique. J'y trouverais ma femme assoupie, le visage tendu, les mâchoires serrées, mais sauvée. Mais ne me cachait-on pas aussi la vérité ? N'avait-elle pas eu un accident ? Une chute de ski ? La colonne vertébrale... le corps mou comme une loque, la forme jadis nerveuse, abandonnée par son ressort, inerte et sans vie... Enfin, même si mes appréhensions n'étaient point fondées, comment allait-elle me recevoir ? Ses dernières lettres, vous le savez, étaient d'une maladive amertume. Son émotivité, la jetant encore dans des excès de sentiment qu'il faudrait éviter de brusquer ou d'exalter, pourrais-je au moins m'expliquer ? Son état

permettrait-il que nous causions ? Ne me faudrait-il pas aussi insister auprès du médecin pour qu'il accepte de m'entendre ? J'étais persuadé, je vous l'ai confié, que la famille de ma femme, sa mère, sa sœur, son beau-frère, un prêtre ami, agissaient contre moi. Je supposais qu'ils entretenaient avec elle une correspondance clandestine dans laquelle en me calomniant ils la détournaient de moi. C'était faux sans doute et absurde, cependant ne savais-je pas que ce prêtre avait été la voir ? Lui-même me l'avait écrit. Qu'avait-il pu lui dire ? Ne l'avait-il pas confessée ? Oh ! sûrement il n'avait pu me nuire volontairement. Je l'avais toujours considéré comme un homme honnête et droit. Il me montrait de l'amitié, m'estimait. Il n'ignorait pas que je l'avais hébergé bien souvent, que je lui avais donné quelque argent pour l'aider à vivre. Il n'avait eu qu'à se louer de ma gentillesse à son égard ; gentillesse toute naturelle puisqu'il était l'ami de ma femme et de sa mère. Mais sans vouloir me nuire n'avait-il pas pris parti inconsciemment contre moi ? Qu'on juge de mes doutes. Je n'étais, dans l'incertitude, que suspicion. Et du reste, mais là j'anticipe, n'ai-je pas trouvé durant mon séjour, il y a deux ou trois jours, dans les papiers et les livres de ma femme que sur son désir j'ordonnais, une lettre de sa sœur qui la met en garde contre moi ? Ma femme elle-même ne m'a-t-elle pas avoué que sa mère avait prétendu que j'avais mal parlé d'elle ? Revenons au récit.

Durant cette nuit de voyage le train avait traversé Périgueux, Limoges, Montluçon sans que j'aie rien obtenu de ces villes que leur nom répété d'un bout du train à l'autre par le convoyeur, noms venus jusqu'à moi à travers la vapeur des conduits fusant sur le quai blafard, à travers la glace embuée, à travers les rideaux tirés, à travers mes pensées. Entre Gannat et Saint-Germain-des-Fossés, le train stoppa. Nous étions dans une petite gare dont je n'ai pas retenu le nom. Le jour pointait. La vitre était recouverte de givre. Je ne pus voir l'extérieur. Je me levai, sortis du compartiment, longeai le couloir, ouvris la porte du wagon. Je n'avais jamais vu la neige. Je veux dire que je n'avais jamais vu de paysage sous une telle épaisseur de neige. J'avais vu parfois l'hiver en ville, tomber quelques flocons. Certains matins aussi en me levant, j'avais aperçu à travers les fenêtres de ma chambre, les toits blanchis des maisons voisines. Enfant, j'avais marché dans la neige des rues et amassé sous mes souliers de lourdes semelles blanches. J'avais même modelé et lancé des boules. Enfin, chez ma grand-mère, n'avais-je pas été convié par des

paysans à des chasses aux alouettes ? Il faut se lever avant le jour, aller poser le long des rangs de vigne ou des sillons des terres labourées de longues lignes, portant de loin en loin des nœuds coulants en crin, où l'oiseau s'étrangle quand il vient piquer le grain qu'on a mis comme appât. Il faut attendre des heures, sans bouger, accroupi au bout du champ. La neige tombe sur l'étendue silencieuse des terres et recouvre les manteaux de fins cristaux. Mais je n'avais jamais vu sur le sol une carapace si épaisse. La petite gare, les maisons, les arbres et les divers objets laissés dehors : une table, une brouette, une échelle, un banc, portaient un dur gâteau qui les soulignait comme une gouache. Je questionnai le contrôleur que j'avais rencontré dans le couloir. Pourquoi cet arrêt prolongé dans une si petite gare ? On attendait une correspondance. Des hommes bottés, gantés de laine, le visage enveloppé, armés de pelles, dégageaient des voies. La neige s'amoncelait. La couche par endroits trompait l'œil : on ne reconnaissait plus les objets qu'elle dissimulait ; elle rompait leur forme, leur volume. Serré dans mon manteau, je restai quelques minutes à la portière, regardant et sans trop sentir le froid, mais quand je rentrai, je me sentis glacé ; transi par cette nuit sans sommeil. Je somnolai ensuite jusqu'à Saint-Germain. Au buffet j'avalai un grand bol de café au lait. De la neige partout. Les hommes d'équipe couraient les mains dans les poches, la casquette enfoncée sur les oreilles. Sur le quai, les traces de pas avaient souillé la neige : il n'y avait plus qu'une boue grisâtre et glissante. Les wagons fumaient de toutes parts avec des sifflements étouffés. Une lueur triste régnait dans le compartiment surchauffé. Nous repartîmes. Je me souviens être resté toute la matinée dans mon coin, immobile, abruti ou engourdi par les bruits et le mouvement du train. Nous arrivâmes à Lyon à midi. Le ciel était jaune, livide. Le givre fondait sur les vitres et l'on commençait à apercevoir la campagne. Rien ne me parut jamais plus lugubre, plus désolé que ces régions. Il me semblait m'enfoncer dans un pays étrange et mal accueillant. Ni mes sens, ni mon corps, ni mes pensées ne s'accordaient à ces contours, à ces images. Nul éclat sur les murs des maisons, des usines ; nul éclat sur la terre, sur les roches ; nul éclat sur le feuillage des grands bois sombres que nous traversions avec fracas. Du noir, du blanc, comme un négatif. Une lassante monotonie dans l'âpreté de ces horizons... À mesure que mon voyage s'écourtait, plus rude, plus sauvage devenait le paysage. Des tunnels, des ponts sur des torrents gelés, des pentes côtoyées où une maigre végétation de bruyères se perdait sous la neige. Des

pans rocheux, des villages lointains, de petites gares franchies dans un atroce et grêle bruit de sonnerie, de plus importantes, annoncées à l'arrêt, dans l'air doux de l'après-midi, par un bonhomme à l'accent inconnu. Enfin, à B..., je descendis. On m'avait assuré que là j'aurais une correspondance. Mais, vu la saison, le trafic étant ralenti, il n'y avait pas de train pour D... avant le soir. Si je l'attendais, je n'arriverais que tard dans la nuit. Tout le monde serait couché ; l'hôtel endormi. Il me faudrait appeler, sonner. C'était impossible. Je sortis de la gare, demandai si une voiture ne pourrait me conduire. On me dit qu'avec une telle couche de neige, c'était peu probable. La route n'était sans doute pas déblayée et aucun conducteur n'accepterait. Mais cet avis était faux. Un chauffeur se proposa et nous partîmes aussitôt. Déjà la nuit tombait. Il y avait cinquante kilomètres à parcourir. Au fond de la voiture, blotti dans mon manteau, sous mes couvertures, les pieds glacés, je restai immobile. Le chauffeur ne parlait pas. Il conduisait vite. Bientôt nous fûmes dans la campagne, longeant la montagne par une route en lacets. De chaque côté, la neige en tas, déblayée, formait remblai. Il n'y avait de place que pour une voiture. Malgré les chaînes, elle se lançait dans de grandes embardées, zigzaguant dangereusement. La nuit était maintenant complète et le chauffeur avait allumé ses phares. Personne sur ces routes. Parfois au loin devant nous, la cloche d'un traîneau, ou bien se rangeant sur le faîte du talus de neige, des enfants encapuchonnés revenant de l'école, que l'éclat de nos phares, vivement, arrachaient à l'ombre pour les y replonger aussitôt, cependant qu'une seconde retentissaient leurs cris. Dans les villages, la voiture, suivant la route, décrivait les courbes que limitent les maisons pressées les unes contre les autres. Des carrés de lumière orange, indiquaient la présence d'une fenêtre ou d'une porte vitrée sur les murs. On entendait une sonnette agitée à l'entrée d'une boutique, par une femme en pèlerine. Un passant en sabots, s'écartait. Et nous nous enfoncions à nouveau dans une nuit effrayante. Dans quel monde perdu, inhumain, solitaire, ma femme se trouvait-elle abandonnée ? Pourquoi l'y ayant conduite, avais-je accepté de l'y laisser ? À l'automne, je vous l'ai dit, le paysage était plus souriant. Je ne lui connaissais pas alors ce sinistre visage qu'il a l'hiver, une fois le soir tombé. Comme c'est triste ici, comme c'est triste, répétais-je tout bas. L'incertitude où j'étais de l'état dans lequel j'allais trouver ma femme, ce crépuscule glacé, ce décor, cette course dans la campagne hostile, silencieuse, cette chaude et égoïste lueur des maisons fermées, tout cela m'angoissait. J'étais à bout de nerfs,

vidé. Pendant tout ce voyage en voiture je sombrai dans le plus grand désespoir. J'avais la sensation que quoi qu'il pût m'arriver plus tard, je n'oublierais pas ce voyage, les circonstances dans lesquelles je l'avais entrepris, les pensées qui m'avaient préoccupé. À chaque nouveau village je me croyais arrivé. Cela n'en finissait pas. Enfin au bout de deux heures, je m'aperçus que nous nous engagions dans l'allée d'un parc : je reconnus celui de l'hôtel. La voiture stoppa devant le hall. Je réglai, fus salué à l'entrée par le personnel, débarrassé de mes bagages, et sur mon désir, conduit à la chambre de ma femme. À travers les couloirs, je marchais comme un automate, pas très sûr de la réalité de ces événements.

La femme de chambre m'annonça. On me dit d'entrer. Ma femme était couchée, un peu pâle, et il me parut que ce n'était pas tant sa maladie que l'émotion de me revoir qui amenuisait ses traits. Un jeune homme assis près de son lit, qu'on ne me présenta que le lendemain, et avec lequel elle bavardait sans doute avant mon arrivée, se leva, salua, se retira. La mère de ma femme était là également. Elle était arrivée avant moi, car pareillement prévenue. Je la saluai sans plus et m'avançai vers le lit. Elle nous laissa seuls. Ma femme ne m'attendait pas à cette heure. En quelques mots je lui expliquai pourquoi j'arrivais plus tôt. Puis je me tus et elle aussi resta sans parler. Nous nous regardions avec intensité, avec bonheur. Nous nous embrassâmes enfin. Je ne savais toujours pas trop que dire. Elle-même, dès que j'avais paru (elle me le rapporta ensuite) avait senti fondre en elle ses ressentiments et elle se trouvait un peu affolée à l'idée de ne plus pouvoir les rassembler, et d'avoir à changer l'attitude qu'elle avait dû se commander en prévision de ma venue. Je m'approchai d'elle après avoir quitté mon manteau, ôté mes gants. Je pris son poignet, le baisai. Et, tellement j'étais bouleversé je ne sus que mettre ma tête dans mes mains que j'avais jointes et je restai là un moment immobile comme si ce contact avait pu apaiser ma fièvre. « Il faut que nous parlions » me dit-elle en retirant ses mains. Mais elle dit cela d'un air tendre, sérieux. « Certes, lui répondis-je, je suis venu pour cela aussi, mais avant, comment vas-tu ? Que s'est-il passé ? » Elle me raconta qu'elle avait eu une deuxième crise, de la même nature que la première, mais moins forte. On avait immédiatement mis de la glace sur son ventre. Actuellement elle ne souffrait plus. Le médecin pensait même que d'ici quatre ou cinq jours elle pourrait se lever. Je fus soulagé d'apprendre que mes craintes avaient été exagérées. Quant aux

pensées qu'elle voulait aussitôt me confier, nul plus que moi ne désirait les connaître. Je m'assis sur son lit. Nous parlâmes, enfin nous retrouvant, remis tout d'un coup comme par miracle, sur ce plan particulier où notre bonheur avait été possible. Nos cœurs se devinaient, nos mots allaient les uns au-devant des autres. En quelques secondes ce fil mystérieux de notre entente était retissé. Et je l'entendais et elle m'entendait et nous nous comprenions comme aux plus beaux jours. Il m'est assez difficile de vous donner une idée de notre conversation, pleine d'aveux dont j'avais ma part, de regrets, de pardons qui ne valaient que pour nous. Nos manques, les miens, dirais-je (car qu'avais-je à lui reprocher ?) qu'elle jugeait si graves, je les acceptais sans les discuter, sentant encore de l'outrance dans ses reproches et ne voulant pas risquer de la buter. Je ne cacherai pas que j'étais venu avec l'intention de savoir enfin si elle était disposée ou non, à rentrer à Bordeaux. Mais bien qu'elle fût en état de m'écouter, dans cette chambre tiède, près d'elle, je ne parvenais plus à ordonner mon raisonnement. La lampe du lit repoussait dans l'ombre les murs de la pièce, répandait sur le lit une lumière rose. Ma femme était à demi-assise, le dos soutenu par deux oreillers. Elle avait une chemise de nuit blanche, très fine, presque transparente mais sans dentelles, qui lui donnait un air plus délicat, plus fier encore que de coutume. Ses cheveux paraissaient bruns, disciplinés par le chignon qu'elle avait roulé. Autour de ses yeux un cerne nacré de femme qui a pleuré et qui tout à coup s'anime de bonheur. Le ton de notre conversation fut d'abord posé, le ton de deux amis qui se rencontrent et qui se questionnent. Nulle trace de gêne dans ces échanges. Nul silence pénible, et même nulle tromperie. Puis peu à peu elle s'exalta. On aurait dit qu'une fois renseignés sur nous-mêmes, ayant résumé ce proche passé, nous abordions le drame proprement dit. Je voulus alors arrêter ma femme, surseoir, car je redoutais pour elle toute fatigue. Peut-être aussi étais-je las, mal disposé à l'écouter, à me replonger encore dans d'aussi pénibles souvenirs. Mais elle ne cessait de me questionner. Elle pressait ma main à chaque instant dans la sienne, m'attirait, m'embrassait, puis soudain me repoussait comme prise d'un doute, le visage plein de courroux. Je suivais avec un peu d'inquiétude ces oscillations de sa pensée. Il était tellement visible qu'elle avait peur de mes aveux. Ce qu'elle voulait c'était que je me disculpe. Ainsi sa conscience serait en repos. Elle pourrait m'accueillir. Sinon... oh ! sinon, elle se refusait à envisager ce sinon, c'était au-dessus de ses forces. Mais comme alors une douceur insidieuse s'emparait d'elle, elle se

raidissait contre un pardon trop facile. Elle devenait à nouveau agressive, sceptique, butée. Enfin, l'ayant fléchie par ma bonne foi, elle reprit plus tendrement ses griefs, la voix mêlée aux larmes. Et comme elle se taisait épuisée, je lui parlai, d'abord avec quelque ressentiment. Après tout pourquoi plaider coupable si elle n'était pas, ne voulait pas être indulgente ? N'avais-je pas le sentiment d'avoir convenablement agi ? Puis je me calmai à mon tour, examinai un à un posément ses griefs, lui montrai en quoi elle les grossissait, en quoi elle manquait de mesure. Et ainsi, j'en venais à m'écouter parler, et je me dégoûtais d'entrer dans ce jeu au moment même où ses grands yeux fixés sur moi avec un émerveillement de jadis buvaient mes paroles. Elle était si tendue qu'elle cessa bientôt de me voir et perdue dans un songe qui semblait admirable, se parlant comme à elle-même, elle répéta : « Oui, tu as eu de graves torts, Zobain. Tu as été souvent dur et je t'en ai voulu. Mais c'est fini, je suis heureuse. » Après un silence, elle ajouta : « Je me figurais que je ne t'aimais plus. Quelques heures encore avant que tu arrives, je ne savais pas si je te recevrais. Il me semblait que tu ne m'étais plus rien. Et maintenant, oui, je sens que je t'aime toujours. » Pendant qu'elle prononçait ces paroles que j'entendis confusément et dont je ne me souvins, avec précision, que le lendemain j'avais été attiré je ne sais pourquoi par ses mains. En parlant, elle les joignait dans un geste qui lui était coutumier. Je me mis à penser qu'elle avait des mains qui s'ouvraient étrangement, comme des mains de danseuse bâli. Cela m'avait souvent frappé, et c'était un détail sans importance, mais alors il occupa toute ma pensée. Comme tout était déformé ! Valait-il de donner tant de répercussion à notre drame ? De prendre des attitudes tour à tour si humiliées et si distantes ? À quel point étions-nous sincères, étions-nous dupes ? Au moment le plus pathétique, n'étais-je pas distrait ?

Un peu plus tard, je me retirai, passai dans ma chambre. J'étais mal à l'aise dans ce linge, dans ces vêtements que je n'avais pas quittés depuis la veille. Je me dévêtis, pris un bain. Ce qui me peinait surtout à la réflexion, c'était qu'elle m'eût dit qu'elle n'avait pas été heureuse durant ces quatre années de mariage, alors que tant de preuves attestaient le contraire, que tous nos parents, tous nos amis, vous-même, aviez maintes fois été témoins de la joie dont ne cessait de rayonner son visage. Aurait-elle pu mentir ? Sa vie de femme avait-elle été vraiment gâchée par mes maladresses ? Certes, je l'avoue, de cette amoureuse, je n'avais pas su faire une repue. Tant je la

respectais, je n'avais jamais osé la traiter en vainqueur. Peut-être, en effet, la nuit, étendu près d'elle, après l'avoir comblée de caresses, mais non assouvie, guettant l'emprise du sommeil sur sa fatigue heureuse, souvent m'étais-je demandé, si je n'aurais pas dû, au risque de la blesser, achever sa possession. Mais je redoutais ces violences. Avec toute autre femme je n'eus pas hésité, insoucieux, même si j'avais pu avoir le désir de l'une d'entre elles, de son estime. Tandis que rien ne m'était plus précieux que l'estime de ma femme. Je ne voulais pas lui paraître brutal. Trop souvent, durant nos fiançailles, elle m'avait confié l'horreur que lui inspiraient les hommes vulgaires et grossiers. Oui, là est ma faute. J'aurais dû comprendre que ce complément naturel était nécessaire à notre vie. Ces pensées m'agitaient pendant qu'allongé dans la baignoire je me savonnais. Mais était-ce la tiédeur de l'eau ou ces aveux intérieurs qui me délassaient ? Un immense bien-être m'envahissait. J'étais comme délivré d'un poids. Je me sentais léger, gai et j'aurais même chanté. Au fait, pourquoi donc ne chantai-je pas ? Je crois que j'en fus empêché justement par cette euphorie. En m'humiliant tout à l'heure je me figurais avoir effacé le passé. Ma femme ne s'était-elle pas aussi accablée ? N'en avais-je pas joui au fond de mon cœur ? N'avais-je pas paru magnanime ? Et quand dans mes bras, pleurant d'énervement et de détente, elle avait parlé d'elle-même, de repartir avec moi, de quitter ce froid pays, n'avais-je pas feint de refuser ? Ne m'étais-je pas risqué, contre le désir de mon égoïsme, à la dissuader ? Je ne voulais pas qu'elle prenne une aussi grave décision sous le coup de l'émotion que mon arrivée avait provoquée. Il fallait qu'elle réfléchisse, qu'elle attende d'être guérie, si sûr à cet instant de mon pouvoir que je devenais téméraire. Je me lançais dans ce beau rôle, jouant au généreux. Et je lui expliquais comment tout cela se passerait. Dans quelques semaines, elle jugerait la situation avec plus de calme. Alors libre et consciente elle pourrait choisir. Ou vivre avec moi, ou vivre sans moi. Du reste, dans ce dernier cas, je m'offrais de l'aider, de lui faciliter ses entrées dans un milieu favorable à ses goûts, tout en restant à l'écart. Elle m'écoutait, éblouie, me sachant gré de ma générosité, tandis que tout à fait grisé je poursuivais, comme excité de voir son visage s'illuminer à mesure que je devenais plus sublime et sans me douter que je serais le plus malheureux, le plus délaissé des hommes le jour, où, dans un délai plus ou moins lointain, elle déciderait peut-être de me fuir.

Le soir même je vis le médecin. Dès nos premiers mots, je sus que ma hâte à me disculper, n'avait d'égale que sa hâte à me mieux connaître. En septembre il m'avait à peine vu, ne savait rien de moi. Il avait donc dû en écoutant les confidences de ma femme essayer de deviner quel homme j'étais. Mes lettres ne lui révélaient pas grand-chose. Le docteur S..., qui lui avait écrit, ne m'avait pas beaucoup défendu. Bref, il avait été orienté sur une fausse piste tout en gardant le soupçon qu'il se trompait. Je l'éclairai aussitôt. Je repris notre histoire depuis le début, en entrant dans les plus petits détails. Il me laissa parler pendant près d'une heure sans m'interrompre. Enfin je lui avouai combien j'étais malheureux que mes maladresses et mes hésitations aient pu être si sévèrement jugées. Il assura que tout homme épris et délicat eût agi de même à ma place. Ma femme était frêle, de conformation étroite, j'eusse été imprudent en m'obstinant. À son avis, elle n'aurait pas pu avoir d'enfant sans risquer les plus graves opérations. Il m'approuva donc. Selon lui on n'avait pas à me reprocher la nature de mes caresses. Ce que j'avais osé, qui ne l'avait osé ? On sait ce que sont les jeux sexuels. Quel barbon, quelle matrone irait hypocritement s'effaroucher ? Se scandaliser ? Avec des ménagements, du grand air, du repos, une vie saine, ma femme retrouverait son équilibre. Et guérie, elle verrait d'elle-même qu'elle avait exagéré la gravité de mes manques. Ce qui l'effrayait un peu, c'était ses excès de pudeur. Il n'avait jamais vu une femme aussi honteuse de son sexe. Tout ce qui s'y rapportait l'horrifiait. Il ne parvenait pas à la raisonner, à l'amener à envisager les relations sexuelles avec plus de simplicité. Les autres femmes n'étaient-elles pas soumises aux mêmes exigences, aux mêmes misères ? Vainement jusqu'ici il avait tenté de le lui expliquer. Il me quitta en me serrant la main et me promit de revenir le lendemain.

Je retournai alors auprès de ma femme qui avait très légèrement dîné pendant mon absence. Je pris la détermination de me charger moi-même des soins. Je me souvenais trop de cette période où j'avais été si bien écarté, où l'on avait si bien su donner autour de moi de l'importance à ces concours. Je n'avais point besoin d'infirmière, ni de parents. Je demandai seulement qu'on m'initie. La tâche principale consistait à changer la glace toutes les deux heures. Je devais pour cela m'installer dans sa chambre. J'y fis dresser un lit pliant. Et chaque nuit de deux heures en deux heures je me levais, vidais la vessie de son eau, puis me glissais sur le balcon, (où avant de me coucher,

j'avais placé des morceaux de glace dans un seau), emplissais la vessie et venais vite la rapporter en grelottant. Je soulevais les draps, arrangeais la flanelle qu'on posait entre la peau et la vessie et remettais tout en place. Je procédais si doucement que ma femme très souvent ne s'apercevait de rien, ne se réveillait pas. Je la regardais dormir quelques instants, la bordais avec précaution et retournais m'étendre sur mon lit étroit après avoir éteint la veilleuse. Matin et soir, je prenais la température. À l'heure des repas je l'aidais à manger, lui coupais sa viande, lui passais à boire. Je l'aidais aussi à sa toilette, enfin l'égayais le mieux possible.

Le lendemain était un dimanche. La neige était tombée en abondance toute la nuit, épaississant encore la haute couche. Mais le soleil était éclatant et le ciel d'un bleu très pur. Le docteur vint comme convenu. J'étais près du lit de ma femme comme il entra. Elle l'accueillit avec joie, lui tendit les deux mains et lui dit, avant qu'il ait pu prononcer un mot : « Docteur, je suis bien heureuse. » Il profita de ces bonnes dispositions pour lui parler de notre entretien de la veille. Elle l'interrompit pour lui répéter ce qu'elle m'avait dit quand j'étais arrivé, qu'elle voulait partir tout de suite avec moi : « Mon mari ne veut pas. Il veut que j'attende encore. Mais je suis décidée. » Le docteur se tourna vers moi, me sourit et répondit qu'en effet j'avais raison et qu'elle devait m'écouter. Il se montra ensuite très satisfait de la détente que ma venue avait provoquée. Et en sortant, il termina par ces mots : « Avouez, chère petite madame, que nous avons eu raison d'appeler votre mari. »

Dès onze heures, malgré l'air vif du dehors, je pus ouvrir les deux portes-fenêtres donnant sur le balcon et le soleil envahit la chambre de son éclat, se répandit en chaleur sur le lit. Je voyais ma femme renaître doucement. Je ne me lassais pas de la contempler, sans doute parce que j'en avais été depuis des mois privé. Je vous ai écrit dans une précédente lettre quelle importance j'attachais au visage de l'être aimé. Eh bien ! je découvrais en la regardant ce matin-là, que j'avais vécu auprès d'elle pendant des années sans m'étonner de son visage. J'avais été trop diversement attiré pour ne détailler que ses traits. Et maintenant eux seuls m'occupaient, comme si, dans sa maladie, tout ce qui lui restait de vie s'était réfugié là. Chaque ondulation de sa chevelure, chaque paupière, chaque tempe, prenait une coloration, une apparence inobservées jusqu'alors. Si je baisais ses yeux, mes lèvres en recevaient une fraîcheur que j'avais connue, mais point définie. Il y avait dans son regard, dans son port de

tête, dans son sourire, des nuances fugaces que j'aurais voulu peindre. Parfois même, je suspendais une phrase, frappé par tant de beauté.

La femme de chambre entra, demanda si madame avait bien dormi. C'était une énorme fille, au teint pâle, douce, familière, optimiste. Rien qu'à la voir on oubliait ses inquiétudes. Profitant de cette présence, j'observais ma femme occupée à lui répondre et un peu détournée de moi. Ainsi je pouvais mieux surprendre sur ses traits la marche de ses métamorphoses. Elle avait, devant cette fille, une manière de railler son mal, de rire de ses misères, que la moue de sa bouche rendait douloureuse : on sentait qu'elle renonçait à extérioriser ses désarrois ; mais l'autre ne s'en apercevait pas. Ce gentil courage, mêlé à tant de faiblesse, tant de malchance, ôtait à la pitié éprouvée ce qu'elle a parfois de médiocre. Mais très vite son regard se reposait sur moi ; là il semblait m'interroger un instant (comprends-tu au moins, toi, ma misère ?), puis rassuré sans doute, se mouillait. Sur ce visage mobile, un simple sourire confiant naissait. Enjouée, pleine de mansuétude, elle rassura la femme de chambre qui sortit. Alors, levant le bras, elle me tendit la main : j'approchai...

Mais pourquoi vous décrire ce visage que vous connaissez ? Peut-être pour mesurer mon impuissance à y parvenir. Cette gauche tentative m'a empli de confusion. Si vivante que ma femme puisse paraître à travers les lettres que je vous envoie, je gage qu'un inconnu n'aurait pas, en les lisant, la moindre idée d'elle. Il la verrait sans doute bien différente de ce qu'elle est, et, somme toute, assez proche de son propre rêve. Il ne saurait pas, quand ces lettres livrent ou croient livrer le secret même de sa chair et de ses pensées, qu'elle a des cheveux châtains, ondulés, séparés par une raie sur le milieu du front, et roulés sur la nuque en un dur chignon lisse. Il ne saurait pas que son front est haut, un peu bombé, que ses oreilles sont petites et très irrégulièrement cachées sous ses bandeaux. Il ne saurait pas qu'entre ses yeux et ses oreilles, ses tempes sont l'endroit le plus doux et le plus vivant. Il ne saurait pas que son nez est retroussé, ni qu'elle a les plus gracieuses épaules du monde...

Ma femme n'a eu ici que des amis. Je l'ai vue partout inspirer la sympathie ; cependant sa réussite a cette fois plus de valeur. Les gens qu'on mène dans cette station pour y soigner leurs nerfs, et plus particulièrement les

jeunes femmes, ne sont pas aisément fréquentables. On les voit souvent exaspérés, souvent abattus. Leur humeur est inégale. Ils ont des amitiés soudaines, passionnées, puis vous détestent le lendemain. On ne peut se fier à eux. Il semble que leur caractère est tel justement que ce dont ils souffrent, il faut qu'ils en rendent autrui responsable. Ils se plaisent à nouer les intrigues les plus sordides, deviennent cancaniers, pervers. Brouilles, liaisons, calomnies, caprices à travers desquels ma femme est passée. Dès son arrivée, elle a su tenir à distance les plus dangereux, les plus indiscrets. Comme ce n'est pas une coquette, elle a vite su apaiser les jalouses, et comme elle n'a rien d'une femme facile, elle a découragé les chercheurs d'aventure. Bientôt elle est devenue comme une médiatrice entre ces détraqués, elle a servi de confidente à ces malheureux, qui au lieu de se soigner, s'épuisent davantage encore en jeux sexuels ou psychologiques. On la respecte ; elle est à part. Du reste, son cas n'a pas de loin la gravité des leurs. Beaucoup sont là depuis des années, à la merci d'une heure d'angoisse un peu plus forte où le belladonal ne suffira pas. Le médecin avec lequel je bavarde chaque jour, me cite des cas :

Un jeune homme paraît guéri. Le sommeil revient, l'appétit, l'entrain ; plus de crises. Et même à le croire, plus d'idées de suicide. On relâche la surveillance. Mais ce n'était qu'une feinte. Il se tue.

Un autre revient ici chaque année depuis sept ans. Le séjour l'apaise. À la fin de l'automne il repart confiant. Puis, revenu à Paris dans sa famille, au bout de huit jours, une fugue. Quand on le retrouve, après qu'il ait chaque fois tenté de s'empoisonner, on doit le remettre en traitement. Pourquoi ces suicides ratés ? Est-il lâche à la fin ? Ou est-ce hasard ?

Une jeune fille, qui se porte bien, qui est riche, qui est comblée, promène avec elle un ennui constant. Elle ne veut qu'entrer au couvent, mais pleure des journées entières dès qu'on a l'air d'accepter et accable sa famille, l'accuse de vouloir l'enfermer pour se débarrasser d'elle. On ne peut la tirer de là. Toute diversion lui semble concertée. Elle rumine dans sa chambre en marchant

d'un angle à l'autre. Si on frappe, elle se barricade. Une heure après, elle descend, parle à tous. Personne alors ne pourrait deviner qu'elle est malade. C'est la plus aimable, la plus équilibrée des jeunes filles.

Tous souffrent terriblement, paraît-il, et doivent sans cesse lutter pour consentir à vivre. Cependant ils écoutent leur médecin comme des enfants. Aussi les accidents sont rares. Livrés à eux-mêmes, beaucoup se tueraient. Ici la plupart du temps, ils n'osent pas. Ils se sentent, ou se croient soutenus, aidés. Je suis étonné de l'action qu'ont les médecins sur leur volonté. Par la simple conversation, ils les apaisent. Et l'on voit leur visage reprendre une expression plus confiante. Jusqu'à la prochaine crise, ils vont redevenir les plus exquis des êtres. Mais tout ce monde se raconte. Chacun a son cas, chacun ses malheurs. Je n'ai pas l'impression que ces motifs de chagrin aient une valeur. On sent bien que ce n'est qu'un prétexte car ce motif détruit, un autre le remplace, parce qu'il en faut un, qu'importe sa vraisemblance. Chez tous, immense histrionisme et chez les femmes surtout, bovarysme constant. Ces mises en scène me déconcertent parfois, et je ne sais quand je suis au milieu d'un groupe et que la conversation se poursuit, si je ne rêve pas, tellement l'audace des propos, la nudité ou l'insolence des aveux, sont extravagants. Ce n'est plus de la vanité, ce n'est pas non plus manque d'éducation. Mais ces attitudes, ces discours dont chaque auteur est dupe m'impressionnent et me gênent. On en veut à ces pantins de leurs mouvements dérisoires. Rien de plus épouvantable à entendre. Ils se noient, ils s'enlisent, tout le jour et toute la nuit quand ils ne peuvent dormir. Quel courage, quel espoir de guérir faut-il qu'ils aient pour se supporter une heure de plus ? Je conçois ce tourment qu'est le leur : ne plus savoir ce qu'on vaut, ne plus croire à ses mérites, se sentir perdu et malgré tout ne pas pouvoir s'empêcher de lire dans les yeux d'autrui sa condamnation. Oh ! comme ces pauvres visages mentent. Comme ils veulent ne pas mourir ! Mais qui peut les sauver ?

À cette époque de l'année, les hôtels sont presque vides. La majeure partie des malades ont regagné leur ville, leur maison, leur famille. Il ne reste ici que ceux qui, trop indécis, n'ont pas même le courage de quitter leurs habitudes, leurs amis, leur docteur. S'en aller, pour eux, équivaut à un envol

dangereux. Sauront-ils vivre seuls ? Sauront-ils prendre un train ? Louer une chambre dans un hôtel, poser des questions, demander un horaire ? Auront-ils la force de parler à des inconnus, de revoir le monde bruyant des rues ? On est souvent obligé de venir les chercher. Ce petit groupe s'est resserré autour de ma femme. Tous sont aimables, en dehors de leurs mauvais moments durant lesquels ils se cachent, et l'on sent bien qu'elle les domine : je veux dire qu'elle a sur eux un pouvoir bienfaisant. Hélas ! que n'a-t-elle ce pouvoir sur elle-même ? ce jeune homme, qui le soir de mon arrivée se trouvait dans sa chambre, le baron de W... et sa femme si charmante, le célèbre R..., Madame S..., Mademoiselle T..., Madame P..., une Russe, viennent la voir chaque jour.

Il est six heures. Il fait nuit dehors depuis longtemps. Je vous écris toujours du Bavaria qui maintenant s'emplit de gens qui, venant de l'extérieur, fument soudain comme le percolateur. On se sent là au chaud comme dans un atelier de repassage. Sans doute vous demandez-vous pourquoi je suis venu à Genève aujourd'hui ? Je vais vous le dire. Comme je pars demain pour Bordeaux et que ma femme va mieux, elle a voulu absolument que je vienne visiter cette ville. Nous sommes partis en auto après le déjeuner. Ce n'est pas loin : à peine vingt kilomètres. Il a été convenu que pendant que je me promènerais elle irait s'asseoir dans un cinéma, car elle doit éviter de marcher, et que nous nous retrouverions au Bavaria. Mais j'ai vite été las de déambuler, et je suis venu l'attendre ici à l'avance. Elle ne va pas tarder à arriver. Je suspends donc ma lettre et la reprendrai si je peux ce soir dans ma chambre, après dîner, avant de me coucher.

Le même soir : 11 heures.

Une semaine avait passé depuis mon arrivée. Ma femme, le matin se reposait, allongée dans son lit en répétant patiemment à haute voix des phrases optimistes : « Je vais bien. Mon corps est sain, mon esprit est clair. Rien ne me tourmente, etc... », appliquée, attentive à tout mettre en œuvre pour guérir, avec un goût neuf, peut-être inspiré par ma présence. Pendant ce temps je restais silencieux dans un fauteuil, un livre à la main, mais le plus

souvent la regardant et si touché par sa ferveur, elle avait l'air d'une petite fille récitant sa leçon, que j'avais chaque fois les larmes aux yeux. Le stupide, c'est qu'on se laisse aller à écrire de telles choses. Soi-même, l'émotion passée, on la sent hors de mesure. Cependant elle a été réelle et forte. Mais comment l'exprimer ?

Ma femme prenait aussi plus de soin d'elle-même. Je l'aidais à sa toilette. Je lui passais la poudre, l'onglier, le peigne, amusé de la voir se parer. Je sortais peu de la chambre, bien qu'aussitôt reprise par le souci de me procurer toutes les joies possibles, elle s'ingéniât à trouver des prétextes pour que je prenne l'air. Ainsi chaque jour, un peu avant midi, j'allais dans le village, entrais chez le libraire, choisissais quelques revues dont les images pourraient la distraire sans la fatiguer, puis parfois montais jusqu'à l'établissement thermal, de là au golf, parcourant à pas vifs les allées désertes des parcs. Enfin je gagnais la route. Je foulais la neige qui feutrait mes pas. J'étais parfaitement à mon aise, respirant un air léger, très pur. Je croisais des jeunes femmes inconnues au visage animé tirant une luge ou les skis sur l'épaule. Tout en haut de la côte, un vent glacé soufflait, gerçait la peau, mais le soleil était chaud dans mon dos. La neige volait à mes pieds, sèche et blanche. J'avais une délicieuse impression d'apaisement, de santé. Un moment après, je redescendais ; entraîné par la pente, j'avais peine à ne pas courir. J'arrivais bientôt à l'hôtel, enlevais mon lourd manteau et nous déjeunions. Une ou deux fois aussi je fis une plus longue promenade, l'après-midi, avec le baron de W... Des amis tenaient compagnie pendant ce temps-là à ma femme. Nous partions alors dès après déjeuner, W... et moi, pour profiter du soleil et rentrer tôt car à quatre heures la nuit et le froid tombent. W... était Américain. Nous avions tout de suite trouvé un point de sympathie. Je portais, vu la saison et la région, de chauds bas de laine, qu'avant de quitter Bordeaux, fouillant dans mon armoire, j'avais retrouvés. Ces bas étaient de ceux qu'on m'avait tricotés, quand, habitant Paris il y a des années, j'appartenais à un club, dont W... avait lui aussi été membre. Il en avait reconnu, aisément, les couleurs bleu et blanc. Ce fut prétexte à anecdotes. Nous évoquâmes des souvenirs, des noms, des circonstances. W... était un grand garçon blond, au visage mâle et beau, au teint rose, charpenté en athlète, portant toujours des vêtements de sport. Tout ce que Cambridge laisse dans l'esprit, par les manières, la conversation, l'aisance des gestes, le costume, W... l'avait. Il était à peu près ruiné quoique

apparenté à une famille de milliardaires. Celle-ci l'entretenait d'hôtel en hôtel, désœuvré et incapable d'aucun effort. On le disait neurasthénique. Sa femme, qu'il avait épousée par amour, était depuis dix ans l'attentive compagne de ses caprices. Agé de plus de quarante ans, mais n'en paraissant pas trente, on s'étonnait d'abord que W., avec une telle jeunesse, une telle puissance physique fût incapable de réagir. Sa fréquente gaîté surprenait davantage encore. Quelle misère morale cachait cette apparence ? Le médecin me révéla que cet homme était l'indécision, l'inquiétude mêmes. On avait tout tenté, en vain. Il pensait que son inertie était telle, que si on l'eût privé de toute nourriture, il se fût laissé mourir de faim. Le premier mouvement était de voir en W... un paresseux, voulant vivre aux crochets de sa riche famille. Mais non, c'était un malade, et incurable, souffrant parfois au point d'avoir voulu se tuer. Je me souviens qu'au retour de nos promenades, il s'allait coucher, soi-disant épuisé, torturé par d'atroces migraines. Sa femme le rejoignait aussitôt, habituée à servir les continuels atermoiements de cette volonté en déroute, de ce corps sans nerfs, de ces muscles sans moteur. Alors ils restaient, deux, trois jours, enfermés dans leur chambre, lui, refusant de voir quiconque. Du reste tout l'effarouchait. J'avais essayé d'orienter nos causeries en dehors de ces propos sportifs, de ces banals échanges d'opinion, où les relations, la façon de s'habiller, les voyages, sont les seuls motifs, mais il s'était dérobé. J'aurais voulu savoir ce qu'il pensait des hommes, du travail. Ce que ce riche (il avait eu une éducation de riche) éprouvait devant la misère humaine. Mais il fermait les yeux, partait sur un autre sujet. Cela lui était intolérable. Je sentais qu'il était choqué de mon insistance. Pour lui, la vie était seulement possible, s'il était préservé de contempler ces spectacles. D'y penser lui causait une angoisse. Ensuite, je remarquai en effet que dans sa conversation avec d'autres personnes, il affectait un ton badin, aimable, qu'il évitait tout propos grave. Il se plaisait dans la futilité. Il ne lisait même pas les journaux de peur d'y apprendre un meurtre, un déraillement, une révolution, une épidémie. Je crois qu'il me méprisait un peu, depuis.

Le soir R... venait dans la chambre bavarder, tenter maladroitement de me forcer à jouer au jacquet, jeu auquel il était fort. Étant son seul partenaire possible dans l'hôtel et sachant que sur mon refus il eût été se coucher pour ruminer ses malheurs, j'acceptais. On disposait la table contre le lit de ma femme qui nous regardait jouer. Je priais qu'on monte des boissons chaudes.

Et la partie s'engageait. Entre deux coups de dés, je surprenais un regard doux posé sur moi. R... jouait très vite, nerveusement, comme acharné, impatient, de connaître l'issue du jeu. Souvent il m'arrachait les dés, jouait pour moi. Une vivacité étrange. Je mesurais la cruauté et la diversité d'un destin qui avait permis à cet homme d'amasser une fortune, de commander aux hommes, puis qui, l'ayant ruiné, lui laissait pour tout champ de bataille le tapis de cette boîte à jeu, et pour toute armée ces quinze pions blancs, qu'il choisissait à chaque partie. C'était en réalité la troisième fois que cet Arménien se ruinait. Jusqu'ici, il avait surmonté l'épreuve, reconstruit sa puissance, mais ce troisième coup, plus brusque, plus inattendu que les deux autres, l'avait ébranlé. Depuis six mois, il vivait là, sans un sou, aux frais de ses créanciers, amer, déçu et un peu fou. Souvent sombre, il ne parlait que pour décrire sa splendeur passée, tout ce qu'il avait créé, les gens qu'il avait connus, le pouvoir qu'il avait exercé avec son argent. Il portait une barbe faunesque, dont la grisaille bien taillée encadrait un nez fortement crochu et des lèvres très épaisses et très rouges, comme roulées sur elles-mêmes. Tout ce visage indiquait la sensualité, l'ironie. Mais rien n'était plus frappant que son regard qui était celui d'un rapace. Regard infiniment mobile, d'une dureté terrible et cependant capable de s'adoucir étrangement au point que sa laideur devenait séduisante. Enfin un don d'anticipation, de compréhension et de deviner les paroles ou les pensées d'autrui... Comme celle de W..., sa volonté était brisée. Il lui arrivait de n'avoir pas le courage de se lever de son lit pour descendre déjeuner au restaurant. Il restait ainsi toute la journée couché, la tête contre le mur, cognant sur tous ceux qui venaient le déranger ou le sermonner. À part sa barbe qu'il soignait, il se laissait aller. Braguette déboutonnée, vêtements tachés, froissés, linge sale, cravate déchirée. On eût dit qu'ainsi, il se vengeait du sort, en lui montrant par dérision ce qu'il était devenu. Seule ma femme réussissait parfois à le dérider. Avec elle, il reprenait confiance.

Le vendredi, ma femme eut l'autorisation de se lever. Je fis préparer son bain. Elle s'assit sur le lit, mit les pieds sur le tapis, voulut se dresser. Mais je dus la soutenir : elle fléchissait. Quelques jours de lit, et la faiblesse des jambes était revenue. Je l'enveloppai dans sa robe de chambre et, la soutenant sous les aisselles, je la guidai. Douceur de la sentir contre moi. Sous mon bras

s'incurvait sa taille, et comme elle avançait pieds nus, je la retrouvais contre moi plus petite qu'elle m'avait semblé autrefois, plus frêle aussi, et telle, après tant de souffrances endurées, qu'il me venait un immense désir de me dévouer, de la servir. Ses cheveux étaient dénoués, et son visage venant à la hauteur de mon épaule s'y penchait pour s'y poser. Comme je baisais son front, elle éleva la tête butant tendrement mes lèvres à la manière d'une chèvre ou d'une chatte qui cherche une caresse. Je la portai dans la baignoire, l'étendis dans l'eau. Le bain la détendait. Ce matin-là, elle riait aux éclats en pressant sur ses épaules la grosse éponge ruisselante. Elle me disait : « Tu sais, je me sens mieux. Tellement mieux. Oh ! si je pouvais guérir ! » Je n'avais aucune peine à le lui assurer, tant sa joie et son entrain semblaient sincères. Elle me racontait ses promenades en bicyclette que le bel automne avait rendues plus agréables, comment ces dernières semaines elle s'était foulé un doigt dans une chute en skis. Elle me parlait du mari de Madame P... actuellement absent, qui, paraît-il, était si drôle. Il emmenait chaque semaine à Genève toutes les jeunes femmes de l'hôtel, les amusait. Il avait eu une aventure avec une dame du Caire, que sa femme avait été seule à ignorer, mais qui avait excité la jalousie de Mademoiselle R... qui l'avait presque dénoncé. Etc... Ces potins étaient puérils, mais ils me semblaient merveilleux. C'est que je n'aimais rien tant que sa joie, que son rire.

Pour éviter toute fatigue, elle ne descendit pas au restaurant et prit son repas dans sa chambre. Mais dès aussitôt après, je l'installai sur la chaise-longue que j'avais tirée sur le balcon. Je la recouvris de lainages, de fourrures. Elle était bien. Et pour la première fois, depuis longtemps, je la vis, non pas rire, de ce rire nerveux, exalté, trompeur, mais sourire tout à fait détendue, et pour la première fois aussi je l'entendis murmurer : « Vivre, vivre, c'est bon de vivre. » Je m'étais moi-même assis sur le rebord du balcon de pierre. Aux angles de la galerie, dans l'ombre des volets, et plus loin sur les toits des maisons, ou plus bas sur la pelouse et les allées, la neige scintillait. Les rayons du soleil se brisaient sur cette éclatante blancheur, forçaient le regard à rompre sans cesse, à rechercher l'intérieur moins éclairé de la chambre, d'où semblaient jaillir des étincelles qui s'enfonçaient derrière les yeux. Ma femme, placée en pleine clarté, se laissait engourdir par cette chaleur. Le ciel était bleu. De légers souffles aéraient l'atmosphère. Je rêvais. Je rêvais au temps où nous nous étions connus. C'était en février 1928. J'habitais déjà

Bordeaux ; elle une petite ville des environs. J'arrivais de Paris, la tête pleine de littérature. Ma femme venait de débuter dans une revue éphémère. Un jour qu'elle passait au siège de cette revue pour protester contre le directeur qui lui avait promis d'insérer un article qu'elle avait envoyé, mais que lui, jugeant mauvais, avait finalement écarté, et alors qu'elle s'attendait à rencontrer un vieux monsieur bourru et grisonnant, c'est moi qu'elle avait rencontré. Le quiproquo avait été double car, de mon côté, j'avais jusqu'alors cru que l'auteur de cet article était un garçon. Et dans les lettres que je lui avais écrites, j'avais toujours mis : monsieur ; erreur qu'elle s'était bien gardé de rectifier, amusée à l'avance de la confusion de ce directeur, le jour où elle se montrerait à lui. Ce qui n'avait pas manqué. Après cette première rencontre, nous nous revîmes et nous décidâmes de nous écrire. Bientôt ces lettres devinrent journalières, de plus en plus longues, de plus en plus confidentielles. Au début de juin, le neuf exactement, un samedi après-midi, nous nous fiançâmes. Nous nous étions assis, après une assez longue promenade dans un petit jardin public. Il s'était paré de ses plus bruyants enfants, de ses amoureux les plus représentatifs, de ses fleurs et de ses massifs les plus colorés. La température était lourde. Gauchement, nous nous plaçâmes dans un des coins les plus fréquentés, n'osant pas chercher plus d'ombre et plus de silence. Peut-être chacun de notre côté avions-nous peur de n'être pour l'autre qu'un ami ? Peut-être aurions-nous été choqués que l'autre pût penser le contraire ? Vers le soir, comme elle devait rentrer chez elle, j'étais allé la conduire à la gare. Nous étions entrés dans un petit café à la devanture blanche, situé en face du hall de départ. Nous avions soif. Nous avions chaud. Mais quelle fièvre dans nos regards ! Le café était vide. Nous commandâmes de la bière, nous qui n'en buvions jamais. Ma femme ne cessait de me regarder, comme si j'étais un homme qui accomplissait des miracles. Ne pouvant me décider à la quitter, je pris le train avec elle, et en route, dans une gare, à l'arrêt, en voltige, j'eus la chance de pouvoir sauter dans l'omnibus qui allait sur Bordeaux. Je rentrai dîner chez moi à neuf heures. Ma femme le soir même, dans son lit de jeune fille, appela sa mère, lui raconta notre journée.

Ainsi nous avions échappé, à ce qui nous épouvantait tant l'un et l'autre. Nous avions réussi à nous joindre par les voies les moins concertées. Ni les parents, ni les matrones, ni les amis, ni les accidents, ni les bals, ni la rue

n'avaient joué. Seul Gutenberg nous avait aidés (cette dernière phrase a un air pompeux que je ne déteste pas ; je le raille, mais il me flatte). Je veux dire que ce n'est pas entre le fauteuil Louis XV et la cheminée de marbre blanc d'un grand salon, ni sous la touffe de gui d'un lustre, ni au tennis, ni au bain, ni à un mariage, que nous avions été mis en présence. Dès le début, des gens aussi considérables que Montaigne, que Stendhal, qu'André Gide, avaient été nos parrains. Les poètes, les philosophes, les romanciers s'étaient merveilleusement apprivoisés. Ils s'étaient docilement résignés à nous servir de miroir, puis d'écho, puis de fable. Grâce à eux, ayant pris leur masque, hardis au point de sembler seulement les défendre ou les attaquer, quand nous-mêmes étions en jeu, nous pûmes nous livrer. Je sus à ses réticences à admirer la vie de Racine, qu'elle n'aimait pas les gens hypocrites. C'est Baudelaire qui m'apprit qu'elle aimait les voyages. Flaubert me révéla combien elle était difficile envers elle-même. Laclos, par contraste, me révéla sa pureté. Voltaire, qu'elle était juste. La violence avec laquelle elle défendit Dostoïevski me permit de juger de l'intensité de ses passions. Claudel la montra attirée par la mer. Gœthe, héroïquement se sacrifia pour m'apprendre qu'elle n'était pas égoïste. Puis peu à peu les auteurs laissèrent parler leurs personnages et c'est ainsi que précédant nos aveux, Bérénice et Ariel, Fabrice et Madame de Chasteller, Adolphe et la Présidente de Tourvel, Frédéric Moreau et Sylvie, le prince Muichkine et Sonia, Ménalque et Albertine, Émilie Teste et Mark Rampion, Bellita et Putouarey, Maria Cross et Salavin, devinrent nos interprètes. Les mots que nous n'osions pas dire, nous les leur demandions ; les images, les sentiments que nous n'osions pas décrire ils nous les prêtaient. Ce jeu timide eût pu s'éterniser, chacun sentant bien, chez l'autre, un accord plus ferme que ces apparences. Mais ensuite une fois fiancés, une fois mariés, nous conservâmes de la gratitude pour nos livres. Nous leur étions reconnaissants de nous avoir aidés au début. Ce n'était plus seulement leur contenu, la beauté de leurs phrases, mais leur matière qui nous devint précieuse. Une tache, une déchirure, un pli à l'un d'eux, le déparant, nous chagrinait. Ceux que nous prêtions nous craignions ne jamais les revoir. Chacun était un ami qui nous quittait pour des inconnus qui peut-être ne sauraient pas l'aimer, ni lui parler. Il ne serait plus honoré de nos soins. Qui le caresserait, qui le toucherait, l'ouvrirait, qui le placerait en vue sur une table ? Nous imaginions que ces lecteurs qui nous l'empruntaient allaient se jeter sur lui pour lui dérober son secret, violer ses pages les plus intimes, puis le

laisser, ne l'ayant pas compris, et le reléguer sur une étagère sans jamais plus jeter un regard sur sa tranche ou sur son dos. Quant aux autres, ces livres de l'assistance, qui attendent chez le libraire qu'on veuille bien les adopter, nous n'avions jamais assez d'argent pour en acheter autant que nous l'aurions voulu. Mais chaque semaine, rognant sur autre chose nous nous laissions tenter par quelques-uns. Et une fois admis au milieu de leurs frères, après avoir soigneusement coupé leurs pages, afin de les rendre plus souples et plus familiers, après les avoir habillés d'un papier transparent pour les isoler de la poussière, de la sueur des mains, des gouttes de café, de la pluie quand il pleut, ils devenaient semblables à tous les autres, et attendaient le moment où notre humeur les remarquerait pour un temps et les placerait comme des favoris sur notre grande table, livres dix fois lus, dix fois repris, jamais ennuyeux.

Avant-hier, samedi, sa mère est partie, et parce que le docteur a affirmé qu'il n'y avait plus rien à craindre, et pour nous laisser seuls pendant deux ou trois jours. Je n'ai eu cette fois qu'à me féliciter de sa discrétion. Puisse-t-elle avoir compris combien j'aime sa fille. Puisse-t-elle avoir compris enfin, que son rôle est de s'effacer. Je sais qu'il lui est dur de songer qu'elle a vécu près de nous pendant quatre ans, mais que maintenant, parce que j'en ai décidé ainsi, sur le conseil des médecins, elle devra vivre de son côté. S'est-elle résignée ? Cherche-t-elle encore à fléchir sa fille, à obtenir d'elle, que nous la reprenions ? Pendant un temps j'ai été persuadé, et je le suis encore parfois, qu'elle voulait se venger de moi qui l'ai écartée, en détournant de moi ma femme. Mais je ne veux pas croire à tant de méchanceté. Si elle aime vraiment sa fille autant qu'elle le répète, elle ne peut pas la séparer d'un mari qu'elle aime. Je vous ai toujours assez peu parlé de ma belle-mère. C'est que je la connais mal. Je ne peux arriver à savoir ce qu'elle pense en réalité. C'est une femme très pieuse, très faible, très douce, attirée par les prêtres, mais que cache cette façade ? On m'a dit beaucoup de mal d'elle, et je n'ai pas voulu le croire. Les docteurs m'ont tour à tour mis en garde contre l'influence qu'elle exerce sur ma femme. Dès que j'ai le dos tourné, je sens bien que celle-ci écoute sa mère. Et cependant très souvent elle s'emporte contre elle. Elle me dit qu'elle ne peut plus la supporter, que l'agacent sa sollicitude et ses pieux avis. Mais n'est-elle pas injuste ? N'exagère-t-elle pas les manques de sa

mère, autant que les miens ? Comment savoir qui a raison de nous trois ?

Je vais, j'écris, j'écris, et je m'aperçois que j'écris des sottises. Les relations de ma belle-mère avec notre couple ne sont pas si simples. Il faut que j'aie le courage d'ordonner ma pensée, si je veux vous éclairer. Ma belle-mère est veuve depuis plus de quinze ans. Son mari a été tué à la guerre quand elle était très jeune encore. Elle ne s'est pas remariée, bien que de tempérament très affectueux. Dès que sa fille m'a épousé elle m'a montré la plus tendre sympathie. Vous dirai-je que lorsque nous habitions tous les trois ensemble, elle venait tous les matins nous embrasser dans notre lit ? Que nous prenions tous nos repas en commun ? Que ma femme et moi le soir ne sortions jamais sans elle ? J'avoue que souvent sa présence continuelle m'excédait, mais je la tolérais pour ne pas froisser ma femme. Comment expliquer cet entêtement à nous suivre ? C'est qu'elle n'avait aucune personnalité, ne savait pas vivre seule. Il fallait qu'elle participe à la vie d'autrui, n'en ayant pas de personnelle. Elle aurait pu voyager, se rendre plus indépendante, mais elle préférait s'agglutiner à notre couple au point de devenir gênante. Voilà pourquoi vous m'avez souvent entendu me plaindre de n'avoir aucune intimité avec ma femme. Quand en juin dernier ma femme a quitté la maison, j'en ai profité pour déclarer à ma belle-mère que je ne vivrais désormais plus avec elle. Elle s'est inclinée, est presque aussitôt partie chez elle. Mais depuis je n'ai pas cessé de supposer qu'elle m'en voulait à mort. Et dans tous les mouvements contre moi de ma femme, j'ai voulu voir son influence. Oui, ces suppositions sont absurdes. Je ne devrais pas prêter des motifs bas à autrui. Mais que voulez-vous, c'est malgré moi. Ces jours-ci du moins, l'ai-je mieux supportée. Elle s'est tenue le moins possible dans notre chambre, a évité de parler à ma femme en cachette, comme elle l'avait si souvent osé avant, en profitant des moindres instants où je m'absentais. De plus elle n'a pas manqué de me témoigner sa tendresse, a pris toujours contre ma femme mon parti, m'a défendu, m'a excusé, et quand elle est partie, dans l'escalier, pleurant vraiment, elle m'a serré dans ses bras, m'a embrassé, et m'a répété : « Zobain vous êtes bon. Je n'aurais jamais cru que vous soyez si bon. Je vous admire. » Que croire de tout cela ? Mais si elle dit vrai, si elle pense ce qu'elle dit ?

Durant l'après-midi, après son départ, ma femme a eu un léger regain d'angoisse. Elle a pleuré, s'est inquiétée à nouveau. J'ai dû aller chercher le docteur. Il est venu ; il l'a calmée. Puis des amis sont venus la distraire avec leurs bavardages. Mais comme ce mieux sur lequel je me reposais est encore précaire ! Au moindre choc, la machine se détraque. Cela m'emplit d'inquiétude pour l'avenir. À la nuit je suis sorti. Ma femme m'avait demandé de lui procurer quelques livres. Depuis des mois elle ne lisait plus, ayant semble-t-il perdu ce goût, mais en réalité ayant l'appréhension d'être affectée par des intrigues qui lui rappelleraient sa maladie. Ne s'identifie-t-elle pas à toutes les désespérées ? J'ai donc choisi des livres sains, colorés, vivants, sans pessimisme. Ils ne l'ont pas indisposée, au contraire ils lui ont permis d'échapper à elle-même pendant quelques heures. Elle était si captivée qu'elle m'a lu plusieurs passages à haute voix.

Un peu avant l'heure du dîner, elle se recoucha et eut du plaisir à se sentir allongée. Nous dînâmes, puis comme personne n'avait annoncé sa visite, comme d'autre part je n'avais plus que deux jours à passer à D., je résolus de décider avec elle de notre avenir. Il n'était pas question qu'elle reste l'hiver ici. Un à un les hôtels fermaient. La température devenait de jour en jour plus rigoureuse. Le docteur G. avait estimé qu'avant de songer à rentrer avec moi à Bordeaux, ma femme devait encore séjourner deux mois ou trois, dans une région ensoleillée, non dans le voisinage de la mer, mais dans la montagne, et très haut. À Megève par exemple ou à Font-Romeu. Ceci non point pour son état nerveux qu'il jugeait bien meilleur, mais pour y terminer sa convalescence. Ensuite vers le début du mois de mars, elle verrait à reprendre ou non la vie commune. J'assurai à ma femme que malgré les énormes dépenses que nous avions engagées depuis un an, je m'arrangerais pour lui procurer l'argent nécessaire à ce nouveau séjour. Au besoin j'emprunterais, car mes économies avaient filé en frais d'hôtel, en déplacements, en honoraires. Ce que je voulais, c'était que ma femme choisisse elle-même l'endroit qui lui plairait le mieux. Pouvais-je être plus large, plus tolérant ? Que voulez-vous, je ne suis pas capable d'ordonner à ceux que j'aime. On peut compter sur moi en toute occasion, mais qu'on ne m'oblige pas à porter atteinte au libre arbitre de chacun. Il y a si peu d'êtres libres : on ne voit que tyrans, esclaves les uns des autres.

Je sentais toujours chez elle, ce double motif de crainte et de rancune.

Elle s'en voulait, et m'en voulait tour à tour, aussi inconsidérément. Je m'inquiétais aussi de la voir si prompte à saisir l'occasion d'un rôle à tenir, d'un rôle très beau certes, mais où elle aurait toujours à souffrir. Elle prétendait se rendre bien compte de son infériorité, de sa non-disponibilité, prétendait n'être pour moi qu'un boulet, voulait m'affranchir de contraintes qu'elle inventait, me libérait même de ma fidélité, estimant que son devoir sinon son goût était de me pousser dans les bras d'autres femmes. Ces déclarations me navraient. Je démêlais bien la part d'illusion dans ces attitudes, découvrais bien le mensonge qu'elle s'imposait. Mais tout en lui répondant (et ce soir-là je sus mieux que d'habitude la calmer), mon amour-propre s'étonnait qu'elle ait pensé que j'aurais pu me détacher d'elle. On n'arrive pas à s'intéresser entièrement aux aventures des autres, même s'ils sont chers. Tout de suite on se remet en cause et sans presque jamais se maîtriser. Il faut qu'on se cabre à l'instant même où l'on vient de cesser de s'humilier. Je peux me railler maintenant, je n'en ai pas moins tressauté, et c'est avec une ardeur indignée, me prenant très au sérieux (je sais, moi aussi), que j'assurai à ma femme que je n'aimerais jamais qu'elle. Certes, je n'avais jamais vu d'elle que l'image offerte par l'amour. C'est dire qu'aucune femme à mes yeux ne m'avait paru plus charmante ni plus belle. Je le lui répétai avec tant de passion qu'elle me sourit. Oh ! comme étaient superficielles ses résolutions de sacrifice ! N'avait-elle pas besoin surtout et toujours qu'on la réconforte ? Que la vie devait lui paraître dure, pleine d'embûches ! Elle n'avait aucun recours, aucune défense, proie, proie toujours livrée aux escroqueries sentimentales du premier venu. Et même moi, qui durant des années l'avais protégée, gardée, qui l'avais écartée des dangers, il fallait que je lui répète les mots mille fois dits, tant elle redoutait d'être trahie. Ainsi elle était heureuse. Mais je songeais avec effroi, que moi parti, n'importe qui pourrait agir sur sa volonté défaillante et la mener à son insu vers des fins étranges. C'est dans ces circonstances que je décidai d'accaparer ce soir-là son attention. Je revins sur les causes de sa maladie, lui montrai comment notre aisance passée, mon ardeur à la combler, l'avaient peu à peu conduite vers l'ennui. Nous avions eu tort aussi de ne pas vivre loin de sa mère. En fait, elle n'avait jamais eu en mains les rênes de sa vie. Enfant, puis jeune fille, elle avait dépendu de sa famille. Épouse, elle s'était laissé enliser dans une existence banale, trop à l'abri. Je lui conseillai, dès qu'elle allait être guérie, de vivre un temps seule, de voyager seule, de s'organiser seule, afin de

prendre conscience de ses possibilités et de former sa volonté. C'était une femme qu'on n'avait pas encore jetée à l'eau. Il le fallait absolument : pour son bien. Au début, elle barboterait, serait malhabile, mais peu à peu elle éduquerait ses gestes, les harmoniserait, acquerrait de la défense, de l'autorité. Alors elle aimerait la vie. Et pas de crainte qu'elle ne coule : j'étais là près d'elle la soutenant. « Quand on est trop intelligente, lui dis-je, et qu'on a trop de temps à soi pour rêver, on arrive à intensifier dangereusement les éléments nocifs de sa vie, et de même que le sang s'empoisonne au contact d'une chose viciée, l'esprit est rongé par le flot des doutes et des scrupules. L'action, le sentiment d'être utile, le goût de réaliser, l'obligation de lutter parce qu'on sait qu'on doit se tirer seule d'affaire, autant de moyens de retrouver la santé morale. » Elle m'écoutait, si sensible encore à tous les propos persuasifs, absolument transformée par mes paroles, le regard fixé sur moi, attentive à me suivre, à me croire, sentant que j'étais sincère et convaincu. Ah ! si j'avais pu rester près d'elle plus longtemps, je crois que j'aurais très rapidement obtenu ce volontaire arrachement à elle-même.

Le lendemain, elle s'habilla et descendit avec moi dans le hall de l'hôtel. Elle y fut accueillie par tous ceux qui la connaissent. Elle avait pris mon bras, et tandis qu'elle parlait aimablement à chacun, je la contemplais. Comme elle était différente de la jeune fille que j'avais rencontrée cinq ans avant, combien plus belle, combien plus secrète. Il semblait que ce visage, que ce corps s'étaient métamorphosés. Ce nouveau visage avait une manière nouvelle pour sourire, pour interroger, pour s'éclairer ou frémir. Ce nouveau corps avait aussi une manière nouvelle de porter les robes, ce cou les colliers, ce bras les bracelets. Ces mues, je les sentais lointaines. Ce visage, ce corps de jeune fille que j'avais d'abord aimés, étaient à jamais fondus, perdus. Il n'en restait rien. Mais nul regret dans mon cœur. J'admirais au contraire la patine que la souffrance, l'usure, la maladie avaient déjà posée sur ce visage et sur ce corps de femme. Le visage avait acquis un modelé plus ferme et plus sensible, le corps plus de détente et plus de lassitude à la fois. On ne s'y pouvait plus tromper. Mais j'étais resté des années sans m'apercevoir de ce changement progressif, et pendant ce temps, j'avais continué de l'aimer avec son visage, avec son corps de jeune fille. Depuis mon arrivée ici, je voyais enfin clair. Je comprenais pourquoi quelques jours plus tôt je m'étais mis à la regarder si intensément, pourquoi j'avais éprouvé le besoin de vous décrire son visage !

Je cessais de croire au mirage des voix ou des sentiments. Ma femme devenait une réalité, la plus belle des réalités, et la plus désirable. Ce corps, ce visage, jusqu'ici, je ne les avais baisés, caressés, que dans un rêve. Enfin je devenais jaloux. Comme j'avais été sot, lunaire ! Cette main posée sur mon bras, cette épaule contre mon épaule, ce corps contre le mien, tout cela c'était ma femme, que je ne voulais plus perdre.

Enfin aujourd'hui nous sommes venus à Genève. Avant de clore cette trop longue lettre, et bien qu'il soit très tard, je dois vous relater un dernier incident. Au Bavaria tout à l'heure ma femme s'est irritée brusquement, parce qu'elle me voyait vous écrire. Elle n'a pas demandé à voir ma lettre, mais elle a lu votre nom sur l'enveloppe. Elle s'est mise aussitôt à m'adresser les plus durs reproches. Comme j'ai avant tout souci de sa santé, je lui ai donné raison, ai réussi péniblement à la calmer. Pendant le retour en voiture elle n'a pas dit un mot. Moi non plus. Mais dans le hall de l'hôtel, elle s'est sentie mal et s'est effondrée par terre. Elle est revenue tout de suite à elle et je l'ai portée dans la chambre, l'ai déshabillée, couchée et lui ai appliqué des compresses bouillantes sur le ventre. La soirée a été calme. Elle est redevenue douce, aimable et m'a demandé pardon. Mais cela m'a bouleversé. Est-elle bien guérie ? Je vais partir demain matin moins tranquille que je l'espérais. N'en sortirons-nous jamais ?

2 heures du matin.

Bordeaux, le 28 janvier 1934

Mon silence depuis ma dernière lettre, n'a eu d'autre cause que ma gêne à retrouver ma solitude. J'étais si démuni de courage, je me sentais si abandonné que je n'avais pas même le goût d'écrire. Vous allez me juger une fois de plus bizarre. Il eût été normal au contraire que dans un tel abandon je cherche en écrivant à un ami tel que vous, un soutien. Bien souvent, vous avez été mon seul recours. Bien souvent j'échappais à ma solitude en me précipitant sur une plume pour vous écrire. J'écrivais vite, avec passion, jetant sur le papier les idées folles qui m'assaillaient. Petit à petit je ne pensais plus qu'à ces phrases qu'il fallait former pour qu'elles vous soient intelligibles. Le sujet m'emportait. Mais cette fois une honte étrange m'a jusqu'ici retenu. Une honte dis-je ? Non, plutôt une gêne. Je ne trouvais plus à vrai dire ma pensée : elle se dispersait. Et encore aujourd'hui je reste devant cette lettre, sans bien savoir comment je vais pouvoir m'exprimer.

J'ai quitté ma femme le lendemain du jour où je vous écrivais de Genève. Nous avons passé notre dernière soirée en tête à tête. Depuis deux ou trois jours l'hôtel avait fini de se vider et il ne restait plus que deux vieilles dames ayant peu fréquenté ma femme et se couchant très tôt, et que R..., que sa farouche humeur avait sans doute ce soir-là écarté. Il avait l'habitude, quand il ne nous rendait pas visite, de sortir dès la fin du dîner. Il se promenait dans la nuit, seul, sans presque se couvrir malgré le froid, et rentrait parfois très tard en parlant à haute voix dans les couloirs de l'hôtel comme s'il se fût

adressé des reproches à lui-même. Mais on était habitué à ses façons, et les gens dans leurs chambres, depuis longtemps couchés, et qui déjà dormaient sans doute, quand de sa voix forte il les réveillait, ne se dérangeaient pas, pensaient seulement : « Tiens voici R... qui rentre » avec une nuance de commisération, puis se rendormaient. (Du moins j'imagine une telle scène, mais qu'a-t-elle d'exact ? Moi-même il m'arrivait de ne pas l'entendre, bien que nos chambres fussent voisines. Et sais-je si les malheureux qu'il éveillait se rendormaient ? Peut-être restaient-ils de longues heures ensuite sans pouvoir fermer les yeux, repris dans le noir par leurs soucis et leurs souffrances ? Si peu d'imagination que j'aie, chaque fois qu'elle se met en branle, je la trouve détestable.)

J'ai pris le train vers midi. Je n'ai pas voulu que ma femme vienne à la gare, lui ai conseillé de ne point se lever. Elle s'est tout aussitôt rangée à cet avis. J'aurais même cru qu'elle était contente de n'avoir pas à m'accompagner. Mais peut-être me trompé-je ? La matinée a passé très vite. Le médecin a donné sa dernière consultation, car lui-même partait dans sa famille pour se reposer. Mes préparatifs, des recommandations mutuelles, nous ont occupés. Au moment de quitter ma femme, j'étais très ému, mais n'ai pas voulu le paraître, craignant pour elle tout excès d'émotion. J'ai dû éviter de m'attendrir, éviter tout mouvement trop passionné. Cependant, je n'ai pas oublié ces quelques minutes. Je m'étais assis sur mon lit, la serrant malgré moi dans mes bras ; elle, ses mains nouées derrière mon cou et son regard fixement posé sur mon visage comme si, ne devant jamais plus me revoir, elle eût voulu garder très exactement la forme de mes traits, dans son souvenir. Enfin je me suis levé, me suis un peu écarté. Et comme je sentais que j'allais faiblir, que j'allais lui montrer quelle peine j'avais de la laisser, je lui ai brusquement tendu la main. Elle l'a serrée très fort. Je lui ai dit : « Aie confiance. Je suis ton ami ; ton camarade. Confie-toi toujours à moi. — Oui, a-t-elle répondu, tu es mon ami. Je ne l'oublierai pas. » J'ai ouvert la porte ; j'ai regardé ma femme. Elle était assise sur son lit, souriante, les yeux un peu humides ; elle m'envoya un baiser avec la main ; et dans son regard je crus lire qu'après tant d'alternatives, de reprises et de doutes, elle me promettait de revenir.

Mais depuis, j'ai vécu des semaines bien tristes. Pensez qu'à l'heure actuelle, je n'ai pas encore reçu de ses nouvelles ! Que se passe-t-il ? Ne devait-elle pas quitter ce froid pays deux ou trois jours après moi ? Ne devait-

elle pas aller s'installer dans le Midi et m'écrire aussitôt pour que je sache l'endroit qu'elle avait choisi ? Pourquoi ce silence ? Où est-elle ? Que lui est-il arrivé ? Me fuit-elle ? Mais comment expliquer alors sa tendresse durant ces derniers instants ? Aurait-elle feint d'être émue ? Aurait-elle eu seulement pitié de moi, et n'aurait-elle pas eu le courage de rester froide ? Mais alors, ces larmes qu'elle retenait : comédie ? Non cela n'est pas possible ! Et cependant parfois j'ai la sensation que si elle m'aime dès que je suis près d'elle, dès que je m'éloigne, elle me déteste. Si cela était, comment pourrions-nous nous supporter désormais ? Peut-être même n'est-ce pas de l'amour qu'elle ressent quand elle me voit ? Peut-être qu'elle n'ose pas me dire en face qu'elle a cessé de m'aimer ? Oh ! voilà des mois que cela dure. Je suis à bout. Je me fais honte. Il faut que cela cesse, qu'enfin tout éclate, que je sache, que je sorte de ce cauchemar ! Je ne sais plus même quand elle est sincère et quand elle me ménage. Vous devez me juger bien naïf.

Chaque jour je guette le passage du facteur. Il n'apporte jamais rien. Je vis enfermé dans notre grande maison qui semble abandonnée. Le jardin même a perdu toute vie. Je n'y vais presque plus. Je me tiens le plus souvent dans la chambre. Savez-vous ce qui m'y occupe ? J'ouvre l'armoire. Et je remue ce qu'elle a laissé : de la lingerie, des bas roulés, des rubans, des fleurs artificielles, un chapeau, une fourrure. Tout cela conserve encore vaguement son parfum. Je le respire. Plus grande chaque jour me semble la table de la salle à manger où depuis des mois je prends mes repas, solitaire. Sottise d'avoir mis tous ces cadres aux murs. Ces portraits sont trompeurs : ils ne me rendent pas ma femme ; au contraire à chaque instant ils me rappellent combien sa présence m'était douce. Et le soir quand après avoir fini mon repas, je monte m'enfermer dans mon bureau, je sens bien ce qu'il y a de précieux, dans le regard, dans la voix, dans la caresse de la femme qu'on aime. Autrefois je n'avais qu'à lever les yeux pour contempler son visage. Et si j'avais quelque angoisse, sa voix que j'entendais me rassurait. Mais la maison est vide.

Pas d'écho. Je n'ai pas d'amis non plus près de moi : ceux que j'ai, comme vous, sont au loin, Je ne connais personne dans cette immense et froide ville. Pas même de banales relations. Seul du matin au soir, seul la nuit, toujours, et pire que seul parce que l'esprit et le cœur rongés par un amour que je sens de plus en plus impossible. Oh ! je finirai bien enfin par ne plus aimer ! Il me

semble qu'alors seulement je serai soulagé : j'en suis là.

Je m'étends tout habillé sur le divan. Un peu de lumière égaierait la pièce, mais je n'arrive pas à esquisser un geste. Paresse ? Non peut-être pas : indifférence plutôt ! Je reste dans le noir. Alors dans cette obscurité quelquefois, il me semble que ma femme est revenue, qu'elle est là, qu'elle est étendue près de moi et que nous parlons. Et des mots sortent de ma bouche, je les entends, et ne suis qu'à peine étonné de ne recevoir pas de réponse. Je me berce de l'illusion de n'être point seul et m'endors à l'occasion dans ce calme. Mais ces rencontres sont fortuites. Le plus souvent, ma solitude trop pesante pour le rêve, me suggère ses plus pernicieux raisonnements. Quand je sens son approche je cherche à fuir. Je préfère sortir, aller n'importe où dans la ville, marchant des heures dans des rues où je ne suis jamais passé. Et même à présent y étant passé, je ne les connais pas, ne me souviens pas par où j'y suis arrivé. Parfois aussi je me perds. Alors je m'affole. Je me figure que cette fois vraiment ma femme a dû revenir. Certainement elle est revenue. Elle a dû sonner après mon départ : la servante lui aura ouvert, lui aura dit que je n'étais pas là. Peut-être est-elle repartie ? Non, elle se sera couchée en m'attendant et je vais la trouver. Mais où suis-je, dans quel quartier ? Je cours, reviens sur mes pas, m'éloigne croyant m'approcher, reconnais enfin une avenue que je suis, arrive chez moi, cherche ma clé avec précipitation, ouvre la porte sans penser à la refermer, monte l'escalier, et tout en montant, le cœur battant, je me dis tout bas : sûrement elle est là, dans la chambre, je vais la trouver endormie, je me coucherai près d'elle sans bruit, et demain matin... J'entre, allume... et sors seulement à cet instant du rêve qui m'a mené depuis deux heures : le lit est vide ; la couverture est rabattue, préparée pour la nuit. Et si fatigué que je sois d'être rentré si tard, l'émotion, la déception, l'exaltation tout à la fois, me tiennent parfois éveillé jusqu'au matin.

Bordeaux, le 17 février 1934

Je suis toujours sans nouvelles. Mais je ne sais pourquoi je me suis repris à espérer. Décidément j'ai une étrange facilité à me leurrer. Mais ne m'étais-je pas toujours inquiété à tort jusqu'ici ? Et n'ai-je pas été bien accueilli par ma femme en décembre ? Mes doutes, dans ma dernière lettre, étaient provoqués par je ne sais quelle poussée d'angoisse. Je ne m'étais pas habitué à nouveau à rester seul. Je voyais ma femme partout, pensais à elle sans cesse. Bien entendu, plus j'y pensais, plus je déformais les événements, plus je brouillais mes souvenirs. C'était stupide. Je veux m'armer de patience, d'optimisme. À la fin du mois comme convenu j'irai la voir. Elle sera guérie. Je la ramènerai. Oh ! si cela pouvait être !...

L'hiver s'en va. Il y a eu aujourd'hui une atmosphère légère et tiède et le soleil, tôt dégagé, a brillé pendant tout le jour. Bientôt reviendra le temps de s'en aller sur le bord de la mer. Nous nous baignerons. N'est-ce pas elle qui m'a d'abord appris à aimer le soleil ? Il m'arrive de voir, dans mes songeries, un rivage lointain. Une maison blanche pour mieux attirer la lumière : nous l'habitons. Une simple barrière ferme l'accès du jardin. Une pente mène à la grève. Comme cela est facile ! Peu courageux !

Cette nuit, j'ai encore eu une insomnie. Je ne sais quelle agitation dans le port, là-bas à l'autre bout de la ville... était-ce la brume ou le vent ? On entendait d'incessants appels de sirène. J'ai revu les bateaux que nous avons

pris. Ma chambre était noyée d'ombre. Les yeux grands ouverts, je ne voyais point précisément les objets : où étais-je ? Je crus entendre des glouglous d'eau contre des quais, des sifflements de fumée, des glissements de cordages qui s'effondrent dans le fleuve, des cris sans réponse, des commandements lointains étouffés par la nuit, des bruits de pas dans des perspectives de docks déserts. En songe je voyais les feux tremblants des berges, les sourdes lumières des remorqueurs et des barques. Puis tout cela s'est fondu. Le visage de ma femme s'est interposé. J'ai reçu comme un message, ai eu la sensation nette qu'elle me parlait, qu'elle m'assurait qu'elle allait revenir. Ces hallucinations sont étranges. Vais-je tomber malade ?

Depuis ce matin, je ne fais qu'envisager ce retour. Cela me jette dans un embarras immense. Je ne voudrais pas que nous vivions comme avant sa maladie. Ce bonheur était trop médiocre. J'ai trop souvent demandé au rêve l'idéalisation de notre vie journalière. J'ai ainsi sélectionné quelques moments plus intenses. J'ai grandi ces désirs éphémères. Je voudrais que cessassent ces quiproquos, ces équivoques. Nous disions bien que nous ne pouvions séparer de l'idée de bonheur celle de l'estime de soi, mais y avons-nous vraiment réussi ? Ne fut-elle pas que verbale cette haine du pharisaïsme ? Encore y a-t-il bien des façons opposées d'être à la fin de la journée, dans la position d'avoir su discerner ses mobiles. Agir de telle sorte que le lendemain on n'ait pas honte de ce qu'on a entrepris la veille, c'est déjà trop exiger : on se contenterait d'être capable de sentir si on a bien ou mal agi. Être heureux n'est-ce pas avoir la sensation de la continuité ? Et les rechutes, les heures creuses, les mauvais gestes, les paroles dont on a honte (pourquoi ?), si on les a notés au passage, n'est-ce pas autant de défaites nécessaires aux lendemains ? Le rire, la quiétude dans les plaisirs, l'absence de peines, la liberté, la richesse semblent symboliser le bonheur. Mais rien ne me paraît aujourd'hui plus artificiel. Suis-je sincère au moins quand je le prétends ? Je n'imaginais pas mon bonheur obtenu au prix de servir ces puissances. Leur entourage me semblait fâcheux. Je me méfiais de leurs appels, de leurs séductions. Ne me suis-je pas cependant laissé tenter ? Ce qui m'effare c'est que j'ai eu la prétention d'être incorruptible ! J'ai dû jouer à autrui la comédie de celui qui veut un bonheur rare. Jouer au diffcile ! Jouer au demi-dieu ! Que n'ai-je servi mon égoïsme ! Je me refuse aujourd'hui à émerveiller les autres. Pendant quatre ans, j'ai forcé avec ma femme comme complice, la

dose de notre bonheur. À l'heure actuelle je suis comme un désintoxiqué, qui ne veut plus se droguer. Tous les mots d'ordre, s'évader, jouir, s'insensibiliser, croire, obéir, commander, lutter, rêver, se chercher ne trompent que l'esprit ou n'entraînent que les sens. Je me demande s'il n'y a pas de l'ironie à sembler jouer le personnage ou les personnages dont ils sont les ressorts, et si le bonheur apparent dont ils parent leurs créatures, n'est pas autre chose que le fait trompeur de l'illusion ?

Saurai-je inventer pour ma femme une vie plus utile, moins inhumaine ? Je suis plein de manies, de principes. Aurai-je le courage de me débarrasser des unes et de réduire les autres ? Suis-je né pour rendre une femme heureuse ? Parfois il me semble que mon sort est d'être seul. Que c'est seulement ainsi que je me réaliserai. Que les femmes m'amollissent. Qu'au contraire loin d'elles je sais être dur envers moi-même, et c'est ce qui importe. Ce côté facile de mon caractère souffre d'être dominé. Seul, je n'ai pas de ces défaites. Oh ! c'est moi qui les estime des défaites : ces gentillesses, ces naïvetés que j'ai avec autrui, je sais bien qu'on les juge charmantes. Mais justement c'est ce terme qui me crispe. J'ai horreur de ce personnage que je suis malgré moi, dès que je suis en contact avec quelqu'un, du moins en contact un peu intime.

Et cependant elle-même avait du caractère. Je revois ses yeux tristes et fidèles. J'entends aussi en moi sa voix de jadis : « Non pas le bonheur, cher Zobain, me disait-elle parfois, mais la joie. » Et encore : « Je crois que nous n'entrerons jamais dans la catégorie des satisfaits vois-tu, car nous ne sommes pas assez vains pour être constamment fiers de nos actes et de nos pensées », et encore : « Zobain, sache-le, tous les hommes s'ennuient. Alors ils agissent et deviennent injustes. Mais il y a peut-être une façon de vivre qui délivre de l'ennui sans corrompre. » Et encore : « Nul bonheur ne me paraît possible sans qu'on soit arrivé à reconnaître qu'on est aussi imparfait, qu'indéfiniment perfectible. » Mais tous ces propos sont des mensonges. Je veux dire que ma femme se mentait à elle-même et donc me dupait sans le vouloir quand elle les tenait. Pourquoi prônait-elle la joie sinon parce que déjà elle était triste ; minée par l'ennui ? Et que s'enlisant, et le sentant, elle cherchait à s'évader de ses angoisses, de ce bonheur écœurant qui les provoquait ? N'était-elle pas lasse de ces réussites, de ces hommages toujours les mêmes ? N'était-elle pas comme une statue qu'on encense ? Vivait-elle ? Non elle se mourait devant

tout le monde, à l'insu de tout le monde ! Satisfaite, elle ? Mais justement elle avait honte de l'être, de sentir qu'elle l'était ! Rien n'était plus opposé à son caractère. Et ne voulant pas s'avouer sa faiblesse, elle jouait encore le rôle auquel elle avait cru. « Satisfaite certes, elle ne le serait jamais, elle était bien au-dessus de cela » et elle le criait, l'affirmait tous les jours, de peur de s'entendre dire qu'elle l'était, et si elle parlait si bien de l'ennui des hommes c'est parce qu'il était en elle. Elle savait bien, tout en paraissant se le demander, qu'il n'y a pas de solution, qu'il n'y a pas d'autre remède à l'ennui, que l'action. Et, d'être partagée, entre cet ennui et cette action, dont elle avait également horreur.

Peut-être en tout ceci, déformé-je un peu ma pensée ? Je ne voudrais pas que ces propos vous déçoivent. Vous avez toujours beaucoup admiré notre couple, l'avez tenu pour très rare. On devinait que vous en étiez fier, bien qu'il ne fût pas votre œuvre. Vous vous êtes plu à nous fréquenter, à vivre mêlé à notre atmosphère et vous avez même souvent prétendu que vous n'étiez jamais à l'aise loin de nous. Rassurez-vous donc : ce n'est pas moi qui viendrai vous dire maintenant que ce couple vous a trompé, qu'il n'était pas si admirable. Mais comprenez aussi que vous nous jugiez du dehors, donc superficiellement. Si attaché que vous étiez à notre couple, il vous était cependant extérieur. Vous n'en pouviez admirer que l'apparence. Vous ignoriez comment cette apparence avait pu devenir si belle. N'avez-vous jamais soupçonné ce que cette façade pouvait cacher de médiocrité ? Oh ! ne soyez pas peiné. Personne ne sait toute la médiocrité, qu'il y a dans les êtres. Quand je dis : médiocrité, je m'exprime mal, ce n'est pas cela au juste. Par quel mot pourrais-je vous montrer combien je trouve dérisoire, négligent le contrôle que nous exerçons sur nous-mêmes ? Nous devrions tellement mieux nous défendre ! Si nous avions un peu de courage, tous, autant que nous sommes, nous devrions être tellement plus dignes ! C'est pourquoi je nous juge médiocres. Nous ne valons pas ce que nous valons.

Ainsi, il y avait trop d'orgueil en nous. Maintenant je souris quand je pense que pendant un temps, malgré toutes nos belles phrases, nos fameuses attitudes, nous avons été assez vains pour croire que nous servions d'exemple aux autres ! Comme si nous y avions eu des droits ! Vous n'ignorez pas avec quel acharnement j'ai cru qu'on cherchait à nous jeter l'un contre l'autre, qu'on nous en voulait, d'avoir si longtemps paru pouvoir nous passer du reste du

monde. Si vraiment nous avons suscité de telles envies, le mal qu'on a pu nous causer n'était-il pas mérité ?

Si nous n'étions pas si stupides, si nous n'étions pas des têtes folles, de misérables pantins, aveugles, tourmentés par notre vanité, est-ce que nous gaspillerions ainsi notre vie ? Nous avons déjà trente ans elle et moi. La moitié de notre vie est vécue. Rien ne nous rendra ces années. Et que, ah ! surtout, je ne me laisse pas griser de souvenirs ! Comment ne voit-on pas que ceux qui se refusent à la vie, à la suite d'un grand chagrin, d'une déception, et qui se réfugient dans le souvenir de ce qui aurait pu être, au lieu de vivre pour le lendemain, se mutilent ? Et non seulement ils se mutilent, mais peut-être ont-ils même favorisé la catastrophe ? Jusqu'à leur mort, avec une sorte d'entêtement, jouant leur rôle de méconnus, de délaissés, de victimes, ils se déchireront. Trop orgueilleux pour accepter simplement la vérité, et trouvant sans doute dans leur humiliation un amer plaisir. Je ne crois pas au destin aveugle. Nous méritons toujours celui qui nous échoit. Moi le premier. Je ne veux pas, je ne veux à aucun prix tomber dans ces excès. Voilà déjà, plus d'une année perdue ! Une année, toute une année de notre vie ! Combien encore à vivre ? Et j'aurais la sottise de sacrifier ces jours à mes amours-propres ? Souffrir même ne m'est plus tolérable. J'ai soif d'égoïsmes, d'indifférences, de dureté. J'ai vu trop d'apitoiements, trop de tendresses, trop de faiblesses. Tout cela était empoisonné, tout cela était faux ! Et même mes sourires, mes bontés, mes sacrifices me sont odieux.

Comment donc vais-je recevoir ma femme si elle revient ? Si, elle, n'a pas changé ? Déjà pendant les quelques jours que j'ai passés près d'elle, j'avais tenté à plusieurs reprises de lui livrer ma pensée. M'aura-t-elle bien compris ? Pourra-t-elle se débarrasser de ses angoisses, de ces problèmes vains ? Saura-t-elle être plus simple qu'elle n'était ? Mais n'est-ce pas aussi dans son caractère d'être exaltée, excessive ? On appelle cela : du romanesque ! Est-ce dans les livres qu'elle a appris ces bêtises ? Ah ! moi-même j'ai trop lu, je crois, ou pas assez vécu, je ne sais, mais je voudrais que tout devînt clair, que nous soyons comme des innocents. Nous avons la cervelle farcie de symboles, de théories !

Bordeaux, le 3 mars 1934

J'ai cette fois senti le bout de mon déchirement. Plus possible d'enfoncer. Vous savez que je devais aller voir ma femme à la fin du mois dernier. Ayant par sa mère su enfin qu'elle était à Font-Romeu, je lui ai écrit pour lui annoncer ma visite. Or voici la lettre qu'elle vient de me répondr :

« Font-Romeu, le 27 février

« J'ai reçu ton mot ce matin, Zobain, mais mon docteur pense que j'ai encore besoin d'isolement et de repos. Il est donc inutile de venir.

« Tu voudras bien envoyer le chèque de deux mille francs pour mon mois.

« Je t'embrasse. »

Puis dans l'après-midi même du jour où cette lettre m'est parvenue, j'ai reçu la visite inopinée de sa mère. Elle a prétendu que sa fille la chargeait de me confirmer le désir qu'elle avait de ne point me voir et la décision qu'elle avait prise de se séparer officiellement de moi.

Je ne sais comment j'entrai soudain dans la plus violente colère. Notre dispute fut pénible. Je ne pouvais me calmer. On aurait dit que la présence

seule de cette femme m'enrageait. Je l'accablai des injures les plus grossières, la rendis responsable de cette rupture. Je dois avouer qu'elle sut répondre sans méchanceté à mes accusations. Elle me jura qu'elle m'aimait, qu'elle-même était déchirée, qu'elle avait essayé par tous les moyens de fléchir sa fille, que j'étais injuste en lui prêtant des sentiments si vils. Mais je ne la crus pas. Je vis dans ces propos une nouvelle cautèle. Je perdis enfin tout contrôle, la chassai. Quand elle fut partie, oui, sachez-le, j'ai pleuré de honte. Qu'avais-je osé ? Comment gâchais-je ma vie ? Ne devais-je pas être horrible à voir ? Ah ! oui, j'ai honte de mes colères, j'ai honte de cet homme au visage pâle, aux gestes excessifs, aux paroles ordurières, qu'alors je deviens. Oh ! je voudrais avoir seulement rêvé, que cette scène n'ait pas eu lieu. Mais maintenant l'irréparable est accompli. Il y a quelques jours encore, vous vous en souvenez, l'espoir m'animait... Je formais des projets, j'envisageais le futur, je croyais possible... non ! rien n'a pu être. Quelle ironie de m'être cru près du but quand justement j'allais en être définitivement éloigné !...

Cependant, quel chemin parcouru en moins d'un an ! Aurais-je alors prévu une telle issue ? Et que puis-je tenter encore ? Il m'arrive de rire ; de rire comme si j'étais fou, quand je vois ce que notre situation a de burlesque. Jamais couple n'aura plus lamentablement détruit son bonheur. J'ai eu un moment l'idée d'aller voir ma femme malgré sa défense, une dernière fois, mais à quoi bon ? Tout n'a-t-il pas déjà été dit ? Nous allons donc divorcer.

Et certes, je ne désire pas m'engluer davantage dans mon malheur. J'ai désormais besoin de paix. Je n'ai plus d'autre ambition que d'abandonner mes souvenirs aux dissolutions de l'oubli. Y parviendrai-je ? Point de compensations, point de révolte, point non plus de débauches rituelles. L'oubli n'a pour moi ni le visage de l'alcool, ni celui de la volupté. Vous m'avez vu fuir la solitude, saurai-je la rechercher ? Vous m'avez vu adorer mon destin, et maintenant, au contraire, je veux le vaincre. Oh ! je souffre encore, j'ai des retours, mais du moins n'attendé-je plus rien. C'est une consolation.

Bordeaux, le 5 juin 1934

Trois mois ont passé, mon cher ami. Trois mois de solitude, de terne abandon. Médiocrement, j'essaye de me rétablir, de reprendre mon équilibre, d'organiser mon existence solitaire. Ce n'est pas très drôle. Aussi me ferez-vous grâce de tristes confidences. Je n'ai pas même répondu à vos lettres. Vous vous inquiétiez, vouliez savoir... Hélas, il n'y a rien à apprendre.

Je n'ai revu ma femme que dans le cabinet du juge, pour la tentative de conciliation. Horrible manège de la justice ! Chacun sur notre chaise en présence de cet homme froid qui nous interrogeait sans rien deviner de notre drame, nous étions figés et conventionnels. Nous évitions même de nous regarder. Enfin on a bien voulu abréger notre supplice. L'un derrière l'autre, nous avons quitté la pièce. Devant la porte, je me suis effacé pour la laisser passer. Elle n'a pas daigné seulement me saluer. Dans le corridor, elle a été happée par son avoué, sa famille. J'aurais voulu au moins lui demander de ses nouvelles. Je n'ai pu. Ils l'ont entraînée. Je suis resté seul.

Je l'ai trouvée mieux cependant, quoique grossie, empâtée, moins élégante, moins distinguée qu'autrefois. Son visage était rouge ; mais sans doute était-elle aussi émotionnée.

Il n'y a plus qu'à attendre. La procédure va suivre son cours. Le divorce sera jugé en juillet pense mon avocat. Vous avouerai-je combien il m'est pénible d'avoir à me défendre, d'avoir à lui livrer nos lettres, d'avoir à lui

raconter notre vie heureuse de jadis ? Il me semble que cela suffit à ternir, à abîmer notre passé. Et jusqu'à cet avocat qui me reproche d'avoir agi avec trop de douceur ! Mais moi, je sens bien maintenant que c'est un non-sens de posséder la femme qu'on aime.

Il y a quelques jours on est venu enlever son vestiaire. J'ai dû, dans chaque pièce, dans chaque armoire, trier ce qui lui appartient. Avec la servante, nous avons tout mis dans de grands draps que nous avons noués aux quatre coins. Jusqu'au soir, ces gros paquets blancs sont restés dans le vestibule, attendant qu'une voiture les emporte. Quel étrange spectacle ! Et je n'ai rien gardé. Oh ! cela n'a pas été volontaire. C'est quand tout a été enlevé que je m'en suis aperçu. Arriverais-je déjà à me déprendre ?

Où est-elle actuellement ? Chez qui, chez quels parents, ou quels amis vit-elle ? Que devient-elle ? Comment vit-elle ? Pense-t-elle encore quelquefois à moi ? Quelles sont les robes qu'elle porte ? Quels sont les chapeaux ? Regrette-t-elle le passé ? En parle-t-elle ? Que sais-je de sa santé ? Que sais-je de ses lectures ? N'a-t-elle manqué de rien ? Comme l'amour est peu de chose ! Comme les sentiments humains sont faibles ! Les liens fragiles ! Cette femme a partagé ma vie quatre ans. Quatre ans, nous avons dormi dans le même lit ; nous avons mangé à la même table, et aujourd'hui, aux deux extrémités d'un pays nous vivons, chacun ayant péniblement reconstruit pour y vivre comme dans une coquille, un univers où l'autre n'est plus rien.

Je relis ses lettres. Je conserve une longue mèche de ses cheveux, je remue dans un coffret les fleurs fanées de nos fiançailles. J'ai même retrouvé un carton garni de violettes, qu'elle m'avait envoyées de T... l'an dernier, pour le premier avril. Il y a un papier où elle a écrit : « devine qui ? » Regrets ? Oui. Toute ma vie, j'aurai devant les yeux, le spectre de notre bonheur. Je ne puis oublier et j'aime encore. Et cependant, même si cela était possible, je n'accepterais plus de la reprendre. Quelque chose est mort durant cette année, c'est notre cher accord. Sans lui, notre vie commune serait impossible ou atroce. Mais quelles révoltes encore quand je songe à ce qui l'a tué...

NOTE

Ici s'arrête la correspondance de Zobain. Du moins ai-je décidé de n'en pas livrer davantage, car il a continué de m'écrire, on s'en doute, mais dès lors que la dernière lettre qu'on a lue semblait marquer la fin de cette crise qui l'avait depuis plus d'un an bouleversé, il était je crois inutile d'ajouter d'autres lettres, dans lesquelles Zobain, très désireux d'oublier sans doute, affectait quelque froideur. Pour tout dire, la suite de sa correspondance était devenue banale. Souffrait-il moins, ou sinon consolé, se jugeait-il avec plus d'indifférence ?

Si j'ai tenu à rédiger cette note, c'est que j'ai craint que le véritable intérêt de ces lettres puisse échapper à certains lecteurs, sans pour cela douter de leur finesse. Le texte de ces lettres me paraît déconcertant en ce sens qu'il n'est presque jamais conforme au caractère de leur auteur. Moi qui le connais bien, qui crois le bien connaître, en jugé-je du moins ainsi. Je suppose du reste que beaucoup auront su deviner quel homme cachaient ces attitudes, quelle pensée ces discours, et voir ce que Zobain était, à travers ce qu'il croyait être et ce qu'il croyait être devenu.

Zobain dans ses lettres se surprend à évoluer. Il prétend que l'expérience douloureuse dont il a été le héros, lui a permis de découvrir qu'il avait conçu son bonheur à la fois avec trop de vanité et pas assez de soins. « Ah ! dit-il à

peu près, je n'ai pas su me préserver, pas su m'armer ; l'épreuve m'a vaincu ; au lieu de lutter, j'ai accablé ma femme, me suis montré si peu patient, si peu compréhensif, qu'elle s'est détachée de moi. » Certes ce fut pour Zobain une stupéfaction d'apprendre que sa femme, lassée, avait cessé de l'aimer, en était même arrivée à ne plus pouvoir supporter sa présence. Mais rapidement il sut réagir. Il se grisa de regrets, rêva de devenir meilleur, se persuada même que sa douleur l'avait éduqué et que le personnage qu'il avait voulu être, aujourd'hui enfin il allait pouvoir l'incarner. Mais c'était encore un leurre.

Ainsi, dans ces lettres, ce n'est pas le canevas, l'épisode, qui importe, mais cet inventaire précis que l'inconscience rend cruel. Ah ! si Zobain en les écrivant avait su qu'il pourrait subir un autre jugement que le mien, sans doute aurait-il pris garde à ne pas se trahir si maladroitement. Je ne pense pas cependant qu'on me reproche de l'avoir démasqué, car il y a de la beauté dans le désordre de cet orgueil, dans les retours, dans les scrupules de cette pensée...

Cet été, en juillet, je me trouvais avec lui à Venise, venant par la route de Vérone et de Padoue. Nous ne devions y séjourner que peu de temps, Zobain fuyant par système les lieux trop classiques. L'hôtel Vittoria était prévenu de son arrivée. Par dérision, c'est dans cette ville où, à l'hôtel, une lettre l'attendait, que Zobain apprit le résultat de son divorce. Il était prononcé entièrement contre sa femme. Je me souviens de la joie excessive qu'il afficha à cette nouvelle. Non pas qu'il voulût me persuader qu'il jouissait de ce triomphe, mais qu'il se sentait enfin libéré du passé. Ensuite, je vis bien que cet entrain était factice, qu'il n'oublierait pas si vite qu'il voulait le croire. Du reste, dans sa chambre, il avait soin de toujours placer sur la table la photographie de sa femme. Au Quadri, où nous allions nous asseoir au crépuscule, il était bavard à l'excès ou restait morne. Le matin, prenant le bateau, il traversait la lagune, allait s'étendre sur le sable dur et gris du Lido, puis il se baignait, se rhabillait et rentrait à Venise. Il n'aimait pas d'ailleurs cette longue plage bourgeoise, encombrée de cabines, à l'ombre desquelles des Italiennes dorment sur des matelas d'apparat. Il regrettait les plages libres de la Ligurie ou de la Sicile. Tout ce faste, tout cet artifice, l'ennuyait. Aussi, l'après-midi, préférait-il louer une gondole, et demander au gondolier de le conduire dans les quartiers les plus écartés et les plus simples. Il n'avait aucun goût pour les vieilles pierres et les splendeurs mortes. La plupart du temps, il

ne disait pas un mot, et semblait même ne rien regarder, ne point penser. Le dernier jour, il me fit accoster pour reposer le gondolier, rio del Muneghetti, près d'un petit café. Il y resta plus d'une heure, fixant avec une bizarre attention des manœuvres qui transvasaient du vin rouge dans des tonneaux. L'endroit puait la vinasse, la sueur. Dans l'étroit rio passaient de lents chalands pleins de fruits ou chargés de pierre. Le temps était très lourd, très humide. Il plut toute la nuit. Le lendemain matin, nous partîmes. Nous passâmes la journée et couchâmes à Ferrare, ville sévère. De tout notre voyage ensuite Zobain ne cessa d'être gai avec naturel. Il consentit même à ne pas demander de trop violents efforts à sa voiture et redevint ce simple compagnon qu'il sait être aussi. À Marina di Pise, cependant, quelques semaines plus tard, où, de Florence, nous étions venus nous baigner, il fut sombre à nouveau. Qu'avions-nous dit ? L'endroit lui rappelait-il un lieu de son passé ? Un incident avait-il éveillé ses souvenirs ?

J'ai enfin revu Zobain ces jours-ci. Je lui avais donné rendez-vous, dans ce tranquille hôtel, entouré de neige d'où j'écris cette note. Je voulais lui donner à lire les copies dactylographiées de ses lettres afin qu'il les corrige. Je voulais surtout voir où il en était. Son accueil me rassura entièrement. Cette fois, le passé était bien mort. Je le trouvai entouré d'un groupe d'amis familiers. Toute la journée, ils excursionnaient en ski aux environs, rentraient le soir, à la nuit tombante, fourbus, les traits tirés, mais le teint frais et hâlé, l'œil vif. Le dîner était pour eux eux une réjouissance capitale : ils dévoraient. Puis de bonne heure ensuite allaient dormir.

Il ne fit pas une seule allusion à sa femme. Et même en relisant ses lettres, il haussa plusieurs fois les épaules. « Et dire, m'avoua-t-il, que je craignais tant la solitude ! Aujourd'hui, je me plais, ne suis vraiment joyeux, vraiment moi-même que seul. Je me sens plus égal de caractère, plus volontaire qu'autrefois, moins artificiel aussi. J'ai une sorte de mépris pour les vies frivoles. Je voudrais pouvoir me débarrasser de tous mes masques, partir très loin, vivre nu au bord de la mer, à la campagne, cesser de lire, cesser de rêver, avoir tout mon temps pris à des travaux manuels. Alors, il me semble que j'arriverais à perdre le goût que j'ai encore parfois de torturer mon esprit, de m'inventer. »

Mais qui ne s'invente pas ?

Cirque de Gourette. Hôtel Edelweiss
Janvier 1935

Appendice



Raymond Guérin et Denise Montauriol le jour de leur mariage

Tout dire

« Zobain est un récit autobiographique, que j'ai tiré tout entier, sans falsifier un seul épisode, ni une date, ni un lieu, de ma vie. » Voilà comment Raymond Guérin présente son manuscrit à Jean Paulhan en octobre 1935.

Tout dire, ce sera toujours le credo de Guérin et dès son premier livre, cet étonnant Zobain, il dit tout, il déballe tout. Pas un fait qui ne soit rigoureusement vrai dans ce récit de son premier mariage, dédié « à D. » D comme Denise, Denise Montauriol.

Leur histoire avait commencé en janvier 1928 quand Denise, alors étudiante, avait écrit à Raymond Guérin. Le jeune homme de 22 ans venait fièrement de fonder une revue littéraire, elle lui proposait d'y collaborer. Intrigué et flatté, Guérin accepta la proposition et Denise intégra l'équipe de la Revue libre de Bordeaux. Quelques mois plus tard, ils étaient fiancés.

La jeune femme appartenait à une vieille famille bourgeoise de Marmande (Lot-et-Garonne). Son père, officier d'infanterie, était mort pour la France, en 17. C'est donc à l'omniprésente « Madame Montauriol » qu'il revenait de s'occuper du bonheur de sa fille et, pour s'acquitter au mieux de cette tâche, elle s'installa à Bordeaux chez les jeunes mariés.

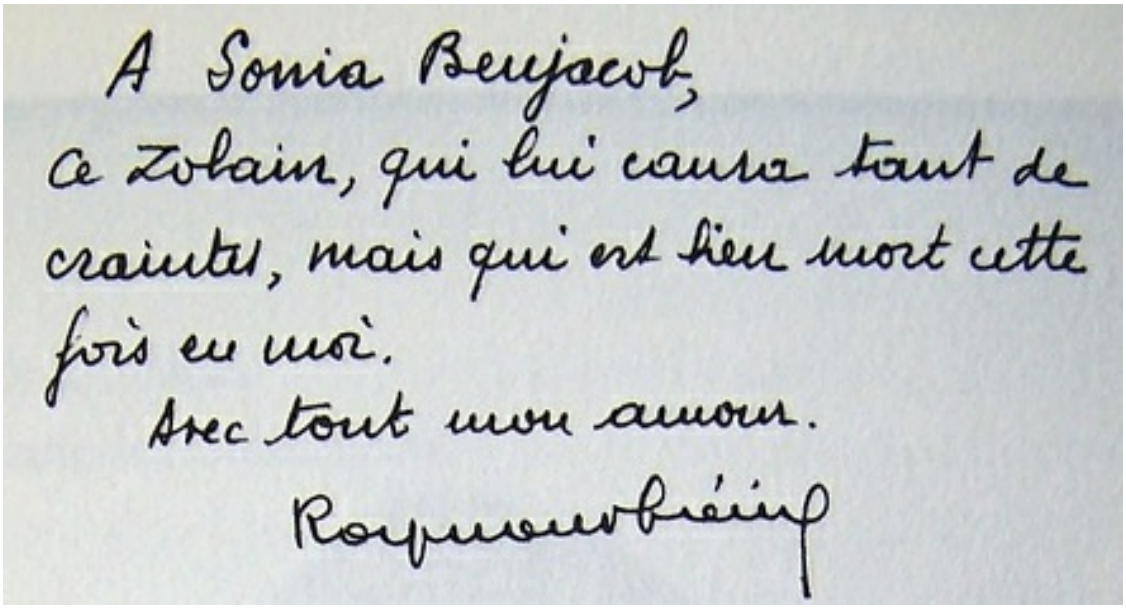
Le même goût pour la vie intellectuelle, pour l'art, pour la littérature unit

le couple, et Denise ne tarde pas à se lancer dans l'écriture d'un roman. Raymond participe à l'aventure, il lit, conseille, encourage. Anne Vergès ou Le partage incertain paraitra sous le nom de Denyse Montauriol (le y à Denise, ça fait femme de lettres...) en 1932 dans les Annales politiques et littéraires et, l'année suivante, en volume chez Émile-Paul.

Mais derrière cette façade de bonheur bourgeois, un drame s'est joué : quatre ans après leur union, Denise est toujours vierge, le mariage n'a pas été consommé... Mal-être, dépression, tout est dans Zobain, des premières langueurs jusqu'au divorce, prononcé à Bordeaux le 18 juillet 1934.

Tout dire. Guérin se lance dans l'écriture, dans le récit de ce fiasco. Il s'affuble d'un nom ridicule, Zobain, surnom que lui avaient donné ses camarades de lycée, parce qu'il avait l'habitude de lancer « Je vais au bain » en accentuant la liaison, c'est en tout cas ce qu'affirme Etiemble.

En janvier 1935 le livre est terminé, en 1936 il parait chez Gallimard. Raymond Guérin vient ainsi de faire son entrée dans les Lettres, et il est amoureux. Au Pyla, au cours de l'été 35, il a rencontré Sonia Benjacob, qui deviendra la seconde Madame Guérin. Sur un exemplaire de Zobain, il lui inscrira cette dédicace :


A Sonia Benjacob,
ce Zobain, qui lui causa tant de
crainte, mais qui est bien mort cette
fois en moi.
Avec tout mon amour.
Raymond Guérin

Mais avant d'en finir avec cette affaire, histoire de vraiment tout dire, je

voudrais porter encore quelques pièces au dossier. Les derniers échanges entre Denise Montauriol et Raymond Guérin sont comme un épilogue à Zobain, et éclairent d'une vérité toute crue le naufrage de leur couple.

Thierry Boizet



Denise Montauriol

Hôtel des Alpes

Divonne-les-Bains (Ain)

Divonne, le 8 décembre 1933

Raymond,

J'ai reçu ta lettre et celle de ta mère qui je le vois ne sait rien. Voici tout ce que j'ai à te dire et tu auras si tu veux le courage de le dire à tes parents : pendant trois ans et demi et grâce à ma naïveté enfantine et à la confiance illimitée que j'avais en toi tu m'as fait mener une vie qui n'a pas de nom et tu n'as pas réalisé ce qu'une jeune fille est en droit d'attendre de l'homme qu'elle épouse : qu'il fasse d'elle une femme et une femme heureuse. Tu ne m'as rien donné que des mots et cela m'a conduite ici après avoir failli me faire mourir de désespoir. Je n'ai jamais été anormale ni physiquement, ni moralement, mais tu m'as fait mener une vie anormale. Tu le sais aussi bien que moi. C'est pour cette raison que lorsque je serai guérie je reprendrai ma liberté.

J'ai reçu ton chèque de 2 000 F qui a servi ici à payer l'arriéré chez Parrissaud. Le Dr estime que j'ai besoin d'un mois de convalescence à Mégève ou ailleurs en altitude car cela non plus tu ne l'as pas compris : j'ai été en agonie.

Je te demande donc :

— mes effets d'hiver

— un mandat pour le règlement de ma note ici

— 2 000 F pour un mois à Mégève

Après quoi je me retirerai chez maman afin d'organiser comme je pourrai ma pauvre vie.

Ceci est irrévocable — tu vois que moi je ne me plains pas. Et pourtant la seule et unique victime tu la connais :

Denyse

PS. Le Dr t'a demandé de faire suivre ma cure de Divonne d'une période de deux mois d'isolement loin de la maison. Il y tient pour nous permettre selon lui de ne prendre ni l'un ni l'autre trop vite une résolution aussi importante que celle d'une séparation. Pour ma part je crois ma décision absolument formelle pour les pénibles raisons que tu connais.

Font-Romeu, le 27 février [1934]

J'ai reçu ton mot ce matin, Raymond, mais le Dr Capelle pense que j'ai encore besoin d'isolement et de repos. Il est donc inutile de venir.

Mon annexite va mieux et je commence un peu à marcher.

Tu voudras bien m'envoyer le chèque de 2 000 F pour mon mois.

Je t'embrasse

Denyse

Bordeaux, le 2 mars 1934

Ma chérie, j'ai reçu jeudi matin ton mot me demandant de ne pas venir te voir. Je me suis aussitôt incliné. Aussi ai-je été surpris de recevoir, vers une heure de l'après-midi, comme je finissais de déjeuner, la visite de Madame Montauriol, venant confirmer ta lettre et m'intimant l'ordre de ne pas me mettre en route le lendemain. Surpris doublement car d'abord ton mot suffisait et il n'était pas nécessaire de déplacer Madame Montauriol, et surpris aussi de constater qu'il ne m'était pas possible de t'écrire sans qu'aussitôt Madame Montauriol et un certain Docteur Capelle que je ne connais pas (ta lettre m'a révélé son existence et son nom) soient avisés. Tu dois bien comprendre que j'aurais très bien pu venir sans écrire et que si je ne l'ai pas fait c'est parce que cela me semblait indélicat.

Madame Montauriol venait également me voir pour autre chose, mais nous n'avons guère pu agiter cette question. Je n'ai retenu que ceci, c'est que mandatée soi-disant par toi elle venait de ta part m'annoncer officiellement ton désir de te séparer de moi. Ce qui m'a fait supposer qu'au point de vue nerveux tu étais complètement rétablie, étant sûr que Madame Montauriol n'aurait pas été criminelle au point de se faire l'interprète d'une aussi grave décision sans se rendre compte si tu étais ou n'étais pas raisonnablement en état de la prendre. Je suis très heureux Denyse de savoir ainsi indirectement que ton cauchemar moral est fini, que tu as vu clair en toi-même et que tu es délivrée de tes angoisses. Ainsi à ta guise tu pourras te remettre à vivre et le

physique maintenant se rétablira très rapidement. Ta lettre m'avait un peu effrayé en ce sens que tu y écrivais que tu commençais à marcher, ce qui m'a laissé supposer, n'ayant eu aucune nouvelle de toi depuis deux mois, que tu avais dû rester allongée depuis ton arrivée à Font Romeu. J'ai beaucoup de peine de penser que tu as encore dû souffrir et te soumettre à nouveau à ces pénibles visites médicales. J'étais persuadé qu'au contraire tu allais bien physiquement. Et cela parce que Madame Montauriol ne m'a donné aucun détail à ton sujet malgré les lettres que je lui ai écrites, et parce que ce Docteur Capelle n'a pas eu la politesse de m'écrire. Encore un qui a agi avec moi avec un sans-gêne !... Enfin c'est parfait : qu'il continue à m'ignorer cela le regarde. Je regrette néanmoins qu'on ait cru devoir me tenir ainsi à l'écart et qu'on n'ait pas eu la courtoisie de me dire si tu étais malade ou bien portante. Pouvais-je écrire moi-même à un docteur dont j'ignorais le nom ? J'ai demandé plusieurs fois par lettre à Madame Montauriol de me le dire (étant convenu que je ne devais pas t'écrire) mais elle ne me l'a jamais dit. Jeudi quand elle est venue je lui en ai fait le reproche. Elle a eu la perfidie de me répondre : « Moi ? Mais je ne vous ai jamais écrit que je ne voulais pas vous donner son nom », en effet, mais elle s'est bornée à ne pas y faire allusion dans ses lettres. Est-ce oubli, est-ce mauvaise volonté ? Pourquoi cette haine ?

Je te disais tout à l'heure que nous n'avions guère pu agiter la question de séparation. En effet, comme je formulais contre Madame Montauriol, personnellement, certains reproches un peu vifs, fondés sur des preuves acquises depuis peu et qu'il lui paraissait sans doute impossible d'entendre sans protester, elle a passé son temps à se justifier à mes yeux et il a été très peu question de toi. Elle semblait soucieuse avant tout de remonter dans mon estime, de me faire croire à son dévouement, à son désintéressement, me répétant qu'elle n'avait cessé de vouloir notre bonheur, niant simplement mes accusations et allant, par une sorte de lâcheté qui lui est familière jusqu'à t'accuser d'être une menteuse pour se blanchir à mes yeux comme si en cette visite ce qui l'eût surtout intéressée ce ne fut pas le sort de sa fille mais son propre personnage. Quant à moi, une fois mes reproches justement formulés je n'avais qu'une hâte : m'entretenir de toi, avoir de tes nouvelles, savoir ce que tu avais fait durant ces deux mois, savoir enfin sur quoi reposait ton désir de te séparer de moi ; mais en vain. Madame Montauriol semblait ne pas

s'apercevoir que ses dénégations, que ses justifications m'étaient indifférentes, que je n'étais préoccupé que de toi, et elle continuait à s'indigner de ces quelques vérités que je lui avais dites.

Je suis donc contraint de t'écrire comme si cette visite avait un sens puisque Madame Montauriol sans s'être très bien expliquée a prétendu qu'elle en avait un. Ce n'est donc pas ta carte-lettre qui inspire cette lettre. Si j'avais cru que tu avais seulement besoin de repos et d'isolement et que tu restais dans les mêmes dispositions à mon égard que lorsque j'ai quitté Divonne je t'aurai répondu seulement ceci : « Entendu ma chère Denyse. Ne t'inquiète pas. Je vais attendre encore un ou deux mois et je te ferai signe à nouveau à ce moment-là. » Mais comme Madame Montauriol a posé le problème d'une autre façon, il me faut bien ici une dernière fois te répéter par écrit ce que je t'ai déjà si souvent répété, afin que dans l'avenir tu ne risques pas de déformer ni ma pensée ni mes sentiments. Quand tu en auras besoin, tu n'auras qu'à relire cette lettre et tu m'y trouveras tout entier.

Je commence donc :

Tu es tombée malade il y a eu un an le 30 janvier. Depuis cette date je considère que nous n'avons plus passé une seule nuit ensemble et donc depuis ce jour toute vie conjugale, sinon sentimentale, a été suspendue. Cela a son importance pour un couple. À la suite de ta grave maladie physique, et alors que j'espérais que tu allais vite te remettre, tu as fait une dépression nerveuse, que, je le reconnais, je pensais qu'on pouvait combattre en te forçant à réagir, à te secouer, alors qu'au contraire cela ne faisait que te déprimer davantage. Je ne comprenais pas que comblée matériellement, choyée, aimée, protégée comme tu l'étais tu penses te trouver malheureuse, déchirée d'angoisses irréelles, de scrupules injustifiés, te croire damnée, te persuader que tu faisais mon malheur et que tu étais indigne de moi. Tout cela était du reste fortement exagéré et j'aurais dû deviner que ces attitudes n'étaient point naturelles mais provoquées par la maladie. De ce côté donc, par ignorance médicale j'ai pu avoir quelques torts : j'ai été injuste, emporté, impatient. Je m'en accuse. Cependant un médecin consciencieux aurait dû tout de suite m'éclairer. Je t'assure que je me serais avec joie conforté à ses instructions.

Ensuite à l'occasion de certain événement grave et heureusement sans suite, que tu connais, désemparé quelques minutes par un acte qui crois-le me

dépassait et me touchait autant que toi, j'ai senti, j'ai cru sentir, à tort, ma vie brisée, liée à une tache. Je me suis dit que ce bonheur, que cette existence que nous avions décidé tous les deux de mener ensemble le 5 juin 1929 à l'église de Marmande devant le prêtre, la main dans la main jusqu'à notre mort, tu venais de les trahir en essayant de t'y soustraire. Et pour moi comprends-le Denyse, c'était une trahison pire que si tu avais pris un amant car ce n'était pas ton corps qui flanchait mais ton cœur et certes j'aurais préféré ceci à cela car enfin si tu avais préféré un autre homme du moins cela m'aurait apporté la preuve que tu allais pouvoir vivre et être heureuse avec lui, tandis que la solution que tu avais adoptée, en plus qu'elle me déchirait était pour toi sans issue. Une chrétienne ne doit pas s'arrêter là. Ma réaction brutale, qui dura quelques minutes seulement, tenait de l'effarement : j'étais confondu : comment avais-tu pu en venir là ? tomber si bas ? souffrir tant et si injustement ? J'en avais honte pour nous deux. Je me sentais atteint moi-même et avili. J'ai alors prononcé quelques paroles dures. Mais c'était un non-sens de ma part que de les prononcer. Je les ai regrettées parce que désavouées aussitôt au fond de mon cœur. Ton geste n'avait pas cette valeur de symbole que je lui prêtais. Je me montais la tête. Ce n'était qu'un accident, dû à la maladie et sans retour possible et par un bonheur magnifique ta vie était préservée. Il n'y avait nullement à en tenir compte mais à l'oublier purement et simplement et c'est ce que j'ai fait : depuis tu ne m'as jamais vu en faire état. Mon attitude en ces instants avait été aussi ridicule, aussi spontanée, aussi fortuite que ton geste. Il ne faut donc pas que tu te fasses du mal ainsi à répéter les pauvres mots que j'ai pu dire dans mon délire, dans mon égarement : je ne les pense pas. Je suis déchiré de douleur depuis ce jour à la seule pensée que j'aurais pu te perdre. Ne sens-tu pas quelle peine affreuse est la mienne ? Combien ta vie seule, ton existence me sont précieuses ?

Venons-en à d'autres griefs. Tu m'as accusé de t'avoir rendue malade, de t'avoir détraquée. Je dois cependant dire que deux hommes ont reçu ma complète confession : le Docteur Sorel et le Docteur Girot. L'un et l'autre ont approuvé mon attitude, m'ont affirmé qu'étant donné les circonstances j'avais agi comme il fallait. Ils ont simplement regretté que je n'aie pas cru devoir t'inciter à voir un docteur dès le début de notre mariage. Quelques conseils, quelques soins auraient remédié à tout. Mais dans leur cœur juste ils n'ont pu

condamner un garçon qui somme toute n'avait été que trop délicat, trop soucieux de ne pas se montrer à sa femme sous l'aspect d'un sauvage, de ne pas la faire souffrir non plus puisqu'elle se plaignait à la première audace, enfin de maintenir la volupté sur un plan plus idéal. Je crois cependant que le Docteur Sorel a commis une grave erreur en me donnant l'ordre de réaliser dans les 24 heures ce que j'avais si longtemps reculé justement afin d'en atténuer la brutalité et d'en préparer la possibilité. La chose fut faite : mais ni toi ni moi n'en avons conservé un bon souvenir. Quand je pense aux ménagements que j'avais pris jadis et à la manière dont je dus soudain me comporter je regrette de n'avoir pas eu la volonté de m'y soustraire et de reprendre avec toi tout simplement une vie commune complète qui aurait amené alors naturellement au bout de quelques semaines le même résultat, mais avec plus de contentement. Ce qui prouve qu'on ne devrait pas laisser des tiers vous faire la loi en des choses qui ne regardent que le couple. Mais j'ai cédé. Je voulais tout faire pour te guérir. J'écoutais ce qu'on me disait. J'espérais toujours que de quelque traitement nouveau viendrait la guérison. J'étais déchiré de te voir souffrir si cruellement en étant contraint toutefois de le cacher et d'avoir même l'air de ne rien comprendre pour ne pas t'effrayer. J'aurais dû avoir plus de discernement, t'emporter et tous les deux, nous aimant comme nous nous aimions, tu aurais vite été guérie : Sorel me l'a répété plus de 20 fois. Je regrette de n'avoir pas osé.

Voilà maintenant ce que je veux te dire :

En admettant même que ces griefs soient justifiés, je m'étonne quand tu les exprimes, que ceux qui clament partout qu'ils font tout pour notre bonheur, et ne rêvent que de nous savoir heureux, ne t'empêchent pas de blasphémer, ne te disent pas aussitôt que tu te trompes, que tu exagères, que tu n'as pas le droit de juger. Au contraire, ils te laissent complaisamment te plaindre, se repaissent de confidences que tu leur livres avec un manque de pudeur qui m'effraie, et ainsi par leur silence complice t'incitent à penser que ce que tu dis est vrai puisqu'on ne te fait pas taire, quand au fond de ton cœur, comme tu ne peux t'empêcher de m'aimer, tu voudrais qu'on le fasse. Mais personne ne dit mot. On t'approuve, on t'écoute et tu t'enferres davantage, impressionnable comme tu es, et comme à plaisir sur un malheur que tu te forges.

En admettant encore que ces griefs soient justifiés je m'étonne que ta bonté, ta charité, tes sentiments chrétiens ne soient pas capables de t'inspirer un peu d'indulgence et de pardon à mon égard. Moi qui t'ai vue si tolérante, si bonne, si généreuse, avec des parents, des amis et même des étrangers, serai-je donc le seul à être banni ? Serai-je le seul devant lequel tu te montreras impitoyable ? Admettons, te dis-je, que j'ai eu des torts. Tu me les avais pardonnés et m'avais rendu d'un coup le bonheur. Mais que peut dire pour toi le pardon ? Si tu pardonnes n'est-ce pas que je cesse d'être pour toi un objet d'horreur ? N'est-ce pas que j'ai regagné ton amitié, ton respect, ton affection ? Quelle aberration te pousse à nouveau à m'accabler ? On dirait que tu es devenue incapable de douceur et de mansuétude ? Cependant, aimer quelqu'un, comment le lui prouver mieux qu'au moment où il faiblit, où il manque ? Ma misère, ma honte ne devaient-elles pas t'attirer davantage ? Quel mérite avais-tu à m'aimer quand tu pouvais me juger parfait, conforme à tes rêves, à ton idéal ? N'est-ce pas plutôt dans un sens, une fois que j'étais déchu de mon prestige que tu avais du mérite à me conserver tes sentiments ? Et même vois-tu pour ta mère tu es injuste je dois le reconnaître. Il est certain que Madame Montauriol m'a fait beaucoup de mal (et nous y viendrons tout à l'heure) mais cela ne doit pas m'empêcher d'être juste. Or tu es injuste pour elle quand tu la charges, quand tu l'accables, quand tu la rudoies, quand tu la rends responsable de ton éducation, alors qu'elle a fait beaucoup pour toi. Comment peux-tu être ainsi ? As-tu un cœur de pierre ? N'as-tu ni tendresse, ni pitié ? Je sais bien que si. Alors pourquoi te mutiler ? te forcer à des sentiments rudes que tu n'as pas ? t'imposer des rancunes que tu ne peux pas sentir véritablement ?

En admettant encore que ces griefs soient justifiés comment peux-tu oublier nos promesses, nos années passées, notre bel avenir, toute la vie qui nous reste et me rejeter aussi inconsidérément sans vouloir ni m'entendre, ni me tolérer près de toi, ni me faire confiance ? Me crois-tu donc incapable de réaliser par la suite ce que j'ai si longtemps ajourné de peur de te blesser et donc de te perdre ? Si c'est cela que tu redoutes je t'assure que tu n'as rien à craindre : je saurai te rendre heureuse. Si au contraire ce qui te retient de revenir ou de tolérer ma présence, c'est d'avoir à envisager ce problème je te répète que je t'aime assez pour vivre près de toi sans plus jamais l'envisager et je m'engage à y renoncer pour la vie. Puis-je faire plus ?

Enfin tu n'es pas sotte au point de préférer par système ou par orgueil, vivre seule, comme une vagabonde, sans but, sans amour, sans maison, sans soutien, sans protection, quand tu sais que la seule vie pour toi possible, j'entends la seule vie heureuse c'est de vivre avec moi car près de moi tu retrouveras le but, l'amour que je te porte, la maison, le soutien, la protection, le dévouement, l'affection et la joie. Si tu t'obstines à me repousser, tu regretteras ensuite de l'avoir fait et tu penseras chaque jour à la bêtise que tu auras faite. Aussi quand même serais-tu persuadée que c'est moi qui ai gâché ton bonheur, tu devrais revenir puisque tu sais que c'est avec moi seul que tu peux le refaire d'une manière ou d'une autre. Sinon c'est que tu préfères satisfaire ton orgueil, te sacrifier à lui, et je te plains sincèrement.

Tout ceci non pour t'attendrir, ni pour t'exaspérer crois-le ma chère femme, mais pour que tu saches une bonne fois ce que je pense. Je te l'ai souvent dit, mais je ne l'avais encore jamais écrit et j'ai tenu à ce que ce soit fait. C'est ma vraie pensée et comme une sorte de testament sentimental sur lequel je n'aurai pas à revenir.

Tu envisages de te séparer de moi ? m'a fait savoir Madame Montauriol : tu dois savoir que rien ne me serait plus odieux que de te contraindre à quoi que ce soit. Pourquoi te forcerais-je à revenir ? Moi-même souffrirais de supporter ensuite la présence d'un être que je ne sentirais revenu près de moi que par force, ou que par pitié, ou que par devoir, ou que par intérêt. Si tu reviens il faut que tu reviennes en me donnant comme par le passé la même estime et la même tendresse. Et je sais que là dessus, en dépit des conseils des tiens, tu penses et tu penseras toujours comme moi car je te sais la plus noble et la plus sincère des femmes. Rien ne te répugnerait davantage que d'accepter une fausse situation et je sais que si tu reviens je puis être tranquille c'est que tout sera possible comme avant. C'est du moins une garantie que nous pouvons nous donner mutuellement de notre droiture.

Mais moi de mon côté je ne cherche pas à me séparer de toi au contraire. Et ne ferai donc rien pour cela. Je t'aime toujours autant, je n'ai pas de reproches à te faire, je te suis fidèle et non par incapacité crois-le à ne pas l'être — ceci pour répondre à une autre perfidie de Madame Montauriol qui en faible femme qu'elle est n'a pas craint de m'injurier en me traitant d'impuissant (je ne sais d'où elle tient ce détail curieux). Et je t'attends dans

notre maison qui est la tienne comme la mienne. Tu peux revenir quand tu voudras, la nuit, le jour, la porte s'ouvrira et je te recevrai avec joie comme si tu n'étais jamais partie, et nous ne parlerons plus jamais de tout cela.

Nos attitudes ne semblent donc pas conformes. Mais elles ne sont pas incompatibles. Cependant je te dois un aveu : c'est que je suis actuellement brisé, meurtri et que je n'aspire qu'au calme, qu'à la paix. Depuis des mois je multiplie les efforts pour sauver notre bonheur (et toutes ces années qui nous restent à vivre), car si nous ne réussissons pas à nous réunir, nous serons malheureux tous les deux jusqu'à notre mort, car on dira tout ce qu'on voudra nous étions faits l'un pour l'autre, faits pour vivre ensemble et nous l'avions compris dès le premier jour. Mais si mes efforts doivent rester vains, si en dépit de mes tentatives de conciliation tu restes butée sur tes positions je ne puis que m'incliner. Je me retirerai donc tout à fait si tu l'exiges et tu n'entendras plus parler de moi. J'avais supposé que tu me ferais l'hommage de m'accepter du moins comme ami, comme compagnon discret de ta vie. Si cela est aussi impossible, il ne me reste plus qu'à me rayer moi-même de ton présent et de ton futur. Et je m'incline.

Toutefois avant de finir ma lettre je veux te mettre en garde contre plusieurs choses.

Je te disais tout à l'heure que je te parlerai de ta mère. M'y voici. Dans l'horrible combat que les circonstances m'ont fait mener contre elle, pour ta possession pendant 4 ans, je suis définitivement écrasé. Elle l'emporte ; elle te garde et t'arrache à moi. Je ne peux pas forcer le destin et je trouve tout naturel que tu aimes ta mère. Il est même normal qu'une fille préfère à tout être au monde sa mère et j'honore ce sentiment. Mais alors elle ne se marie pas, et elle consacre sa vie à servir et à honorer l'être qui l'a mise au monde. Il y en a d'autres, au contraire, qui suivant en cela la tradition chrétienne (dont tu te réclames) quittent leur famille, tout en continuant d'aimer leurs parents, engagent leur vie, et partent avec l'homme qu'elles ont choisi et avec lequel elles se sont engagées devant le prêtre à partager la vie, la maison et le lit. C'est ainsi que tu as fait Denyse.

Or ta mère vois-tu, il ne faut pas m'en vouloir, je ne peux plus la voir sans m'indigner, sans m'emporter. Sa vue seule me met hors de moi. Tu as vu combien j'étais devenu calme, posé, mais ta mère réussit à me faire sortir de

mes gonds avant même, la pauvre femme, qu'elle ait pu ouvrir la bouche. J'imagine combien je peux lui paraître injuste, mais c'est plus fort que moi. Du reste, je ne te confie cela pour essayer de te détacher d'elle et au contraire je te prie de l'aimer toujours et de l'honorer. Mais moi qui ne suis pas lié à elle par les mêmes liens, je me sens le droit de te dire, et de te donner les raisons qui font que je fuis maintenant jusqu'à sa présence. Voilà quatre ans que j'étouffe, que je me contiens, que je me sens exaspéré par ses façons, quatre ans qu'elle m'insupporte avec ses sollicitudes, ses attentions, ses sous-entendus, ses faiblesses, son manque de courage devant les faits, ses petits arrangements, sa manière de biaiser, ses entêtements à masque de sacrifice, ses incessantes remarques, etc... etc... et maintenant que je n'ai plus à la ménager puisque tu n'es plus là et que je ne la supportais que pour toi j'éclate, je me libère de cette contrainte, de ce fardeau qu'elle a fait peser sur moi pendant si longtemps, contrainte telle que mon caractère s'en était tout amolli, tout corrompu, tout avachi, et qu'il m'a fallu ces mois de solitude pour me reprendre. Souviens-toi Denyse à Divonne tu me le disais : tu étais surprise de constater combien tu me trouvais changé : moi aussi. Je retrouvais en moi le Raymond du temps d'avant nos fiançailles, quand tu m'as connu et aimé, inquiet certes et malheureux et délaissé mais ferme et primesautier et sachant ce qu'il veut.

Or, vois-tu, depuis le jour du 9 juin 1928 où en rentrant chez ta mère le soir, tu lui as avoué que tu avais rencontré l'homme de ta vie et que tu l'aimais et allais l'épouser, j'ai été tout normalement pour cette mère celui qui lui arrachait sa fille, le seul être qui lui restât puisque sa mère elle-même — ta grand-mère — était morte, puisque son mari était mort aussi et puisque son autre fille était mariée. Cependant elle me fit bon visage et me toléra. De fait, tu es partie de chez ta mère le jour de tes noces avec une cruauté dont je fus naïvement orgueilleux. Tu n'as pas pleuré comme font tant d'autres, tu n'as rien regretté, tu n'as pas eu un regard en arrière, mais tu es partie à mon bras toute tournée vers notre avenir, toute livrée déjà à notre couple, sans te soucier une seconde que ta mère restait seule. Nous l'avons du reste recueillie et elle a habité avec nous pendant 4 ans, jusqu'au jour où j'ai décidé de vivre seul avec toi, ce qui était bien un droit naturel, n'est-ce pas ? Mais cela défaisait les arrangements de Madame Montauriol et soit sous des dehors souriants ou affectueux, soit sous des dehors agressifs, et suivant les

circonstances, elle ne me l'a jamais pardonné, et toute chrétienne et pieuse qu'elle est, elle en est arrivée à ne plus très bien savoir où commençait où finissait l'endroit où elle pouvait me nuire, et s'est ainsi vengée à chaque occasion, peut-être pas très consciente de ce qu'elle faisait je l'avoue car autrement elle aurait eu honte mais enfin elle l'a fait. J'ai bien senti en elle la volonté implacable de m'abattre. Je la privais d'habiter avec nous, soit, mais du moins moi-même serai privé de l'être que j'aimais. Plus : cet être serait détaché de moi, cesserait de m'aimer, me fuirait et afin que sa vengeance fut plus complète, mon malheur, mon désarroi plus grands, cet être irait jusqu'à m'accabler. N'est-ce pas ce qui s'est passé ?

Oh ! loin de moi de dire qu'elle en est responsable. Mais j'ai les preuves qu'elle n'a rien fait pour combattre l'action naissante du poison dans ton cœur. Et cela me suffit. Comment ne lui en aurai-je pas voulu ? J'ai maintenant pardonné. Mais comment aussi ne l'aurais-je pas approuvée ? Ce qu'elle a fait était naturel. Elle aimait passionnément sa fille, c'est-à-dire égoïstement, pour elle-même ; il était donc tout indiqué qu'elle cherche à la reprendre. Elle a réussi. C'est bien. Je n'ai rien à dire puisque tu es d'accord avec elle. Mais si elle avait été un tant soit peu soucieuse de ton bonheur, elle aurait fait taire ses ressentiments et t'aurait ramenée à moi, sachant bien au fond d'elle-même que la vraie vie d'une jeune femme n'est pas de quitter son mari, pour mener une vie manquée avec une vieille mère, mais de revenir avec son mari qui l'aime et qu'elle a choisi. Mais de ceci moi seul ai le droit de lui en vouloir. Tu dois l'écouter : c'est ta mère. Seulement prends bien garde à ceci pour plus tard que, impressionnable comme tu es, tu risques de tomber sous son amoureuse domination et alors il te faudra renoncer à toute vie ardente et indépendante. Elle me l'a avoué l'autre jour : maintenant elle est décidée à tout pour te détacher de moi et je suis persuadé qu'elle y parviendra. Je ne lui en veux plus : c'est sa nature qui triomphe. Je serai seulement très peiné que tu y succombes.

Quand je pense à tout le mal qu'elle m'a dit d'un autre garçon, j'en viens à supposer que je ne sais pas toute la vérité sur lui et que peut-être il n'a pas tous les torts. L'amusant serait de la voir revenir à de meilleurs sentiments pour ce garçon, par contraste avec la haine qu'elle me porte, et après l'avoir tant accablé, méprisé, c'est sans doute lui qui finira par avoir ses préférences. Quel pauvre jeu de susceptibilités. Et comme nous sommes loin de notre 9

juin 1928. Sans doute ne nous en serions-nous pas tant écartés si d'une part je n'avais pas commis la faute énorme de ne pas vivre tous les deux à part, et d'autre part si plus de pudeur nous avait fait garder pour nous une vie intime qui s'est corrompue dans l'étalage devant autrui.

Encore ce trait : À Divonne quand Madame Montauriol a vu que tu étais toute reprise, après m'avoir tout pardonné, et que devant le docteur même tu m'as réhabilité, elle a été la douceur même pour moi, tandis qu'elle était dure et hautaine le premier soir. Et même quand elle est partie de Divonne, le matin dans l'escalier de l'hôtel elle m'a attiré vers elle et m'a embrassé fougueusement, avec le visage en larmes et m'a répété plusieurs fois, en pressant mes mains, qu'elle m'admirait, que j'étais admirable, que ce que j'avais fait était magnifique, et qu'elle ne m'aurait jamais cru capable de cela. Paroles exagérées, exaltées, et que je ne mérite pas davantage que les dures paroles que j'ai pu entendre depuis. Mais c'est afin que tu saches tout. Au contraire depuis, dans ses lettres si rares et si confuses, et l'autre jour quand elle est venue, te sentant soumise à nouveau à son influence et détachée de moi, elle s'est montrée dure et froide et cruelle. Bien sûr, elle n'a plus à me ménager. Elle peut y aller : elle est sûre d'elle. Et tout ce que je peux écrire ne fait que l'avantager. Il est néanmoins triste que dans notre pauvre histoire à tous deux, toi et moi, Denyse, tant de conflit soit résumé par une lutte entre Madame Montauriol et moi. C'est même inconcevable. Il n'y a pourtant que toi et moi en cause. Ta mère n'a rien à y voir et quels que soient nos arrangements elle n'a rien à y modifier. Nous sommes maîtres de notre destin, du destin de notre couple, et nous seuls, ne l'oublions pas. Pourquoi accepter toujours de mêler des tiers à notre histoire ? Est-ce que cela les regarde ? Ne sais-tu pas ce que tu veux sans demander conseil à n'importe qui ? Ne suis-je pas là pour t'aider à l'occasion ?

Enfin certains m'ont reproché de t'avoir trop mise en vedette, de t'avoir trop montré mon amour, ce qui à leur goût te menait à te croire supérieure à moi et donc à me juger. Selon eux, j'aurais dû tout en t'aimant autant, te le montrer moins ; mais ces raisonnements ne tiennent pas. Je ne regrette pas ce que j'ai fait. Je ne rêvais pas de t'asservir mais de t'épanouir, de faire de toi une compagne, une égale. Je ne me préoccupais pas de dominer ou d'être dominé. Je voulais que tu fusses heureuse. Je crois que tu l'as été car tu me l'as montré et l'as montré à tous ceux qui nous ont connus, pourquoi aurais-tu

menti ? Et tu étais incapable de mentir, je te connais. Cependant il te semble qu'en définitive je ne vaux pas, je ne mérite pas de partager ta vie désormais : tu es libre Denyse. Et tout est fini puisque tu veux qu'il en soit ainsi.

Il me semble que j'ai été bon pour toi ; et que si au début de ta maladie je n'ai pas bien compris tes souffrances, je les ai partagées par la suite. Je sais combien tu as souffert, ce que tu as enduré, quelle vie affreuse tu as eu depuis un an que tu es accablée par le mal. J'ai beaucoup de peine. Je suis malheureux sans toi et sans entrain. Que dire encore. Adieu.

Ton mari,

Raymond

Font-Romeu, le 5 avril 1934

Raymond, après avoir lu ta longue lettre et avoir mûrement réfléchi, j'ai demandé à mon oncle et tuteur de se rendre chez tes parents et chez toi afin de les mettre au courant de faits qu'ils ne doivent pas ignorer.

J'ai reçu la visite de mon oncle qui m'a rendu compte de sa mission et j'ai eu la douloureuse surprise d'apprendre que maman avait été grossièrement jetée à la porte par M. Guérin et accusée de faits dont l'invraisemblance ne le cède qu'à l'ignominie. Tout cela m'écœure au-delà de toutes limites, car si je l'envoyais vers vous c'était dans un but de conciliation et pour t'éviter un scandale par trop éclatant.

Mais laissons ceci et ne faisons pas intervenir de questions étrangères à un fait qui est strictement entre toi et moi. Tu sais fort bien que pendant trois ans et demi et sans que ma conformation physique le nécessite, sans que non plus j'aie manifesté le moindre recul, tu n'as pas fait de moi ta femme et tu m'as fait mener une vie sexuellement anormale qui m'a minée physiquement et usée nerveusement à un point qui a failli m'être mortel.

Comment après cela ai-je eu le courage de reprendre une vie commune — et quelle vie ! — je me le demande.

Joins à cela le souvenir impérissable de la vie de martyre que tu m'as fait mener pendant ma dépression nerveuse me menaçant de divorcer, me traitant

comme une malheureuse, me faisant des scènes tant à Bordeaux qu'à Blagnac, me poussant aux dernières limites du désespoir.

Enfin pour compléter tu n'as pas craint de dire à des étrangers les choses les plus mensongères et les plus infamantes pour moi, allant jusqu'à me taxer d'hystérie ou à m'accuser de mener dans des hôtels et pour mon seul plaisir une vie dont la morale serait exclue alors que tu sais parfaitement que seule, malade et dans la peine je me soigne dans une modeste et honnête pension de famille attendant jusqu'au vingt l'argent de mon mois que tu « oublies » de m'envoyer. Tout cela je te le pardonne — et tant d'un point de vue humain que d'un point de vue chrétien je crois y avoir un certain mérite et je le fais pour alléger ta conscience qui doit être lourde. Mais je ne peux supprimer ces faits terribles dans lesquels je ne suis qu'une victime.

Mais ma décision de demander une séparation de corps et de bien est mûrie et irrévocable. Je suis déçue totalement puisque toi à qui j'avais donné toute ma confiance et mon amour n'a été ni un mari, ni un amant, ni un ami, c'est-à-dire un appui aux heures douloureuses. Cela c'est la vérité, tout le reste ne sont que des mots.

Il me semble qu'il serait préférable pour toi que les tribunaux ne voient pas au grand jour de l'audience tout ce qu'il y a d'odieux et d'infamant à ton sujet dans notre vie privée. Par une dernière délicatesse, je ne demanderais pas mieux de te l'éviter si changeant d'attitude tu veux comprendre dans quelle situation tu t'es mis.

J'ai choisi comme avocat Me Alauze, 16 cours Xavier Arnozan. Il a reçu mes instructions.

Je me retire chez mon oncle et ma tante avec toute la tristesse et toute la peine profonde que provoquent des événements si pénibles. Adieu.

Denyse